



UFR Textes et Sociétés

Centre d'Études Féminines et d'Études de Genre

**Paroles et représentations : récits de prostitution migrante et le
« féminisme pute »**

Shisleni DE OLIVEIRA-MACEDO

Master 2 – Recherche

Sciences Humaines et Sociales

Genre(s), pensées des différences, rapports de sexe

Année universitaire 2014-2015

Sous la direction de Prof. Eric FASSIN

**Jury composé par
Annie BENVENISTE
Patrícia PAPERMAN**

à minha mãe,
uma feminista sem teoria
e com muitos empregos

a quem menos surpreenderia o destino
se empunhasse cotidianamente uma vassoura
ou uma enxada
ao invés de uma caneta

e às amizadas
que são a família
que o amor vai construindo

Table des matières

Introduction	6
Le récit des récits	9
Quelques perspectives méthodologiques	12
Plan de travail	15
Chapitre I – Politiques du corps	17
L’appropriation des femmes et le <i>whore</i> stigma.....	19
Politiques de la prostitution	24
Prostitution trans	33
Chapitre II – Un récit des récits.....	38
Brenda.....	40
Francesinha	43
Line	47
Gabi.....	49
La responsabilité, la famille et l’argent ‘sale’	53
Rapport au travail du sexe.....	61
Perspectives	64
Chapitre III – Prostituées en mouvements.....	67
S’organiser	71
« Féministes, nous le sommes parmi tant d’autres »	79
Réflexions finales	85
Bibliographie	89
Filmographie et Documents Audio-Visuels	95
Anexes – Entretiens	97
Francesinha	97

Brenda.....	114
Line	128
Gabi.....	135

*and when we speak we are afraid
our words will not be heard
nor welcomed
but when we are silent
we are still afraid*

*So it is better to speak
remembering
we were never meant to survive*

Audre Lorde, A litany for survival

Introduction

Malgré le fait que l'on puisse observer des changements sociaux remarquables tout au long du XXe siècle en ce que concerne la sexualité et la place des femmes dans les sociétés occidentales, l'échange de services sexuels contre rémunération continue d'être considéré par le sens commun comme quelque chose de dégradant, d'indigne, sinon de sale ou de violent. Et ces connotations péjoratives s'adressent bien plus particulièrement à un des partenaires possibles de cet échange : les femmes ; en montrant un système de domination d'un genre sur les autres, qui s'appuie sur la répression, la violence, le stigmatisme et la criminalisation.

Le débat sur la prostitution est source de polémique et de discussions tendues aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des théories féministes. D'un côté, parmi les critiques, il y a les arguments qui dénoncent la violence faite aux femmes comme inhérentes à la pratique de prostitution. D'un autre côté, il y aurait ceux qui vont, au contraire, vers une proposition de professionnalisation, revendiquant un besoin de banalisation du métier de la prostituée¹, sur la base du libre choix sur son propre corps. Entre ces deux argumentaires opposés, nous pouvons retrouver une panoplie complexe et diversifiée d'argumentations. Marie-Elisabeth Handman et de Janine Mossuz-Lavau (2005) affirment qu'il est impossible de penser la prostitution sinon comme un phénomène pluriel, tellement les contextes, les rapports et les situations peuvent être diverses. Cela ne reviendrait pas à nier la possibilité que les arguments extrêmes que j'ai mentionnés puissent se baser sur une réalité : chacune de ces positions pourrait en effet trouver une légitimité dans certains contextes. Plus précisément, des facteurs comme la race, la classe, l'origine et la sexualité vont jouer des rôles déterminants dans l'entrée et dans les conditions d'exercice de cette activité et sur les niveaux de marginalisation.

D'une part, il ne faut donc pas oublier de prendre en compte les dangers auxquels sont exposés quotidiennement les personnes qui vivent de la prostitution – la

¹ Je me permets d'utiliser le mot « prostituée » au féminin, vu que ce travail s'occupe de la prostitution féminine cis et trans (pour les définitions des préfixes cis et trans, voir les notes de bas de page numéro 13 et 14), bien comme le débat théorique mené ici. Je n'ignore pas l'existence des hommes et d'autres configurations identitaires dans cet univers, mais ils ne feront malheureusement pas objet dans cet texte.

violence qui justement dérive de cette marginalisation. D'autre part, il ne faut pas non plus dénier leurs capacités à négocier avec les risques, et à composer des stratégies de survie dont elles sont généralement fières. Des astuces pour échapper aux voleurs, jusqu'à celles pour migrer et pour remédier des papiers, ces réactions et ces pratiques sembleraient en effet configurer une *poussance d'agir*².

L'association directe entre la prostitution et le viol crée un amalgame qui ne laisse pas voir la variété de rapports sexuels et sociaux possibles dans l'industrie du sexe³, et peut aussi entamer une lecture réductrice de rapports différenciés avec la sexualité et l'érotique. L'approche divergente envers la prostitution masculine – où devrais-je dire son invisibilité ? — est un exemple de cette lecture. Si l'on regarde d'une perspective abolitionniste⁴, seule la prostitution féminine est directement associée à la violence sexuelle, à l'humiliation, à la pauvreté. En effet, la prostitution masculine n'est que très rarement prise en considération quand on parle de traite d'êtres humains pour l'exploitation sexuelle.

Quand le mouvement de prostituées⁵ se revendique comme un mouvement féministe, assume la prostitution comme un *travail* et revendique de meilleures conditions d'exercice de ce travail, d'autres branches du mouvement féministe les rejettent, les agressent, les expulsent⁶. On voit, alors, le mouvement qui luttait pour que la parole des femmes soit prise en compte dans les politiques qui agissent sur leurs corps et leurs vies – les lois sur le viol, le viol conjugal et sur l'avortement, par exemple – est le même qui refuse la prise de parole de celles qui revendiquent une autre forme d'exercer l'appartenance de son corps. Seraient-elles, selon ce discours, manipulées et

² « On sait que la capacité ou puissance d'agir n'est pas librement improvisée ou au contraire entièrement déterminée, mais reste avant tout liée au fait que les individus sont constitués par un monde social qu'ils n'ont pas choisi. Ce paradoxe, — se trouver à la fois constitués par des normes et dépendants d'elles — représente en réalité la condition de possibilité de la puissance d'agir » (Achin & Naudier 2010)

³ J'appellerai « industrie du sexe » tout le secteur de production et commercialisation de services sexuels, comme bordels, clubs échangistes, bar à hôtesses, téléphone et *webcam* érotique, striptease, *peep-shows*, revue et films pornographiques, prostitution sur internet ou dans la rue, etc.

⁴ Pour une définition des différents systèmes législatifs et idéologiques de la prostitution, voir Handman, & Mossuz-Lavau, 2005 ; Maffesoli, 2011 ; Schaffauser, 2014 ; et, aussi, très brièvement, dans le deuxième section du premier chapitre de ce travail.

⁵ Représenté, en France, surtout par le Syndicat du Travail Sexuel (le Strass) et d'autres groupes membres du Collectif Droit et Prostitution. Voir le troisième chapitre de ce travail.

⁶ À ce propos, voir Mathieu, 2003 ; Pfefferkorn, 2007 ; et Merteuil, 2012c.

exploitées par le lobby du « système prostitueur »⁷, des personnes qui n'arrivent pas à identifier l'oppression dont elles sont *victimes*. La parole de ces femmes n'est audible, et ainsi, valable, que quand elles avouent leur condition de *victime*, aussi bien pour ces féministes que dans les tribunaux (Venson & Pedro, 2014). À qui sert cette « victimisation » ? Au lieu de créer des femmes fortes et sûres d'elles-mêmes, maîtresses de leurs vies et de leurs désirs, on réinvente la femme victime, fragile, naïve, qui peut être facilement dupée (Jacsik, 2008, 2011 ; Chaumont, 2005). Cette victimisation donnerait, en même temps, la possibilité d'unir toutes les femmes autour d'une même manifestation de l'oppression ou d'un ennemi commun (Badinter, 2003).

Certes, reconnaître que des situations d'oppression et violence fondées dans les rapports entre les genres existent et les combattre est fondamental et intègre le travail du féminisme. Cependant, un État paternaliste et policier ne fait que renfoncer l'infantilisation et la domination de certaines catégories de personnes considérées comme plus vulnérables. Et historiquement on assiste à une tendance à désigner les femmes et d'autres groupes subalternes comme appartenant *a priori* à ces catégories (Mohanty, 1988). L'importance de débat, ce n'est pas de nier les abus et les violences qui existent dans la prostitution, mais de critiquer un discours et une représentation 'victimiste'⁸ qui obligerait les personnes concernées à s'y identifier pour avoir le *droit* de dénoncer ces abus et violences à leur égard. Cette critique met en question aussi le fait que des individus appartenant à certains groupes sociaux ne soient pas reconnus comme des sujets de droit et de parole que dans la condition de victime.

Il ne s'agit pas non plus de leur donner de la voix, ces personnes prennent la parole par elles-mêmes. Effectivement, en plus de son existence, qui peut être compris comme essentiellement subversive (Pheterson, 2010 ; Merteuil, 2012c) dans la structure

⁷ Voir, par exemple : HERNANDEZ, H. & ÉLISABETH, C. (dir.), (2009), *Anarchisme, Féminisme, Contre le Système Prostituionnel*, Paris : Éditions du Monde Libertaire ; JOUANNO, C. « 'Violées', 'dressées', 'vendues' : les prostitué(e)s sont des victimes que l'on doit aider », *Le Nouvel Observateur*, 18 octobre 2013. [En ligne] Disponible sur : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/357572-violees-dressees-vendues-les-prostituee-s-sont-des-victimes-que-l-on-doit-aider.html>) et Jean, P. « Prostitution, hypocrisie et lobbying », *Le Monde*, 20 mars 2010. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/03/20/prostitution-hypocrisie-et-lobbying-par-patric-jean_1321802_3232.html)

⁸ Je me permets d'utiliser le mot 'victimiste', comme Badinter (2003), même s'il paraît être un néologisme pas encore incorporé dans la norme officielle.

de la domination (comme on verra un plus longuement dans le premier chapitre), elles s'organisent collectivement, organisent des marches, des rencontres internationales, embauchent des avocats, écrivent des livres, font des recherches, occupent des églises⁹, etc., en somme elles se représentent déjà par elles-mêmes, sans nécessairement qu'on leur attribue la parole à partir d'une position imprégnée d'autorité issue l'université ou d'autres structures de pouvoir. La question que se présente à ce moment-là, est que leur parole ne soit pas validée et soutenue comme une parole possible dans le mouvement féministe que quand elles jouent ce rôle prédéterminé de victime. En dehors de cela, ce qu'elles disent ne paraît pas digne d'écoute, ou pire, c'est considéré comme du *lobby* sexiste et justifie même les agressions.

Le récit des récits

Selon Foucault, dans *L'Ordre du Discours* (1971), parmi toutes les interdictions liées aux discours, la sexualité et la politique portent les plus grands tabous. « Le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi et ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. » (Foucault, 1971, p. 12) Le débat sur le pouvoir du discours intègre le débat sur le pouvoir lié à la vérité. Qui peut parler, comment et sur quoi est la clef de tout cela. Quel est le discours de vérité acceptable, audible ? Ou alors, dans le sens inverse : qu'est-ce qu'on ne *peut* pas écouter ? Qui est-ce qu'on ne *veut* pas entendre ? Est-ce que le fait de prendre la parole, et donc de prendre cette place d'énonciation, serait une façon de sortir de la condition de subalternité ?

Quel est l'intérêt de travailler avec les récits de prostituées ? Si les histoires sont multiples, également multiples le sont les contextes, les motivations et les situations complexes dans lesquelles les histoires se déroulent. Cependant, comme le décrit Patricia Hill Collins (1986), l'une des raisons les plus importantes de l'insistance des intellectuelles féministes noires à s'autodéfinir et à s'autovaloriser à partir du point de vue d'une femme noire, est le fait qu'il faut rendre objective sa propre conscience pour résister à la domination. Une conscience autre par rapport à un modèle hégémonique,

⁹ Voir Merteuil, 2012c ; Deschamps & Souyris, 2009 ; Leite, 1992, 2009 ; Lenz, 2008 ; Mathieu, 2003, 2001 ; Mayorga, 2011 ; Pheterson, 2011 ; Piscitelli, 2011 ; Venson & Pedro, 2014 ; et aussi <http://site.strass-syndicat.org/>.

tenu comme unique ou universel et qui déshumanise tout *autre*. Être l'autre, comme le dit aussi Simone de Beauvoir dans le *Deuxième Sexe*, c'est être l'autre par rapport au référent, par rapport au « un » ou dans le cas dont parle Hill Collins c'est ne pas être « la femme », mais est être « la noire ». « La prostituée », est-elle aussi une autre de « la femme ». Elle représente un contre-modèle¹⁰ qui sert à contrôler le comportement et le corps des toutes les autres femmes (Pheterson, 2001).

Pour revenir à Hill Collins, la domination comprend toujours l'objectification des dominés, la dévalorisation de leurs subjectivités. Un phénomène de déshumanisation. Si ces individus dominés ne construisent pas eux-mêmes leur autodéfinition, ils ne seront jamais considérés comme des êtres humains. Ils seront donc invisibilités. Si les femmes noires, dit-elle, sont dans une situation à laquelle elles auraient pu se résigner et qu'elles choisissent tout de même de se battre pour pouvoir s'autodéfinir comme des êtres humains à part entière, cette conscience ne peut être vue comme un espace potentiel de libération. Aucune connaissance sur un groupe social ne peut sortir d'autre part que de lui-même, leur point de vue est le regard à partir de l'endroit qu'elles occupent dans la structure sociale - il faut *learn to learn from below*, dit Spivak¹¹. L'endroit d'où on voit et d'où on parle – la perspective – détermine notre regard et notre parole sur le monde, la perspective des subalternes représente une vision privilégiée de la réalité sociale subalterne (Haraway, 1988), qui n'est pas neutre et qui ne veut pas l'être. En essayant de reprendre cette perspective pour analyser mes entretiens, même si je ne suis pas, moi-même, une travailleuse du sexe, je pars du présumé que le regard porté sur leurs récits viendra de quelqu'un aux origines socioculturelles bien proches des leurs : nous sommes toutes des femmes d'un milieu très populaire d'un pays du sud, immigrés en Europe¹².

Toutefois, je prends aussi en considération le fait que leur parole, lors de l'entretien, soit construite pour être destiné à la personne qui l'entend, il est fruit d'une

¹⁰ Clair (2012), utilise la notion de « figures repoussoirs » pour « la pute » et « le pédé ».

¹¹ Communication orale de Gayatri Spivak: *The Trajectory of the Subaltern in My Work*, [En ligne] disponible, en anglais, sur : <https://www.youtube.com/watch?v=2ZHH4ALRFHw>

¹² Des études très intéressantes ont été menées par Robert Cabanes sur mon quartier dans la zone Est de São Paulo. Voir surtout CABANES, R. & GEORGES, I. (dir.), *São Paulo, La ville d'en bas*. Paris, L'Harmattan, 2009 ; et CABANES, R. *Économie morale des quartiers populaires de São Paulo*. Paris, L'Harmattan, 2014.

situation d'interaction. Comment peut-on ne pas essentialiser ce discours dans la production de la connaissance ? Ce discours est passible d'utilisation et de manipulation. Il est une des vérités possibles sur un objet ou un sujet sur lequel il n'y a pas de mensonge, il n'y a que des vérités différentes. Quand une étude est basée sur une expérience, la vision du sujet de l'expérience (ou du scientifique qui l'écrit) devient la base fondamentale où se construit l'explication. Les réflexions sur la nature de l'expérience, sur la manière dont les sujets se constituent dans des endroits différents, sur le langage et l'histoire, ne doivent pas être dépassées par l'*évidence de l'expérience* (Scott, 1991b), mais être considérées à part entière pour aborder les récits. Le récit d'expérience est composé par tous ces facteurs, qui ne peuvent pas être ignorés dans son analyse.

Les récits qu'on va lire dans le deuxième chapitre ont été recueillis entre 2011 et 2013, en France. Il s'agit des récits de trois femmes cis¹³ - Francesinha, Line et Brenda - et d'une femme trans¹⁴ - Gabi -, d'origine brésilienne, qui vivent dans la région

¹³ Par « Cisgenre » ou « cissexuel » j'entends les personnes pour qui les identités ou les perceptions de leur genre est en accord avec le sexe qui leur a été attribué à la naissance. Le préfixe cis vient du latin signifie « du même côté ». Le mot cisgenre est notamment utilisé par certains groupes militants (voir : <http://transfeminismo.com/2011/11/17/o-que-cissexismo/> et http://www.sts67.org/html/gloss/fr_glossaire.html#cisgendered), depuis 1995. Dans l'univers académique le préfixe est plus rare, ayant été utilisé par la Julia Serano pour la première fois en 2007, dans le livre *Whipping Girl: A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity* (Berkeley: Seal Press, 2007). Voir : Alessandrin Arnaud, « La question Cisgenre », dans revue *¿ Interrogations ?* N° 15. Identité fictive et fictionnalisation de l'identité [I], décembre 2012 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/La-question-Cisgenre> [consulté le 10 novembre 2013].

¹⁴ « Femme trans » désigne les personnes trans, ayant fait la transition *male to female*. Dans ce travail, j'utiliserai plutôt le mot trans comme un « parapluie » (<http://transaustin.com/terms-and-concepts/the-trans-umbrella/>) pour me référer à des personnes qui subvertissent les catégories et les frontières du genre : travestis, transsexuelles, transgenres, transidentités, transformistes et toute autre possibilité. La raison de ce choix est tout simplement le fait que c'est comme cela que les femmes trans que j'ai rencontré dans le travail de terrain se sont présentés et que c'est comme ça aussi que la femme trans que j'ai interviewée, Gabi, s'est définie. Cependant, dans la troisième partie de ce travail, où je me base sur les études réalisées par Bonsuccesso Teixeira (2008) et Pelúcio (2005, 2008), j'utilise le terme *travesti*, qui est celui qu'elles utilisent dans leurs travaux, sous l'argument que le terme trans n'aurait pas été suffisamment discuté dans le milieu universitaire brésilien (Pelúcio 2008) et que les femmes trans avec qui elles ont travaillé s'identifient en tant que *travestis*. Sur internet, les sites des organisations militantes brésiliens défendent l'usage du terme *travesti* comme une option identitaire de fierté que, selon elles, se relève du stigmate : les *travestis* seraient les plus stigmatisées dans les communautés LGBT. Des représentations raciales et de classe seraient personnifiées par les celles-ci : elles sont automatiquement identifiées à la prostitution de rue, aux groupes noirs et métissés et aux classes populaires. Source : <http://www.oestigmatrans.org/qual-e-a-diferenca-entre-a-travesti-e-a-transexual/> [consulté le 10 novembre 2013]. Dans l'« *univers trans* », toutefois, les incarnations de genre peuvent être mouvantes par rapport aux transformations corporelles, aux usages, aux pratiques, aux relations sociales, etc. Cela dénote, à mon avis, la fluidité de ces identités. C'est pour cette complexité que j'ai choisi, de respecter ici

parisienne et qui exercent, ou ont exercé le métier de la prostitution. Ces quatre femmes sont issues des classes populaires, dans différents niveaux de précarité. Si cela n'avait pas été un critère imposé par la recherche, il s'avère plutôt une constatation que les femmes exerçant la prostitution soient, majoritairement, issues des milieux précaires. Deux étaient noires et deux blanches. Elles étaient toutes en situation régulière par rapport au service d'immigration, mais avaient déjà été sans papiers. À l'exception du récit de *Gabi* – qui a choisi de faire l'interview directement en français —, tous les autres ont été enregistrés en portugais et la traduction a été faite par mes soins (une version en français peut être consultée dans les annexes).

Quand je les ai rencontrées, je leur ai demandé de me raconter leurs parcours. J'ai essayé de poser cette question le plus vaguement possible, pour que je puisse saisir comment elles construisent leurs discours sur elles-mêmes. Ce qui m'intéresse d'abord c'est en effet de savoir comment parler de soi-même, comment s'autoreprésenter. Quel est l'imaginaire à construire sur soi-même en tant qu'immigrée, prostituée, femme cis ou femme trans ? Comment se racontent des personnes dont les identités seraient marquées par plusieurs catégories sociales de subalternité ? Qu'est-ce qu'elles choisissent de mettre en avant quand on leur demande de parler d'elles-mêmes ? La question est de savoir comment ces individus construisent leur subjectivité, comment ils articulent et construisent leurs rapports au monde et à leurs activités.

Quelques perspectives méthodologiques

Pour ce travail, en particulier, la discussion d'Abu-Lughod (1991) sur les façons d'« écrire *contre* la culture » est très enrichissante : même si mon travail n'est pas vraiment une ethnographie, il s'en inspire. La contribution des théories féministes dans l'anthropologie (et je dirais même dans les Sciences Sociales en général) est celle de transformer femmes en *selves* et sujets, à la place d'être toujours l'*autre* de l'homme. Cependant, une « crise » dans ce mouvement est visible quand il surgit la question du « d'où » parlent ces femmes. Les femmes blanches, hétérosexuelles et de classe moyenne – qui sont les premières à s'approprier de l'écriture universitaire - vont, très

leur auto-identification de manière prioritaire par rapport à d'autres définitions formelles qui se présenteraient plutôt comme des concepts discutés dans l'univers académique (Voir : LEITE JR., Jorge (2011). *A invenção das categorias travesti e transexual no discurso científico*. São Paulo : Annablume).

probablement, avoir une interprétation divergente de qu'est cet autre, de celle des lesbiennes, des classes populaires, des noires, des immigrées (les *half*, selon le terme qu'utilise Abu-Lughod), entre autres, parce qu'elles ne sont pas construites en tant que sujet d'une même façon. Leurs différentes analyses dissolvent tout essentialisme possible autour du féminin.

Ce n'est pas possible de créer une règle générale des expériences dans un contexte si diversifié, comme celui de la prostitution migrante, relégué à l'invisibilité, ou à ce qu'il ne faut pas voir ou savoir. Toutes les expériences seront des expériences très spécifiques et le travail sociologique ou anthropologique dans ces univers est toujours obligé de prendre en considération les spécificités du groupe en question, dans un moment spécifique de l'histoire, dans une société déterminée, dans une branche spécifique de cette société et, évidemment, le propre rapport que produit la personne qui mène une recherche avec ce groupe. Comme l'écrit Abu-Lughod, ce travail est basé sur de vérités positionnées et partielles qui ne sont pas une règle générale.

Selon Donna Haraway (1988), une objectivée féministe n'est possible que si on se sent responsable pour ce qu'on a appris à voir. Il ne s'agit pas de romaniser une vision qui viendrait d'en bas, mais plutôt de proposer une perspective d'analyse critique d'une vision supposée être *naturelle*. Étant donné que je propose de regarder ce phénomène avec mes propres yeux, il faut se demander ce que j'ai appris à voir. Par conséquent, il fallait aussi m'interroger sur ce que je saurais voir de cet univers qui était aussi inconnu pour moi. En même temps, ce n'est pas l'identité – mon identité de classe et migrante — qui produit le savoir. Il n'y a que le *positionnement critique* qui peut construire de meilleures explications du monde, l'écrit Haraway. C'est cela la *science*, selon cette auteure.

Historiquement, comme l'indique Chandra Mohanty (1988), les recherches menées sur les femmes de ce qu'on a appelé le « Tiers Monde », faisaient usage d'un discours colonisateur qui exprimait des hiérarchies, non pas seulement d'ordre économique et politique, mais aussi des propos tenus comme plus libérateurs, dans la production d'un discours culturel spécifique sur ces régions – et ces femmes — et comment des catégories analytiques occidentales sont utilisées dans des études féministes dans une perspective hiérarchique sur ces femmes « autres », qui sont des « objets » de recherche. Le discours du féminisme occidental a un effet de victimisation

sur les femmes du « Tiers Monde », elles y sont présentées systématiquement comme des victimes — de la violence masculine, de la colonisation, du système familial, du développement économique, entre autres — et ces catégories d'analyse sont aussi adoptées par les chercheuses du Sud quand elles parlent des femmes du milieu rural et ouvrier. Ce genre de construction épistémologique a soutenu une distinction entre les femmes supposées libérées et égales aux hommes et les victimes des systèmes violents patriarcaux (voir aussi : Bidaseca, 2013).

Le mouvement féministe, l'écrit Bell Hooks (1984), ne peut pas se construire sur une position victimisante pour justifier son existence et son importance, aussi parce qu'il n'est pas rare que des femmes ne se retrouvent pas dans ce « statut », du moins pas tout le temps. Bien que les femmes puissent s'enrichir par les liens qu'elles entretiennent entre elles, ces liens ne peuvent pas se baser sur une position commune de victime. Identifier toutes les femmes dans cette catégorie c'est aussi ignorer les rapports de classe et de race qui se jouent entre les femmes et c'est mettre les hommes comme « les » seuls « ennemis », sans prendre en compte les différentes positions que jouent tout-e-s les participant-e-s dans les rapports de pouvoir. C'est-à-dire, se baser sur une oppression commune à toutes les femmes et faire appel à une sororité inconditionnelle, c'est éviter les conflits et éviter d'affronter les inégalités entre les femmes. Le vrai enjeu, écrit-elle, c'est de faire un type de compromis féministe contre l'idéologie et la sociabilisation sexiste aussi parmi les femmes. On devrait désapprendre le sexisme. Les rapports de compétition ou de supériorité, la reproduction des rôles des sexes, la relation de parentalité. « Women would strengthen and affirm one another and build a solid foundation for developing political solidarity » (hooks, 1984, p. 47). Ce compromis de solidarité politique à laquelle l'auteure fait appel doit nous pousser, en tant que féministes, à combattre des inégalités qui ne nous concernent pas vraiment, mais tout en respectant d'abord le point de vue et la parole de celles qui sont concernées. Cela ne se fait pas sans réflexion critique, mais il n'y a que dans cette démarche que la production d'un *savoir situé* dans un mouvement engagé dans le changement social peut se faire.

Ce travail est donc un exercice de connexion entre théorie et pratique. Il s'agit de réfléchir sur une réalité sociale avec des outils de la théorie féministe, qui peut être vue, elle-même, comme une théorie en rapport avec une pratique politique, ou une théorie de

la pratique politique, un positionnement critique, qui vise le changement social. En prenant par définition celle d'Elsa Dolin (2008) :

Par féminisme, j'entends cette tradition de pensée, et par voie de conséquence les mouvements historiques, qui, au moins depuis le XVIIe s., ont posé selon des logiques démonstratives diverses l'égalité des hommes et des femmes, traquant les préjugés relatifs à l'infériorité des femmes ou dénonçant l'iniquité de leur condition. (Dorlin, 2008, p. 9)

Plan de travail

Ce travail est divisé en trois parties. Dans la première, je mène une réflexion théorique sur la manière dont l'appropriation du corps féminin dans un certain nombre de sociétés participe à la construction de la domination d'un genre par l'autre. Dans ces contextes sociaux, où les systèmes de domination régissent les comportements individuels et collectifs, la prostitution apparaît comme une route marginale qui s'éloigne du modèle prédéterminé pour les femmes, un chemin parallèle qui reste pourtant étroitement lié à la voie dominante. En sortant de ces cadres obligatoires prédéterminés pour la féminité hétéronormative¹⁵ (mariage, maternité, travail reproductif, monogamie, etc.), les prostituées représentent le contre modèle de ce qu'il ne faut pas être, posant ainsi la limite comportementale à ne pas atteindre par les femmes en général. Un contre modèle qui pourtant participe à la pérennité du modèle dominant, puisque si l'existence des prostituées questionne celui-ci, elles le renforcent également, en restant une voie de référence à ne pas emprunter pour le modèle dominant. Tout en le questionnant, elles nourrissent et renforcent ses représentations. La figure de la prostituée est marginale et violente, rejetée par la société, les familles, les

¹⁵ Par la notion de hétéronormativité je prends la définition de Cynthia Kraus dans sa traduction du préface de « Trouble dans le genre », utilisé aussi par Clair (2012) : « Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui ne tolère que deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. » Butler, Judith (2005), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte : Paris, p. 24.

institutions, mais également par les prostituées elles-mêmes dont le regard est imprégné de la vision stigmatisante de ce modèle dominant.

Dans la deuxième partie, je propose, à partir des récits de quatre prostituées brésiliennes, de comprendre les stratégies discursives qu'elles emploient pour parler d'elles-mêmes, tout en regardant les moyens qu'elles développent pour contourner les obstacles générés par leur marginalisation. Je propose une lecture de comment ces femmes élaborent leurs propres expériences, de comment elles les présentent et comment elles se positionnent par rapport à leur statut de prostituées, surtout, et de migrantes. Quand elles jouent avec la représentation qu'il existe autour de la prostituée immigrée, elles peuvent construire une identité qui est aussi politique, et d'une façon de vivre qui relève des capacités de traiter avec la violence et de s'en sortir très rapidement pour trouver de l'argent.

Enfin, dans une troisième partie, je rendrais compte de la deuxième étape du travail de terrain. Je parlerai de deux associations féministes de travailleuses du sexe que j'ai accompagné pendant les deux premières années de ma recherche, *Acceptess-t* et *Strass*, et qui m'ont fait découvrir un « féminisme pute ». Ce mouvement est une revendication identitaire et intellectuelle qui se veut inclusive et qui propose une lecture du travail du sexe faite par les travailleuses du sexe, mettant ainsi en question le féminisme universaliste et victimisante et le monopole des universitaires dans la production du savoir sur ce sujet. En créant une réflexion théorique sur elles-mêmes, elles sortent de la position d'objet d'étude construit par le regard des spécialistes, pour occuper un rôle d'actrices dans la construction du discours sur leur propre expérience. Ces prostituées fabriquent elles-mêmes leurs propres représentations et interprétations sur elles-mêmes et sur leur métier, et cela dans une perspective critique par rapport à la lecture du mouvement féministe et au discours universitaire.

Chapitre I – Politiques du corps

Le verbe « prostituer » implique qu'on se montre : apparu dans la langue française en 1361, il vient en effet du latin *prostituere* qui signifie « exposer en public » (*pro-* « en avant », et *statuere* « placer »). Dans la même logique, le « tapin », avant de devenir au XIXe siècle quelqu'un qui vend des services sexuels, était celui qui bat tambour, donc celui qui fait tapage pour alerter la foule. Ainsi se trouvent posées dès le départ les deux caractéristiques de la prostitution : elle se fait voir, elle se fait entendre. La rue est son théâtre : l'expression « battre le pavé » vient le confirmer. (Deschamps, 2006, p. 63-64)

Si les questions sexuelles deviennent de plus en plus des points importants de questionnement politique (Fassin, 2006), dans les théories critiques féministes, il y a déjà quelques décennies, que la sexualité est vue comme un espace de rapports de pouvoir qui participe à la constitution des rapports sociaux de sexe/genre. C'est aussi par le militantisme des mouvements féministes – LGBT et *Queer* — que les questions liées au sexe et à la sexualité passent au statut de questions politiques. La lutte pour le droit à la contraception, à l'avortement, les combats aux violences sexistes (comme le viol et le harcèlement sexuel) se consolident comme démarches féministes pendant les années 1960 et 1970 dans les pays du nord occidentaux. En même temps que les campagnes contre la pornographie annonçaient les grandes lignes de ce que demeure connu comme les « *feminist sex wars* » : un mouvement qui voyait dans la pornographie une violence faite aux femmes, allant jusqu'à militer pour son interdiction. La pornographie serait la représentation, le viol était le fait. Cette compréhension de la pornographie en tant que violence en soi divise encore aujourd'hui les féministes, de même pour la prostitution.

Nombre de sociétés ont pendant longtemps contrôlé l'accès des femmes à l'espace public, ainsi qu'aux droits reproductifs (ou plutôt le droit à ne pas reproduire). En France, le contrôle des naissances (l'accès à contraception et à l'avortement) était

toujours interdit pendant la première moitié du XXe siècle¹⁶. Dans les pays du Nord Occidental, le droit de disposer de son propre corps a été la grande bataille du mouvement féministe au XXe siècle et demeure central au sein de la lutte féministe dans beaucoup de pays au monde, surtout les pays du Sud – les restrictions au droit à l'avortement en Amérique du Sud en étant un exemple. Les corps féminins sont objets de contrôles variés, qui passent par les politiques publiques, mais qui sont aussi moraux et religieux, qui mènent au contrôle social des pratiques sexuelles des femmes (mais pas que) et à une valorisation de la relation sexuelle hétéronormée.

Les questions liées aux droits reproductifs et à la sexualité sont d'une énorme importance lorsque l'on parle de l'autonomie féminine, vu que la responsabilité pour la reproduction, ainsi que du soin des enfants sont davantage attribués aux femmes. La reproduction est une affaire de femmes. Dans ce contexte, la prostitution, tout comme la pornographie et la gestation pour autrui sont quelques exemples parmi ces phénomènes, où l'usage du corps ou d'une forme de plaisir en échange d'argent est la source non seulement de politiques publiques, marginalisation sociale et de mobilisation féministe, mais aussi d'interdiction légale et/ou morale et d'exploitation, parmi d'autres formes de violence, jusqu'à la mort.

Le présent chapitre propose une réflexion théorique sur la manière dont l'appropriation du corps féminin participe à la construction de la domination d'un genre par l'autre. Dans ces contextes sociaux, où les systèmes de domination régissent les comportements individuels et collectifs, la prostitution apparaît comme un contre modèle au rôle prédéterminé pour les femmes qui sert, en même temps, à la pérennité du modèle dominant pour toutes les femmes. En sortant de ces cadres obligatoires prédéterminés pour la féminité hétéronormative (mariage, maternité, travail reproductif, monogamie, etc.), les prostituées représentent le contre modèle de ce qu'il ne faut pas être, posant ainsi la limite comportementale à ne pas atteindre par les femmes en général.

Une première partie sera basée sur des discussions théoriques d'inspiration marxiste sur certains mécanismes de contrôle du corps des femmes par la violence et le

¹⁶ BEAUVOIR, Simone, (1975), *Le deuxième sexe I*. Collection Idées. Paris : Gallimard, p. 151.

stigma, qui imposent la reproduction et l'hétérosexualité obligatoire. La deuxième partie consistera en une analyse sociopolitique de la prostitution en France et pour finir, la troisième partie apportera quelques réflexions sur la prostitution des femmes trans et ses particularités. Ce chapitre se présente alors comme une ouverture théorique pour le deuxième chapitre, dans lequel les entretiens réalisés avec des prostituées brésiliennes seront décrits et analysés.

L'appropriation des femmes et le *whore* stigma

L'inégalité entre les sexes et la contrainte de l'hétérosexualité sont présentées par Gayle Rubin (1998) comme des composantes d'un même système politique du sexe : le système de sexe/genre. C'est le processus de subordination physique et social d'un genre par l'autre qui produit des sujets sociaux subordonnés par leur caractère sexuel. Rubin explique comment la division sexuelle du travail apprend aussi bien aux hommes qu'aux femmes à développer une complémentarité aux tâches quotidiennes – et, par conséquent, au fonctionnement et à l'organisation sociale d'un groupe familial –, qui a comme but l'hétéronormativité reproductive. Le mariage s'impose, ainsi que l'hétérosexualité obligatoire, devenant ce qui « assure » la famille et la perpétuité de l'espèce. Cela se base sur une construction psychique des genres, de tout un ordre symbolique construit par l'asymétrie entre les genres et la domination de l'un sur l'autre. Bien que les critiques féministes aient déjà beaucoup exploité le caractère sexiste qu'aurait pu avoir la théorie freudienne et l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, la critique d'ordre politique faite par Gayle Rubin pointe leur potentiel explicatif en ce qui concerne le système de domination de sexe/genre : « Si les femmes sont des dons, alors ce sont les hommes qui sont les partenaires de l'échange » (Rubin, 1998, p. 27)

Dans le développement du concept des *échanges économique-sexuels*, Paola Tabet argumente de la non-existence d'opposition binaire entre prostitution et mariage. Selon l'auteure, il aurait, au fait, un *continuum* entre ce que l'on reconnaît comme prostitution et l'institution entendue comme mariage dans différentes sociétés du monde. D'un « extrême » à l'autre, il y aurait plusieurs types de rapports entre hommes et femmes, où la domination masculine s'affirme par sa légitimité à s'approprier un travail sexuel et/ou domestique des femmes. Cette appropriation détermine aussi quels sont les rapports légitimes, quels sont les illégitimes et quels seront les moyens de

contrôle sociaux de cette classe subalterne : les femmes. Le caractère économique et vénal de ces rapports serait d'autant plus visible quand il est illégitime ou du moins socialement « reprochable ». Inversement, la vénalité n'aurait pas pertinence dans les cadres légitimes, là où l'échange économique-sexuel devient la norme même des rapports entre les sexes.

Dans ce *continuum*, ce qui varie, principalement, ce sont les éléments fondamentaux qui vont définir les échanges : les modalités des relations, les formes de contrat, les personnes, la durée et les types de services prêtés. Cela dépend de comment chaque société classifie les rapports entre hommes et femmes en tant que rapport légitime ou illégitime dès qu'il y a une compensation financière. Cette compensation, dans la majorité des cas, est faite de la part de l'homme envers la femme : les femmes fournissent les services, qui peuvent varier, mais qui comprennent normalement une certaine accessibilité sexuelle et/ou du travail reproductif et /ou de soin, pour lesquels les hommes offrent une compensation de nature économique en échange. La formule classique dans les sociétés occidentales n'a rien de très étrange, même si elle devient de plus en plus rare : l'homme « travaille » et couvre toutes les dépenses du foyer et la femme « s'occupe de la maison ». En somme, cette formule garde, fort majoritairement, la direction de l'échange pointé par l'auteure : l'homme offre la compensation financière et la femme fournit les services d'ordre sexuel e/ou domestique. Dans les sociétés capitalistes, comme le signale les critiques féministes marxistes et du *care*, le travail *reproductif* gratuit exécuté par les femmes n'est même pas considéré comme du travail et ne seraient donc pas digne de rémunération. C'est là qu'on entend dire que l'homme « travaille » et la femme « reste à la maison »¹⁷. Qu'il soit dans les cas où l'homme se responsabilise tout seul du soutien économique du foyer ou qu'il soit dans le cas où la femme partage cette responsabilité, les femmes sont, généralement, aussi responsables de la reproduction de la force de travail. C'est-à-dire, quoi qu'il arrive, elles sont les responsables du soin des enfants et des personnes âgées et de l'organisation du foyer. Même dans les cas où les hommes participent à ces activités,

¹⁷ Une étude récente parle d'une prime de fin d'année aux femmes surdiplômés qui restent à la maison et s'occupent du succès scolaire des enfants dans les familles riches : http://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2015/05/31/etats-unis-recettes-de-bonnes-meres_4642694_4500055.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook

généralement, ils ne se reconnaissent pas également responsables pour ce type de service, à la limite, ils « aident ». Pour la prostituée, même quand est reconnue comme celle qui fait commerce de son corps, ou de « ses charmes », cela n'est pas non plus considéré comme du travail, que ce soit dans le sens moral, de ce qui est digne et produit de la richesse, ou dans le sens légal, de ne pas être une activité réglementée.

Pour revenir à Tabet, la relation inégale entre l'*homme* qui *rémunère* — en espèces ou en nature, avec des cadeaux, des biens, du sexe ou encore, un statut social, un passeport, hébergement, etc. — et la *femme* qui fournit un *service* — sexuel, reproductif et/ou domestique — est le produit d'une division sexuelle des tâches et de l'accès inégal aux connaissances et aux ressources — que ce soit par des outils pour travailler la terre ou chasser, ou l'orientation éducationnelle différenciée, vers postes de travail déterminés. C'est par cette division que passe l'apprentissage de la construction idéologique des rôles sociaux, qui s'imposent en tant que données naturelles, par des règles qui régissent ce que peuvent et ce que ne peuvent pas faire les représentants de chacun des deux sexes reconnus comme « naturels », le féminin et le masculin ; ce qui est « normal » et acceptable et ce qui ne l'est pas. Dans cette construction idéologique, les hommes apportent les ressources économiques et les femmes apportent l'accès à leur corps — ce qui engage à la fois leur sexualité et, évidemment, leur potentiel reproductif. Dans certains contextes, comme l'écrit Colette Guillaumin (1978), l'appropriation se manifeste quand les femmes ne peuvent pas travailler sans l'autorisation du mari. Ils sont les propriétaires à la fois de leur potentiel productif et reproductif.

Encore un autre composant important dans cette construction c'est la violence. La violence serait utilisée, à plusieurs reprises, et dans certains cas avec de la légitimité sociale, pour « dresser » les femmes qui essaient d'échapper ou de ne pas se soumettre au régime sexuel que leur est socialement imposé. Les viols correctifs envers les lesbiennes et les agressions sexuelles envers les prostituées sont des démonstrations de cette violence envers des femmes qui sont hors norme. Il ne faut pas oublier aussi l'« idéologie de la peur » qui met toutes les femmes dans une alerte permanente et qui les culpabilise pour les agressions, quand elles ont lieu. Elles ne doivent pas sortir seules le soir, s'habiller de façon provocante, parler avec n'importe qui ou boire, sous le risque d'être responsabilisé par les violences auxquelles elles subissent.

L'emploi de la violence est aussi souligné par Nicole-Claude Mathieu (1991) dans son analyse de la « conscience dominée » des femmes. Selon l'auteure, c'est par la violence et la répression que l'apprentissage de « sa place » a lieu pour chaque femme. À mon avis, suite au raisonnement de Rubin, (1998), toutes les personnes apprennent de la même façon quel est le rôle social qui correspond à son sexe. Aussi bien que les femmes, les hommes apprennent par la violence et la répression quelle est « leur place » dans sa propre société. C'est-à-dire, chacun et chacune doit bien connaître les codes comportementaux à suivre ainsi que les représailles en cas de déviance, qui aboutissent généralement en violence et répression aussi. Les hommes si bien que les femmes, vont être également « dressé-e-s » pour ne pas être identifié-e-s comme « le pédé » ou la « pute ». Aux femmes de servir et aux hommes d'être servis, dans l'hétérosexualité normative. Depuis la petite enfance, chacun et chacune apprend ce qui relève du devoir, conçu comme la façon « naturelle » des représentants de chaque sexe. C'est ce « dressage » imposé souvent par la violence, qui fait que les femmes subissent la domination et qui apprend aux hommes comment occuper la place de dominant.

Pour revenir à Paola Tabet, dans la plupart des sociétés, les sociétés occidentales du nord incluses, il est plutôt normal, ou du moins tolérable, qu'un homme ait de nombreuses partenaires sexuelles, y compris simultanées. Pour les femmes, cette « promiscuité » est normalement contrôlée et indésirable. Cependant, le fait d'avoir de nombreux partenaires sexuels et même la présence de rétribution financière du rapport ou service sexuel peut ne pas suffire à classer une femme dans la catégorie de « prostituée » et « *putain* ». Ce sont les femmes qui désobéissent à l'encadrement prévu pour elles dans leur société qui seront considérées comme prostituées et condamnées au stigmat. Toutefois il ne faut pas oublier que cette façon de définir la relation avec rémunération change aussi dans chaque société et, parfois, comme on peut voir dans quelques de ses exemples, la femme n'a même pas eu, dans son comportement, des rapports sexuels en échange d'argent¹⁸.

¹⁸ Des exemples de ce phénomène sont les vidéos partagés entre jeunes via téléphone portable, dans lesquels se voient des rapports sexuels enregistrés sans l'autorisation ou alors partagés sans l'autorisation de la jeune femme qu'y participe, parfois par son partenaire dans le rapport en question. Ces jeunes femmes deviennent cible d'une espèce de harcèlement social pour cause de son comportement sexuel et, condamnées socialement, sont traitées de « putes ».

La prostituée est, donc, le contre modèle de la « femme respectable ». Les représentations autour d'elle sont la barrière symbolique qui limite l'autonomie de toutes les autres femmes dans le *continuum*. Pour les comportements au-delà de cette barrière, c'est la marginalisation, le rejet social et la violence. Ce qui constitue, alors, à la fois, une représentation de ce que transgresse et de ce que renforce l'ordre social sexiste. Pour Gail Pheterson (2001), les concepts mêmes de « prostitution » et de « prostituée » sont des « instruments sexistes de contrôle social, inscrits de façon rigide et envahissante dans les pratiques légales discriminatoires » (Pheterson, 2001, p. 11). Selon l'auteure, « le stigmate de putain » est une punition pour des « crimes d'impudicité »

Les femmes qui transgressent les codes discriminatoires en matière de genre, et notamment ceux qui s'opposent à l'autonomie économique et sexuelle des femmes, font l'objet dans le monde entier d'une punition sociale et légale plutôt que d'une protection sociale et légale. (*Idem*, p. 143)

C'est cela que l'auteure a appelé le *whore stigma*, qui pèse sur les femmes qui n'ont pas une sexualité contrôlée, dans le cadre du légitime et illégitime, comme l'on a vu avec Tabet plus haut. Le « stigmate de putain », selon Pheterson, consiste en un outil de contrôle de la sexualité féminine et déterminerait ce qui est permis ou ne l'est pas pour une femme.

En effet, on voit bien qu'il y a une logique et une cohérence entre l'existence du modèle hétéronormatif et du contre modèle représenté par la prostitution. Les deux se nourrissent l'un de l'autre. Effectivement, comme le dit Tabet, ni la rémunération pour des services sexuels ni la promiscuité ne peuvent rendre compte de la condamnation sociale de certaines femmes comme prostituées « mais bien plutôt l'usage de la sexualité des femmes hors et à l'encontre des structures de l'échange des femmes » (Tabet, 2005, p. 31-32). L'usage considéré comme « incorrect » de la sexualité d'une femme entraîne sa mise en écart, sa « labellisation » : « Les définitions de putain - prostituée ont en fait une fonction normative ». (*Idem*, p. 33) Cet encadrement configure, alors, un rapport politique de domination. Comme l'écrit aussi Pheterson (2001), la prostituée est coupable par définition et porteuse du « stigmate de putain ». Explicitement vers les autres femmes, cela fonctionne comme un contrôle implicite de leur pudicité.

Quatre institutions clés réglementent les relations entre hommes et femmes : l'hétérosexualité obligatoire, le mariage, la reproduction et la prostitution. Chacune de ces institutions est asymétrique, en ce que : (1) la classe hommes a davantage d'autorité, d'autonomie, de droits, d'accès aux ressources, d'argent et de statut que la classe femmes ; (2) les femmes doivent fournir des services aux hommes ; (3) la violence (ou la menace de violence) de la part des hommes sert à intimider, contrôler et approprier les femmes. Bien que ce schéma de l'asymétrie de genre soit commun aux quatre institutions, la prostitution est illégitime en ce qui concerne les femmes, tandis que l'hétérosexualité, le mariage et la reproduction sont les critères fondamentaux de leur légitimité. (*Idem*, p.20)

Politiques de la prostitution¹⁹

On peut réduire les différents traitements juridiques ou de politiques publiques en trois grands systèmes en ce qui concerne la prostitution : le réglementarisme, le prohibitionnisme et l'abolitionnisme. Dans le réglementarisme, marqué par le souci de l'ordre public, l'exercice de la prostitution est limité à des lieux déterminés. Il y a aussi, souvent, la mise en place d'un système administratif de contrôle, où des autorisations de travail sont délivrées sous certaines conditions, comme la réalisation de contrôles médicaux de routine (Maffesoli, 2011). De manière un peu grossière, on peut dire les pays réglementaristes traitent la prostitution en tant qu'un « mal nécessaire », dans un régime de « tolérance ». Les pays prohibitionnistes sont ceux où la prostitution est interdite par la loi. Dans ces cas, la loi pénalise toutes les personnes impliquées dans la relation prostitutionnelle : la prostituée, le client et ceux-celles qui en bénéficient ou facilitent la prostitution d'autrui.

Le terme abolitionnisme, dans ce contexte, s'origine dans un mouvement né du combat au réglementarisme hygiéniste du début du XXe siècle, en Angleterre, inséré dans la lutte vers l'abolition des maisons closes. En tant que politique publique, ce

¹⁹ Un grand merci à Paula Firmato pour beaucoup m'éclaircir en tout ce qui concerne l'approche juridique de la prostitution.

système ne vise pas la pénalisation de la prostituée et son activité est tolérée, dans certaines conditions de respect de la liberté de consentement de la personne et de l'ordre public (Vernier, *in* : Handman et Mossuz-Lavau, 2005 ; Maffesoli, 2011 ; Merteuil, 2012c ; Schaffauser, 2014). Le terme abolitionnisme a été, toutefois, resignifié, dans le courant du XXe siècle et approprié par un mouvement plutôt favorable à l'abolition du « système prostitutionnel » (ou « proxénète »). Ce mouvement considère que les prostituées sont des victimes de ce système, qui fait partie de l'ensemble des violences faites aux femmes. En faisant l'amalgame entre les situations d'immigration volontaire, de précarité, de traite d'êtres humains, entre autres, il considère qu'aucune femme ne se livrerait volontairement à la prostitution hormis sous contrainte soit d'ordre physique, soit psychologique ou soit économique.

L'État français interdit le racolage public, tout type de soutien à la prostitution et discute pénaliser les clients²⁰, tout cela sous un discours de protection des femmes. La prostitution serait indigne et violente, une atteinte à la dignité humaine, fruit d'une situation de vulnérabilité sociale profonde. La notion de proxénétisme²¹ est aussi vague : toute personne majeure du cercle de relations de la prostituée peut être accusée de proxénétisme du fait d'un cadeau, d'une location d'appartement, d'une collocation, etc²². Pour les étrangères non ressortissantes de la communauté européenne, la situation

²⁰ La proposition de loi socialiste reviendra à l'Assemblée Nationale Française le 12 juin, après sa suppression au Sénat la fin mars. <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2015/05/12/97001-20150512FILWWW00222-prostitution-deuxieme-lecture-d-un-projet-de-loi.php>

²¹ Article 225-5, du Code Pénal : Le proxénétisme est le fait, par quiconque, de quelque manière que ce soit : 1° D'aider, d'assister ou de protéger la prostitution d'autrui ; 2° De tirer profit de la prostitution d'autrui, d'en partager les produits ou de recevoir des subsides d'une personne se livrant habituellement à la prostitution ; 3° D'embaucher, d'entraîner ou de détourner une personne en vue de la prostitution ou d'exercer sur elle une pression pour qu'elle se prostitue ou continue à le faire. Le proxénétisme est puni de sept ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende. Source : <http://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idSectionTA=LEGISCTA000006165301&cidTexte=LEGI TEXT000006070719>

²² Article 225-6, du Code Pénal : Est assimilé au proxénétisme et puni des peines prévues par l'article 225-5 le fait, par quiconque, de quelque manière que ce soit : 1° De faire office d'intermédiaire entre deux personnes dont l'une se livre à la prostitution et l'autre exploite ou rémunère la prostitution d'autrui ; 2° De faciliter à un proxénète la justification de ressources fictives ; 3° De ne pouvoir justifier de ressources correspondant à son train de vie tout en vivant avec une personne qui se livre habituellement à la prostitution ou tout en étant en relations habituelles avec une ou plusieurs personnes se livrant à la prostitution ; 4° D'entraver l'action de prévention, de contrôle, d'assistance ou de rééducation entreprise par les organismes qualifiés à l'égard de personnes en danger de prostitution ou se livrant à la prostitution. Source : <http://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idSectionTA=LEGISCTA000006165301&cidTexte=LEGI TEXT000006070719>

est encore plus délicate. Être dans le territoire français est un privilège temporaire et non un droit. Pour celles qui ont des papiers, toute sanction peut déclencher une procédure d'expulsion dans les plus courts délais. Celles qui vivent dans une situation illégale sont déjà à marge de la loi, ce que favorise l'exploitation de toutes sortes, y compris l'exploitation sexuelle, économique et la limitation de l'accès à la justice. Ces politiques menées sous un voile de protection sont considérées par le mouvement organisé des travailleuses du sexe et par quelques chercheur-se-s comme des politiques qui nuisent à ces professionnelles, les renvoyant des plus en plus à la marginalité et à une situation de « non-lieu et non-droit » (Maffesoli, 2011). Un non-lieu, parce qu'elles n'ont pas de lieu légitime d'existence, étant exclues des lieux publics et privés ; et un non-droit par le refus de la reconnaissance de ces activités (*Idem*).

Comme les personnes migrantes en général, les prostituées sont plus touchées par la violence policière. Les contrôles sont les plus assidus dans les lieux où la prostitution étrangère est prédominante. De plus, le traitement des migrantes n'est pas homogène selon le pays d'origine. Les migrantes provenant des pays reconnus en France comme porteurs de « problèmes sociaux » ont un traitement différent de celles qui viennent des pays de la communauté européenne²³. Il y a toujours un rapport à l'origine : quand on pense en termes de migration, c'est le pays de départ qui détermine qui est ou qui n'est pas d'« ici » (Le Blanc, 2010). Dans la prostitution, comme dans d'autres situations, lors du contrôle des papiers, les Européennes de l'ouest ne sont pas forcément des « étrangères », alors que celles provenant des pays de l'est ou des anciennes colonies ne sont jamais « d'ici ».

Les chiffres utilisés par les mouvements abolitionnistes affirment que 90 % des prostituées en France sont des étrangères²⁴. Ce chiffre est aussi utilisé dans un amalgame entre prostitution migrante et traite d'êtres humains. Milena Jaksic (2011b) analyse dans sa thèse des audiences concernant le proxénétisme aggravé. N'ayant pas trouvé de procès de traite, cette absence est devenue son principal objet d'étude. Après avoir analysé toute la chaîne de procédures que constitue la « carrière des victimes »,

²³ Situation assez connu par les immigré-e-s d'une manière générale, dès qu'on a des rapports avec l'administration ou la police française.

²⁴ Source : Rapport OCRETH 2010 in : Rapport d'information de M. Guy Geoffroy n°3334, disponible sur : http://www.assemblee-nationale.fr/13/rap-info/i3334.asp#P597_80621 Consulté le 09 juin 2015.

elle revient à son point de départ pour conclure que c'est devant le juge que se passe leur dernière épreuve. Le matériel qu'elle propose d'analyser a été construit à partir de l'observation d'une dizaine de procès, de remarques et ressentis de l'auteure pendant ces audiences, et aussi par des entretiens qu'elle a faits avec les avocats, les juges et les victimes concernées.

En 2011, l'année de sa soutenance, la sociologue a obtenu l'information que contrairement à ce qu'elle affirmait, il existait quelques affaires de traite en cours de jugement, mais que leur comptabilisation n'était pas possible avant qu'elles arrivent devant une cour d'appel et qu'il n'était pas certain qu'elles concernent des cas d'exploitation sexuelle (Jaksic, 2011b, p. 419). Dans son épilogue, elle rend compte des possibilités de changements du scénario qu'elle venait de décrire. Également parce que la France allait être auditée par le GRETA en 2012 (le Groupe d'Experts sur la lutte contre la Traite des Êtres Humains - Conseil de l'Europe), ce qui commençait à déclencher des pressions pour une véritable application de la qualification « traite des êtres humains » et surtout pour rendre plus efficaces les mécanismes de protection aux victimes, prévus par ces mêmes dispositifs légaux.

Je n'ai pas les moyens de rendre compte avec précision de l'état des choses à l'heure actuelle. La course aux résultats annoncée avant le contrôle par le GRETA ne semble pas avoir été d'une efficacité si remarquable²⁵. Les actes qui sont aujourd'hui qualifiés de traite des êtres humains sont plutôt ceux liés au recrutement ou au transport, les actes liés à l'exploitation sexuelle en soi, rentrent dans la catégorie de proxénétisme. Catégorie souvent comprise comme une dimension de la traite à l'exploitation sexuelle, même par l'Office Central pour la Répression de la Traite des Êtres Humains (OCRTEH) qui « se montre réticent à poursuivre les coupables pour le délit de traite à finalité sexuelle, estimant que les incriminations pour « proxénétisme aggravé » satisfont amplement les exigences de la justice » (Jaksic, 2011b, p. 141).

Le point central du travail de Jaksic est l'analyse du discours sur les victimes. Le titre en témoigne : « de la victime-idéale à la victime-coupable ». L'idéalisation de cette

²⁵http://www.coe.int/t/dghl/monitoring/trafficking/Docs/Reports/GRETA_2012_16_FGR_FRA_publication_fr.pdf, page54.

victime est démontrée comme étant construite socialement, résultat d'une énorme mobilisation associative qui, pour sensibiliser la société à ces femmes, les ont représentées comme de jeunes filles angéliques, vulnérables, naïves, abstraites, etc. Par cette publicité et l'appui sur le discours humanitaire, ces mouvements ont réussi à faire reconnaître la traite d'êtres humains comme crime spécifique au niveau international et ensuite aussi devant l'assemblée française.

Cependant cette figure n'est jamais retrouvée en dehors de la représentation discursive. Les enquêtes et opérations policières menées pour investiguer les probables délits de traite et/ou proxénétisme consistent le plus souvent dans la mise en garde des probables victimes, parce qu'avant tout elles sont passibles de racolage et de séjour irrégulier. À la place de la fille jeune, jolie aux yeux clairs, passive et dépersonnalisée, on trouve des « putes » et des « sans-papiers », deux stigmates qui s'articulent pendant toute la chaîne de procédures qui se met en place par la suite jusqu'au procès, période où elles rentrent bien dans l'idée évoquée par le terme « victimes-suspectes ». Dans la plupart des cas, elles sont tout simplement prises pour des coupables, soit de racolage, soit de séjour irrégulier (soit des deux) et ensuite renvoyées au pays d'origine, dans les meilleurs délais et sans aucune protection.

La même loi qui introduit la traite des êtres humains, en tant qu'incrimination spécifique dans le Code pénal français s'occupe aussi de la réinsertion du délit de racolage (abrogé depuis 1994) et de la création d'un nouveau dispositif qui vise justement les étrangères en situation irrégulière : La LSI (Loi n° 2003-239 du 18 mars 2003 pour la sécurité intérieure) prévoyait, dans son article 76 - abrogé en 2004 -, la possibilité de délivrance d'autorisations provisoires de séjour (APS) aux victimes de traite ou de proxénétisme qui déposent plaintes contre leurs souteneurs²⁶. Ce qui indique que le législateur ne visait pas forcément la « victime-idéale », mais a peut-être ciblé la prostitution de rue et l'immigration clandestine couvertes par le voile du même discours humanitaire qui a créé cette première.

²⁶ Article 76 de la loi n°2003-239, disponible sur : http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexteArticle.do;jsessionid=8A610AF4475DD1B9A96B692BF1E0274F.tpdila24v_2?idArticle=LEGIARTI000006528970&cidTexte=LEGITEXT000005634107&dateTexte=20150515 Consulté le 09 juin 2015

Logiquement pour avoir accès aux dispositifs de protection de victimes, prévus par cette même loi, il faudrait d'abord acquérir au moins le statut de victime, mais ce que démontrent les travaux de Jaksic, c'est que la qualification de victime est bien l'objet d'une véritable bataille menée par ces victimes pendant toute leur « carrière ». Leur plus grand désir serait d'avoir leurs discours authentifiés pour arriver à une certaine reconnaissance sociale de ces droits.

La peur des représailles pour une éventuelle dénonciation est aussi bien connue que compréhensible dans ce cadre, mais ce qui résulte de cet appareil législatif est une association entre le dépôt de plainte et la protection. Une articulation qui crée une espèce de cercle vicieux où les victimes se refusent à dénoncer, en raison de l'absence de protection.

Cela constitue un des résultats maladroits de la tension entre l'universel et le national, qui est particulièrement puissante quand il s'agit du droit des étrangers. D'un côté, basé sur des principes universels dits fondamentaux, on a un discours humanitaire qui prêche pour l'abolition de cette violence qui menace le corps des femmes, qui correspond à de l'esclavage moderne, qui articule la vulnérabilité par rapport au genre, à l'âge, aux conditions matérielles, et ainsi de suite. De l'autre côté, il y a le discours sécuritaire, qui associe traite comme prostitution et immigration clandestine et qui conçoit tout cela comme des aspects d'un problème d'ordre public, d'une menace à la souveraineté des États, etc. L'impasse s'impose car, effectivement, la lutte contre l'immigration clandestine fait partie des priorités de l'agenda des politiques d'immigration en France, néanmoins, dans les mots de Vernier :

Il faudra un jour admettre que le principe de la fermeture des frontières à l'immigration de travail est inefficace pour empêcher les étrangers de venir et rester sans autorisation sur le territoire français, et permet leur exploitation en les tenant à l'écart du Droit. Les trafiquants et les proxénètes feraient-ils autant de victimes si l'immigration de travail était possible ? Les personnes étrangères ne seraient-elles pas moins vulnérables si elles avaient le droit d'être victimes pour ne plus l'être dans les faits et ne craignaient pas de se faire sanctionner et éloigner en le revendiquant ? (Vernier *in* : Handman et Mossuz-Lavau, 2005, p. 152)

La circulation internationale de personnes pour le marché du sexe s'est beaucoup développée dans les dernières décennies et, bien comme le tourisme sexuel, la

prostitution a été un moteur de circulation dans les routes d'immigration (Oso Casas, 2006). Si, comme l'écrit Oso Casas, les abus et le trafic doivent être dénoncés et combattus avec tout l'effort nécessaire, le discours 'victimiste' a tendance à cacher des choix conscients, à créer des figures naïves jamais rencontrées dans des procès et les tribunaux. Au lieu de retrouver de fragiles « filles de l'Est » aux yeux bleus victimes de « la traite des blanches²⁷ » on trouve plutôt des prostituées immigrées sans papiers rattrapées par la politique anti-immigration des pays du nord²⁸. Sous le discours qui dit vouloir les « sauver », les forces de l'ordre les mettent en garde à vue pour racolage et séjour irrégulier, pour ensuite être renvoyées chez elles. Comme l'écrit Pheterson (2001) elles sont exclues de la protection sociale et légale pour tomber dans la condamnation sociale et légale.

On ne peut pas – ou on ne peut plus — plus que l'immigration est un phénomène majoritairement masculin, les femmes migrent aussi de manière autonome, pour chercher du travail, tout comme les hommes, et non pas seulement pour les suivre (Morokvasic, 2011 ; Oso Casas, 2007). Ces femmes sont des agentes du développement en participant à l'économie des sociétés de départ et d'accueil, par des transferts monétaires, comme chefs de famille dans des foyers transnationaux, même si cette migration ne déplace pas forcément la division sexuelle du travail et les rapports de genre. Les immigrées sont pour une grande majorité, des employées domestiques, des travailleuses du *care* et des prostituées. Il est vrai, d'autre part, que la migration des hommes et des femmes est un phénomène qui présente des caractéristiques différentes. Les femmes migrantes seraient, plutôt que les hommes migrants, pourvoyeuses économiques de leurs familles restées au pays. Une éthique du *care* leur ferait assumer davantage la place de responsables de la survie de la famille. C'est-à-dire que leurs revenus sont plus souvent la principale ressource pour subvenir aux besoins de soins de santé, d'éducation et de survie de ceux qu'elles ont quittés lors du départ. Cette éthique, est dans une grande partie des cas, l'argument fort pour partir et pour rester.

Les femmes avec qui Oso Casas a entrepris sa recherche ont migré volontairement en Espagne pour la prostitution ont fait usage des mêmes stratégies que

²⁷ Voir Chaumont, 2005 et Piscitelli, 2005 .

²⁸ Voir Oso Casas 2003 et 2006, Jaksic 2008, 2001a et 2011b.

les femmes qui ont migré vers d'autres secteurs : le visa touristique, le mariage arrangé, les passeurs, des faux papiers, etc. Que cela soit pour atteindre l'ascension sociale (une ascension basée sur l'accès à la consommation) ou pour envoyer de l'argent à la famille, la principale différence entre les deux c'est que les prostituées savent qu'elles peuvent avoir de l'argent beaucoup plus rapidement que les travailleuses domestiques. L'autre point entendu comme avantageux, c'est que l'argent est en espèce, donc accessible et consommable tous les jours et non pas uniquement à la fin du mois. Au fond, si le but est d'avoir de l'argent, la prostitution est le moyen le plus rapide pour y arriver.

Cependant, le fait que les prostituées ne soient pas des victimes de la traite des êtres humains ne les immunise pas des abus commis par d'autres agents dans le monde de la prostitution, « tel que les agents de l'administration, les politiciens, les propriétaires des lieux de prostitution, les policiers, les commerçants, les avocats, les clients, etc., » (op. cit., p. 95) et de la société capitaliste mondialisée, car elles n'ont aucune protection sociale (en Espagne, dans ce cas, mais cela est valable aussi pour la France). Elles tombent, alors, selon l'auteure, dans un piège : peu importe les conditions dans lesquelles les migrantes arrivent en Europe, elles vont trouver, très souvent, des conditions de travail très dures et subir une forte exploitation que reproduiront des inégalités sociales et de genre. Malgré ce contexte hostile, plusieurs de ces femmes font le tour d'Europe, pas uniquement pour échapper à la police, mais aussi pour trouver de nouveaux endroits de travail – poussées par la haute demande de renouvellement du marché du sexe – et bien comme que par le désir de voyager et connaître le monde de manière cosmopolite (Augustin, 2000). C'est important, toujours, d'avoir en tête qu'il y a des situations multiples et spécifiques qui peuvent rentrer dans tout ce qu'on pourrait appeler l'industrie du sexe en Europe : bordels, clubs échangistes, bar à hôtesse, téléphone érotique, *webcam*, sex-shop, revue et films pornographiques, prostituées sur internet ou dans la rue, annonces dans des revues, une infinité de possibilités (Augustin, 2000, et Handman & Mossuz-Lavau, 2005, pour Paris). Ce qui fait que toutes ces possibilités sont plus ou moins précaires ou dangereuses c'est le niveau de marginalité auquel elles sont obligées de faire face.

Les études de migration féminine montrent que la migration des femmes a suivi le flux et les demandes du marché du travail, et n'a pas seulement été dirigée par le regroupement familial comme c'était présenté dans les premières études sur ce sujet. En

effet, ce sont les jeunes femmes sans enfants qui ont été les plus nombreuses à migrer dans certaines périodes après la fermeture des frontières en 1970 (Oso Casas, 2007). Le regroupement familial a été la grande stratégie d'entrée des femmes en Europe de l'Ouest après la fermeture des frontières, mais cela ne veut pas dire qu'elles ne sont venues que pour rejoindre leurs conjoints. C'est pour s'insérer dans le marché du travail qu'elles viennent, ce qui fait qu'elles deviennent des actrices économiques et des articulatrices des liens sociaux importantes lors de leur insertion dans la communauté. Tout ce qui est lié au soin des enfants et des immigrés plus âgés, ainsi que la restauration, le commerce des produits typiques pour l'alimentation, le soin et les produits de beauté, ne se consolident que quand les femmes s'installent ou quand des groupes familiaux se construisent dans le pays d'accueil. Cette population féminine sera aussi absorbée dans les métiers du service domestique, du *care* et de la prostitution, mais aussi dans les mariages arrangés – surtout après la chute du mur de Berlin (*Idem*).

Les mouvements migratoires ont aussi des impacts sur les rapports des femmes avec les structures sociales dont elles sont issues. L'immigration peut être le pas d'éloignement d'une structure familiale et sociale autoritaire et sexiste, sauf quand l'installation dans le pays d'accueil se fait au sein de la même communauté ou quand elle est faite avec le mari. Quand des renvois des sommes d'argent à la famille ont lieu, il se peut aussi que le pouvoir de décision de la femme dans le foyer soit aussi augmenté en plus de l'autonomie acquise dans la gestion de l'argent gagné par son propre travail. De même, le changement de position sociale est plutôt difficile. En effet, les emplois généralement trouvés par les femmes immigrées sont ceux des services domestiques et de soins. La prostitution est le seul travail où les femmes peuvent gagner beaucoup plus d'argent que les hommes et dans lequel elles peuvent envisager une ascension sociale rapide, par la consommation des biens matériels, même si celle-ci n'est pas constituée d'une planification à long terme. L'argent de la prostitution est un argent qui « brûle » et il faut le faire disparaître (Deschamps, 2006).

Pour la prostitution, la migration peut aussi permettre un changement identitaire. Partir vers l'inconnu est tout de même devenir inconnue, d'une certaine manière, c'est partir vers le rêve de devenir quelqu'une d'autre. Également, l'idéalisation d'une Europe développée, avec une économie stable, moins violente et d'une culture plus ouverte et libérale, font la composition du rêve migratoire pour les femmes cis, qui

cherchent leurs princes charmants, et aussi pour les femmes trans, qui fuient l'homophobie et le rejet de leur famille (Mayorga, 2011 ; Pelúcio, 2008). Les allers-retours des amies et collègues « de tapin » nourrissent ce désir de voyage. À chaque visite à la famille, il faut afficher des signes de richesse qui justifient la migration. (Dechamps, 2006)

Le départ se fait normalement par réseaux de contacts, qui échangent des informations sur les stratégies migratoires à employer : où aller, comment rentrer, comment avoir des papiers (vrais ou faux) et ce qu'il faut dire aux institutions du pays d'accueil. Le succès ou l'échec du processus de migration dépend de la force et de la sûreté de ce réseau, qui est normalement alimenté par un lien de solidarité avec celles qui arrivent, un sentiment de générosité, et une certaine fierté d'avoir de l'expérience, d'avoir le goût du pouvoir qui apporte ce savoir. L'autre côté du rêve c'est la condition d'illégalité dans le pays d'arrivée et la méconnaissance des règles et lois, qui ouvrent la porte aux anarqueur-se-s, qui profitent de leur situation de vulnérabilité pour leur prendre de l'argent. Les difficultés d'adaptation sont aussi multiples : le climat, la nourriture, les codes culturels, la langue, le manque de la famille et des personnes aimées – et une certaine culpabilité pour celles qui laissent des enfants derrière -, l'exploitation et la nécessité de faire beaucoup d'argent sont des freins importants. À l'opposé, le confort, l'accès plus facile aux biens de consommation, la sécurité, la qualité de vie, mènent à un certain équilibre, même quand les attentes initiales ne sont pas atteintes. Parmi les femmes que j'ai rencontrées, aucune ne pense rentrer vivre au Brésil, certaines d'entre elles ne veulent même pas y aller pour les vacances.

Prostitution trans

Les conditions de femme trans, migrante et prostituée en Europe sont un triple obstacle pour leur intégration qui les met dans une position de forte vulnérabilité. Plusieurs d'entre elles ont dû prendre des routes alternatives pour arriver au continent, passer par différents pays et toujours dans des voyages très risqués. Flávia do Bonsucesso Teixeira (2008) raconte que quand elle a proposé à une *travesti* de venir avec elle dans le cadre de sa recherche sur la migration de *travestis* Brésiliennes en Italie, cette femme lui a répondu que non, parce que la chercheuse, une femme cis, pourrait rentrer sans aucun problème dans le territoire, tandis qu'elle serait renvoyée

directement de l'aéroport rien que par le fait d'être *travesti*. La stratégie plus courante pour permettre des allers-retours plus libres au pays est le mariage, qui est parfois arrangé entre elles-mêmes, avec des Brésilien-enne-s qui ont des nationalités européennes ou parfois avec leurs compagnons européens. Dans l'association où j'ai fait une partie du travail de terrain, Acceptess-T, j'ai pu observer des cas où la régularisation s'est faite pour des raisons de santé ou des demandes d'asile, justifiées par le taux de violence contre les trans, le taux de contamination au VIH et le Sida, et la difficulté d'accès aux soins dans certains pays d'Amérique Latine.

Être une immigrée sans papier, constitue une barrière à l'accès au logement en Europe. En étant immigrée, sans papier, prostituée et trans, cette barrière devient une muraille pratiquement indépassable. Fait qui les pousse à vivre à plusieurs, dans de tout petits espaces, dans des chambres de bonne, en payant des loyers très élevés et sans droit à aucune allocation, à cause de l'absence de contrat. Dans ces situations elles font marcher « les réseaux » de contacts, quand il existe cette possibilité, font appel à des ami-e-s et/ou connaissances citoyen-ne-s qui ont déjà des papiers en règle, pour pouvoir faire la médiation avec les propriétaires ou les agences. Encore une porte grande ouverte à l'exploitation et l'arnaque.

Le rêve de partir en Europe est alimenté par le désir de voir ailleurs. Mais il offre aussi parfois la possibilité de fuir des situations de violence familiale, et il est aussi une porte d'accès aux soins de santé et d'esthétique. Étant donné grand nombre de femmes trans porteuse du virus VIH ou atteinte du sida²⁹, cet accès au soin est un facteur important d'installation. Pour les femmes trans, l'accès à des soins esthétiques est un symbole de réussite et de reconnaissance dans leur milieu. Ce rêve est aussi alimenté par les récits de celles qui sont revenues, véhiculant un discours de réussite³⁰ et de reconnaissance de leur condition de trans. Celles qui reviennent deviennent souvent des *tops*, comme les *top models*. Ces femmes ont appris une ou plusieurs langues

²⁹ Les chiffres sont difficiles à cibler, car les recherches officielles divisent les personnes « hommes » et « femmes » de « naissance », sans observer les spécificités des identités sexuelles. Cependant, les quelques chiffres disponibles varient entre les 46 % et 78 % de contamination. Voir : <http://vih.org/dossier/trans-population-invisibilisee>

³⁰ Par exemple : <http://hosting.pop.com.br/glx/casadamaite/sexualidade/travestis/entrevistas/entre19.html> et Albuquerque et Janelli, 1994, *A Princesa – Depoimentos de um travesti brasileiro a um líder das Brigadas Vermelhas*, São Paulo: Nova Fronteira.

étrangères, ont connu d'autres cultures et se sentent éloignées, par cette « sophistication », des classes et du groupe d'origine. Devenir une « Européenne » — dans le sens symbolique du terme, c'est-à-dire d'avoir vécu en Europe, ce qui n'a rien à voir avec posséder des papiers européens — est un synonyme d'ascension sociale matérielle qui participe au projet d'une vie moins discriminée. Souvent dans les récits des femmes trans, mais aussi dans ceux des femmes cis, le fait d'envoyer de grandes sommes d'argent aux familles « règle » ou au moins diminue des conflits dus à leur sexualité et à la prostitution. Elles « achètent », d'une certaine manière, l'acceptation de leur famille (Deschamps, 2006 ; Bonsucesso Teixeira, 2008 ; Pelúcio, 2005).

En arrivant en Europe, néanmoins, la vie n'est pas si rose. La situation de non-citoyenneté mène au non-droit auquel une grande partie d'entre elles doit se confronter et induit des stratégies d'évitement par rapport aux représentants de l'État. Ne pas circuler dans les endroits où leur présence pourra être remarquée trop facilement est une démarche constante. Il faut ne jamais attirer l'attention. Il est commun de les entendre dire qu'elles ne sortent que la nuit par peur de se faire remarquer par la police ou pour éviter des situations de violence déclenchées par l'homophobie – ou plutôt la transphobie. Elles, comme les prostituées en général, sont versées dans l'art de la survie : la violence peut venir des clients, de la police ou de leur entourage, ces personnes doivent apprendre très tôt les astuces pour s'en sortir³¹. Toutefois, « en Europe la police ne tue pas » (Albuquerque & Janelli, 1994 *apud* Pelúcio, 2008, p. 03).

Pour Pelúcio (2005) la prostitution *travesti* n'est que le résultat d'une oppression matérielle et symbolique qui les enferme dans des ghettos et les éloigne de la scolarisation et du marché du travail, ce qui compromet leurs projets et leurs possibles insertions dans d'autres secteurs que la prostitution. Quelques une d'entre elles sont coiffeuses, font du maquillage ou de la manucure, mais souvent sans diplôme et victimes de l'homophobie sont des obstacles dans la recherche de travail. Selon Geovanna Rincón, militante à Acceptess-T, une certaine liberté acquise dans la prostitution est aussi ce que les enferme là dedans. Selon elle, ne pas avoir d'horaires, ni patron, ni comptes à rendre, rend plus difficile leur insertion dans d'autres métiers où les revenus seront moins importants, les règles plus lourdes et où il leur faudra souvent

³¹ Voir PELÚCIO, op cit.

une formation – ce qui signifie aussi avoir à traiter avec la discrimination des collègues de cours et de travail quotidiennement. « La porte d’entrée de la prostitution est toujours ouverte, celle de sortie non », dit Rincón.

Dans l’« eldorado » européen de ces femmes-là, il y a aussi la recherche du « vrai homme » (Pelúcio, 2008), celui de l’idéal de masculinité hétéronormative³². Un homme cisgenre, qui va les assumer en dehors des espaces de prostitution, qui va leur offrir les mêmes traitements qu’aux femmes cis et qui ferait que leur vie soit organisée d’une façon « normale », dans l’idéal de vie d’un couple hétérosexuel. Les *travestis* cherchent les « princes charmants », bien comme les femmes cis. Elles rejettent les *mariconas*, des hommes qui ont des pratiques sexuelles et des comportements qui sont en dehors de cette masculinité hégémonique. Cette constatation m’était venue des conversations informelles que j’ai eues dans mes visites à Acceptess-T, dans mes participations à ses activités et, surtout, lors de discussions décontractées dans des bars, cafés ou des balades au bord de la Seine. Les mêmes constats, cependant, me sont parvenus dans des lectures comme : Pelúcio (2005, 2008) et Bonsucesso Teixeira (2008), si bien que dans le film « Princesa », de Henrique Goldman (1999). Ce qui ne veut évidemment pas dire que cette réalité soit extensible à tout l’univers trans *male to female*.

Finalement, dans ce chapitre j’ai voulu proposer une ouverture théorique à ce travail. Mon premier propos c’était de démontrer comment la construction idéologique des rôles sociaux de genre naturalise les rapports sociaux fondés dans la domination de genre et s’impose par le « dressage » et par la violence. Les personnes qui osent sortir du cadre de ce qui est légitime dans l’hétéronormativité reproductive obligatoire sont punies par la répression, la marginalisation, l’exclusion, la violence, et ainsi de suite. Dans le domaine de la sexualité, les prostituées, les homosexuel-le-s, les trans, en effet, tout-e-s celles-ceux qui ont des existences qui sortent de ce cadre idéologique des rôles

³² Par masculinité hétéronormative ou hégémonique j’entends l’autre moitié de la construction idéologique des rôles des sexes/genres qui naturalise la différence sexuelle et qui impose aux hommes une certaine façon d’exister et agir dans le monde, comme si les caractéristiques de virilité, agressivité, compétitivité, entre autres, étaient les conséquences de leur configuration biologique et non d’un « dressage » socio-culturel.

sociaux configurent des existences illégitimes, historiquement associées à la déviance et à l'anormalité, et sont condamnés à l'exclusion et à la marginalisation.

Le stigmatisme qui imprègne la prostitution a encore la fonction normative d'être un instrument de contrôle social sexiste de l'ensemble des femmes. Quand il passe au texte de loi, ce stigmatisme est souvent appliqué de manière raciste et xénophobe sur les non-blanches et les étrangères (Dorlin, 2003). Il fonctionne comme une espèce de paramètre qui montre la limite de ce qui est permis et de ce qui va condamner une femme, qui sera appelée « putain » ou « prostituée », un statut qui peut résulter de situations violentes, en plus de la condamnation sociale. Le « pédé » serait la version masculine d'un contre-modèle qui limite leur comportement et qui montre, aussi par la violence et la marginalisation, ce qu'il ne faut pas être.

Le deuxième axe de ce chapitre était de poser quelques pistes de réflexion autour de politiques de la prostitution dans le cadre législatif, mais aussi idéologique, tout en tenant en compte la migration féminine et la prostitution des trans, comme de facteurs qui interagissent et complexifient les rapports de domination. Cela dit, le chapitre qui suit se propose, à partir des récits de quatre prostituées brésiliennes, d'observer les stratégies discursives qu'elles emploient pour parler d'elles-mêmes, tout en regardant les moyens qu'elles développent pour contourner les obstacles générés par leur marginalisation. Quelles sont leurs représentations sur elles-mêmes ? Comment est-ce qu'elles se racontent ? Quels sont les effets de cette construction idéologique qui leur met en contre-modèle ?

Chapitre II – Un récit des récits

Ça a été la première fois que j’ai parlé en public : “Je m’appelle Gabriela, je suis prostituée”. Ça a été la première fois que j’ai dit ça comme ça. Et ça a été la folie ! “Oh, mon Dieu, une prostituée qui parle ! ” » (Gabriela Leite, 2009b)³³

« Je dois y aller, c’est l’opportunité de ma vie ! » C’est comme ça que *Francesinha* me raconte sa décision de quitter São Paulo et de partir en Espagne pour travailler dans la prostitution. Une décision que peut paraître facile : qu’est-ce qu’elle avait à perdre en partant du Brésil en Europe, pour faire ce qu’elle faisait déjà, mais en pouvant maintenant se faire payer en euro, qui vaut 3 fois la monnaie locale ? Cela devient moins évident si on pense qu’on quitte son pays d’origine, avec tout ce qui nous est familier : la culture, les habitudes, la nourriture et, bien entendu, la langue ; pour marcher droit vers l’inconnu. On parle ici d’immigrées issues des classes populaires d’un pays du sud de dimensions continentales. Les voyages internationaux ne sont pas chose courante dans ce contexte, ces femmes-là n’avaient même pas de passeport avant que le projet d’immigrer leur soit venu. Rien que l’idée de partir peut faire peur. Quitter son environnement, même si dans l’attente d’un possible retour, en tout laissant derrière - et par « tout » je pense aux biens matériels, mais aussi à la famille, aux enfants, aux amis, tout l’entourage affectif – est un énorme pas.

C’est au regard de ces complexités – de celles développées plus haut - que ce chapitre présente quatre récits biographiques de trois femmes cis et une femme trans, toutes d’origine brésilienne, exerçant ou ayant exercé le travail du sexe à Paris. Leurs récits ont été recueillis dans des entretiens formels³⁴, à Paris, entre 2011 et 2013. Je

³³ Entretien avec Gabriela Leite réalisé par Saraiva Conteúdo, lors de la sortie de son autobiographie « *Filha, mãe, avó e puta* », en 2009. Traduite par mes soins. Disponible, en portugais, sur : <http://www.saraivaconteudo.com.br/Videos/Post/43024>. Gabriela Leite était une prostituée et activiste brésilienne, co-fondatrice de la *Rede Brasileira de Prostitutas*, idéaliste de l’ONG *Daída* et de la griffe *Daspu*. Leite est décédée en 2013

³⁴ « Nous appelons formels les entretiens effectués avec prise de notes ou au magnétophone, entrepris exclusivement avec l’accord de la personne interrogée, et interrompu dès que celle-ci le souhaite [...]»

propose une lecture de comment ces femmes élaborent leurs propres expériences, de comment elles les présentent et comment elles se positionnent par rapport à leur statut de prostituées, surtout, et de migrantes. Quand elles jouent avec la représentation qu'il existe autour de la prostituée immigrée, elles peuvent construire une identité qui est aussi politique, et d'une façon de vivre qui relève des capacités de traiter avec la violence et de s'en sortir très rapidement pour trouver de l'argent.

Dans la discussion théorique menée dans le premier chapitre de ce travail et dans le début du travail de terrain, je me suis penchée presque exclusivement vers les femmes cis qui font de la prostitution. Même en ayant conscience que la prostitution d'hommes et transgenres « est loin d'être marginale, en région parisienne surtout, où environ 30 % des personnes prostituées sont d'hommes de naissance qui exercent en hommes, en travestis ou en transsexuelles » (Pourette *in* : Handman & Mossuz-Lavau, 2005, p. 263), ce choix avait été fait en tenant compte de l'importance quantitative de la prostitution des femmes cis dans l'univers du travail du sexe (environ 70%), mais, surtout, par le fait que le discours sur les victimes se pose presque exclusivement sur elles. Toutes les politiques de combat de la traite des êtres humains pour l'industrie du sexe sont pensées pour des femmes, bien comme le débat est fait en termes de violence faite aux femmes et même, en France, c'est une question de société de laquelle s'occupe le Ministère des Droits des Femmes. La lecture du phénomène devient, donc, très différente quand la personne qui vend des services sexuels n'est pas une femme cis³⁵. Néanmoins, c'est dans le travail de terrain que j'ai pu m'apercevoir que, en effet, si ce personnage vicimiste est moins visible dans les représentations sur la prostitution trans, la précarité, l'exclusion sociale et la violence chez elles sont bien plus évidentes³⁶ – que cela soit dedans soit en dehors de l'industrie du sexe.

Dans le milieu prostitutionnel, c'est le mode d'entretien le plus difficile à obtenir, les personnes se ravissant souvent après avoir pris rendez-vous. » (Handman, 2005, p. 27) Tous les entretiens ont été faits en portugais et ont été traduits par mes soins, sauf celle de Gabi, qui a voulu le faire directement en français.

³⁵ Excellents travaux ont été faits sur la prostitution masculine, par exemple : Salomon, 2007 ; Welzer-Lang, Mathieu et Barbosa, 1994. Voir aussi Pourette *in* : Handman, et Mossuz-Lavau, 2005.

³⁶ Voir : Pelúcio, 2008, 2009 ; Bonsucesso Teixeira, 2008 ; Reyes Serna, 2012 et aussi l'interview de l'actrice et activiste états-unienne Laverne Cox à Katie Couric, un extrait est disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=sMH8FH7O9xA>

Les personnes que j'ai rencontrées n'étaient pas des femmes séquestrées. Elles étaient des femmes issues de milieux précaires, de différents niveaux de précarité, et qui avaient utilisé des stratégies pour émigrer, pour se régulariser – au moment des interviews, elles avaient toutes de titres de séjours de résidents ou déjà des passeports européens - et qui comprenaient très bien leur situation. Ces femmes vivent dans une « double absence³⁷ » : Elles vivent et organisent leur vies en réfléchissant toujours dans des logiques spatialisées qui prennent en compte le « ici » et le « là-bas », comme dans une perspective comparée. Ces identités sont hybrides, elles ne sont ni complètement ici ni entièrement là-bas. Les immigré-e-s, comme moi-même, utilisent comme référence les univers qu'elles-ils connaissent pour construire ses représentations du monde et sont identifié-e-s à ces différents lieux dans ses rapports avec les autres ici et là-bas. Ce n'est pas par hasard qu'une de mes informatrices se fait appeler « petite Française ».

Le rapport avec la langue apparaît comme une condition de la bonne intégration dans le pays de destination (Le Blanc, 2010), des qualifications qu'il faut mettre en avance. C'est dans cette démarche que parmi mes informatrices, une m'a demandé de faire l'interview en français, sous l'argument que c'est la langue dans laquelle elle s'exprime le mieux ; l'autre m'a dit : « J'ai appris [le français] très vite. On m'a dit que j'ai appris trop vite (...) Avec 20 jours je parlais déjà » et l'autre encore affirme qu'elle parle « un espagnol parfait, mieux que portugais ». De pair avec de ce rapport à l'origine, les rapports raciaux, à la classe et de genre sont fondamentaux dans la construction du discours sur soi-même.

Brenda

J'avais pris un rendez-vous avec Brenda dans un quartier du centre-ville de Paris. Il est 14 h. J'arrive en bas du bâtiment et je l'appelle, comme on avait convenu. Personne ne répond. J'insiste et, de l'autre côté, une voix qui vient de se réveiller m'annonce qu'elle avait oublié notre rendez-vous et me demande si je peux attendre quelques instants. Une dizaine de minutes plus tard, une femme métisse, pas très grande, avec plein de taches de rousseur, les cheveux lissés et un fort accent du Minas

³⁷ Voir : Sayad, Abdelmalek (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber ».

Gerai³⁸, m'ouvre la porte et s'excuse de m'avoir oubliée. Elle avait eu des invités la nuit d'avant et s'était couchée très tard. Dans l'ambiance très décontractée de son studio, elle me propose un café. Il y a une mezzanine, qu'elle dit utiliser pour mettre des affaires, vu qu'elle dort dans un lit double qui est juste en bas. Il n'y a pas beaucoup de lumière, la seule fenêtre est à moitié couverte par un rideau. Dans la cuisine il y avait plein de vaisselle sale, qu'elle me disait être du diner de la soirée d'avant. Aux pieds du lit, il y a un canapé collé au mur, où je m'assois. Brenda s'assoit en diagonale à ma gauche, sur le lit. Devant moi un ordinateur posé sur une petite table est connecté sur Facebook – elle me dit qu'elle est tout le temps en contact avec sa famille au Brésil par internet — et derrière l'ordinateur, sur un autre meuble collé au mur d'en face, une télévision est aussi allumée. À ma droite, à l'opposé du lit, une étagère blanche couvre tout le long du mur, avec plein d'affaires. Des vêtements, des objets, des bijoux, du maquillage, des crèmes, des parfums, etc. Elle me dit qu'elle ne supporte pas les tiroirs ni les cintres.

Brenda a 39 ans. Elle a vécu plusieurs années à Belo Horizonte, déjà dans la prostitution. Elle a commencé dans la prostitution quand sa fille était petite. Il y a 20 ans. Mère seule, elle affirme que le père de la petite ne leur a jamais apporté d'aide financière. Elle a donc commencé à travailler comme femme de ménage.

J'ai travaillé beaucoup de temps [comme femme de ménage]. Un jour je lisais le journal et j'ai vu une annonce d'escorte pour des hommes d'affaires. Je me suis dit « je dois faire quelque chose, non ? Je dois y aller ! » Le travail était difficile, on payait trop peu, ma fille était petite, malade... J'en avais besoin, on était avec ma mère. Donc j'ai décidé de faire celui-là et c'est comme ça que tout a commencé. Après, j'ai connu une femme, je suis partie habiter chez elle, elle était une manageuse, une « maquerelle » à l'époque, je suis partie vivre chez elle. Puis elle m'a présenté les hôtels en Belo Horizonte, parce qu'à Belo Horizonte c'est comme ça : tu as des hôtels, tu rentres, tu payes une journée pour la chambre, tu peux même y habiter. Tu payes ta journée, tu y vis, c'est très bien.

Ce genre d'hôtel était encore très courant au Brésil au début des années 2000, pour les prostituées et les clients des classes populaires. Gabriela Leite (1992, 2009) en

³⁸ État de la région centre-ouest du Brésil.

parle beaucoup dans ses autobiographies, elle en a travaillé pendant son séjour à São Paulo et à Belo Horizonte. Les femmes louent les chambres (autour de 50 reais, 15 euros, par jour) et payent en espèce, à l'entrée. Elles gardent la chambre toute la journée. Il faut avoir de l'argent tous les jours, « sinon la manager te met à la porte », dit Brenda. Selon les récits de Leite (1992, 2009), ce genre d'endroit est souvent administré par une ancienne prostituée. Dans les hôtels où Brenda a travaillé, on ouvre à 8h du matin, on paye et on prend sa clef. Celles qui n'y dorment pas doivent partir avant la fermeture, à 23h ou minuit. Après cela, personne ne peut rentrer ou sortir. Pour manger, il faut acheter sa nourriture avant, sinon « tu auras faim jusqu'au lendemain matin », dit Brenda qui y est restée 5 ans. Cette organisation rigide avait l'air de bien lui convenir, vu qu'elle dit être très soucieuse de sa sécurité.

Il y a beaucoup de sécurité là bas. Il y a des vigiles qui sont dans les couloirs tout le temps. Si tu cries, tout le monde t'écoute. Parce que les filles... les portes sont à côté, les chambres collées, avec les portes. Il y a des hôtels très jolis, qui ont des chambres avec salle de bain, mais il y en a qui ne l'ont pas. Où j'étais, Dieu merci, il en y avait une. C'était très bien. Une douche, une toilette, un lit et une armoire pour mettre tes affaires.

Selon Leite (1992 et 2009), Belo Horizonte c'est où vont les prostituées de Rio et São Paulo quand elles veulent faire plus d'argent. Elle écrit qu'il y a beaucoup de travail, que les clients ne sont pas très compliqués en ce qui concerne le choix des pratiques. La passe étant plus rapide, fait qu'elles arrivent à faire une quantité énorme de passes dans une journée. Un autre contexte de prostitution pour les classes populaires très connu est la Vila Mimosa, à Rio de Janeiro. Brenda et Leite ont aussi travaillé à Vila Mimosa. Brenda n'y est restée que trois jours, Leite, 20 ans. Les deux ont des impressions divergentes et assez intéressantes sur le quartier. Vila Mimosa un quartier à Rio de Janeiro dédié à la prostitution et c'est où Leite a commencé son militantisme avec les prostituées, dues aux mauvaises conditions de travail. Leite (1992, 2009) en parle avec beaucoup d'affection, tandis que Brenda, pas autant :

La Vila Mimosa est... les filles sont dans la rue, ainsi, quand il y a une rue bloquée, il y a plein de femmes et de voitures, et je ne sais pas quoi, et des hommes... et il y a de tout ! Tout ce que tu veux, tu le trouves à Villa Mimosa. Des gens qui vendent des habits, à manger, des dealers... et je ne sais plus quoi ! C'est un gros bazar !
(Brenda)

La Vila Mimosa est un petit quartier avec une rue principale, composé d'une soixantaine de maisons, avec à un peu près 10 chambres chacune, ouvertes pratiquement 24 heures par jour. Les femmes restent à l'entrée de ces maisons et appellent les hommes à monter à l'étage avec elles. Au rez-de-chaussée, quelques petits établissements vendent à manger et à boire dans tout le long de la rue. Il n'y a que des femmes cis qu'y travaillent, la plus grosse partie y vit aussi. Les weekends, les chiffres montent vers les 1.500 femmes et 3.000 hommes dans le quartier, selon l'*Associação dos Moradores do Condomínio e Amigos da Vila Mimosa* (Pasini in : Piscitelli, 2005).

Déjà de retour à Belo Horizonte, en 2002, une amie de Brenda était venue en Espagne. Elle s'est préparée pour venir aussi, mais cette amie a eu des problèmes avec la police et le plan d'émigrer a été mis de côté. Quelques années plus tard, Brenda a connu un français qui est devenu son ami et qui est rentré en France avec une autre amie à elle, prostituée aussi. Brenda n'avait jamais eu envie de venir en Europe. Cette amie est restée deux ans en France et lui appelait de venir la rejoindre, ce à quoi elle répondait : « Je ne veux pas. Je n'y vais pas. Je n'ai rien à faire en France ! » Un jour cette amie lui a dit : « Règles tes papiers toute de suite, parce que tu viens France cette semaine ! Tu vas gagner beaucoup d'argent ici ! » C'était la fin 2008, début 2009.

« D'accord, je vais en France ». Mais là, il y avait une grève de la Police Fédérale à Belo Horizonte, je ne pouvais pas refaire mon passeport ! Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pris un bus pour aller à Uberlândia [à 540 km de Belo Horizonte]. Uberlândia dans le *triângulo mineiro* ! Loin !! J'ai voyagé toute la nuit ! J'ai fait mon passeport, je suis revenue et je l'ai appelée. Elle m'a dit : « Je t'achète le billet maintenant, tu vas à l'agence le prendre et tu voyages demain ». Et ça a été comme ça. J'ai été à l'agence, pris le billet et des euros. J'ai fait ma valise dans le même jour, vite fait. Tout en courant, faire les valises, acheter des choses. Une valise toute petite, comme ça, avec des roues. J'ai mis deux jeans, deux t-shirts et je suis venue. Et je suis là, à Paris. J'ai pris le billet et je suis venue.

Francesinha

Six mois après notre première rencontre, Francesinha (35 ans) m'a appelée en disant qu'elle voulait me voir. Elle voulait parler. On s'est donné rendez-vous dans un bar à Place de Clichy. J'arrive la première, je m'installe et je demande une bière en attendant. Une femme avec les cheveux lissés et très longs rentre dans le bar. Maquillée,

avec des talons et un jeans serré, elle est très différente de notre première rencontre. La première fois qu'on s'était vues, elle était en tenue de sport, les cheveux attachés en chignon. Cette fois-ci elle était très agitée. Elle voulait reprendre la prostitution.

Francesinha avait arrêté la prostitution deux ans auparavant. Selon elle, faire « ça » l'avait laissée au bord du suicide. « Une destruction psychologique ». Elle ne s'acceptait pas. Faire « ça » lui pesait énormément. « C'était le suicide, l'alcool ou les drogues ». C'est son mari qui l'avait sauvée — phrase que j'ai entendue de lui aussi. Elle, selon leur discours, ne réussirait pas à s'en sortir toute seule. Francesinha avait une famille laissée au pays à aider, qu'elle se sentait obligée à soutenir et des enfants qui ne pouvaient rien savoir. « Comment je pourrais m'en sortir sans faire “ça” ? » demandait-elle. Francesinha a travaillé plus de quinze ans dans la prostitution et, selon elle, sa famille s'était habituée au « luxe », « à tout avoir sans jamais travailler », une grande maison, des téléphones portables à la mode, des baskets très chères. Son travail dans la prostitution avait apporté à sa famille un type d'ascension sociale basée dans l'accès à la consommation. Cette ascension sociale n'est pas venue avec le capital culturel que le changement de classe pourrait apporter, mais leur a emmené à une vie effectivement beaucoup plus confortable, en même temps qu'elle n'a pas poussé à aucune planification de futur.

Francesinha est originaire dans quartier de la périphérie sud de São Paulo, elle vivait avec sa mère, un frère et une sœur, dans une favela. Elle est l'ainée. Son père vit avec une autre femme, avec qui il a 5 enfants, à la campagne. Elle allait leur rendre visite tous les weekends, pendant sa jeunesse. Francesinha travaillait déjà à son adolescence dans un petit magasin et sa mère faisait du ménage, il n'y avait que les deux femmes comme responsables pour le soutien économique du foyer. C'est avec une amie de son âge qu'elle a commencé dans la prostitution, dans un « privé » : une espèce de boîte de nuit dédiée à la prostitution.

J'ai commencé à travailler au Brésil j'avais 17 ans à peu près. J'ai passé beaucoup de temps dans des endroits qui n'étaient pas... Enfin, quand tu commences dans « ça » sans aucune information, tu commences pour très peu d'argent, tu gagnes très peu. Après, il y a aussi les maquerelles... qui profitent du fait que tu es très jeune, que tu ne sais rien, tu comprends ? Donc, je suis restée en travaillant comme ça au Brésil, j'étais mineure, j'avais de faux papiers pour travailler. (...) Donc, j'ai

travaillé dans tous les niveaux que tu peux imaginer dans « ça ». J'ai perdu beaucoup de temps parce que je n'avais pas d'information. Donc, j'ai commencé dans un « privé », je gagnais très peu. Puis j'en ai eu marre des maquerelles qui prenaient mon argent, je suis partie travailler dans la rue d'une boîte de nuit super connue à São Paulo. Je suis restée plus ou moins un an et demi en travaillant dans la rue. Dans la rue, mais c'était comme ça : j'avais un appartement, donc je ne rentrais pas dans la voiture du « mec ». J'arrivais, le mec se garait et montait vers mon appartement. C'était comme ça que je travaillais, parce que je me sentais plus en sécurité et aussi il y avait des gens que je connaissais.

Francesinha actuellement vit dans un grand appartement, avec deux chambres et un énorme salon, dans la banlieue parisienne. Elle y vit avec son mari, sa fille de quatre ans, la petite dernière d'un an et son fils adolescent. L'appartement n'était pas très organisé quand je suis venue et elle s'en excusait beaucoup en me disant qu'avec des enfants de bas âge, c'est difficile de tenir la maison toute rangée. Il y avait toujours des choses savoureuses à manger parce qu'elle aime bien cuisiner. De ses quatre enfants, les deux premiers elle les a eus avec des clients et les 2 petites dernières avec son mari actuel, un français d'origine albanaise. Le plus grand a 18 ans et vit avec sa grand-mère à São Paulo.

Le père de Francesinha est parti quand elle était enfant et sa mère s'est occupée d'elle et de son frère. Francesinha n'a pas fini le lycée. Elle a eu son premier enfant à 18 ans et le deuxième à 23 ans. Elle est très intelligente, parle beaucoup et très bien. Elle est très « débrouillarde », parle espagnol et français sans jamais avoir pris de cours et est tout le temps en train d'avoir des idées de comment s'en sortir financièrement. Elle a un esprit entrepreneur. Quand on s'est connues, elle avait ouvert une entreprise de nettoyage de domiciles. Elle a fait une formation de coiffeuse pour des cheveux masculins, mais elle n'a jamais vraiment repris les études.

Elle a, surtout, envie de parler – elle a commencé à écrire son autobiographie – quand on s'est vues la dernière fois, il y en avait déjà 90 pages. Elle a coupé son réseau de relations dans la prostitution « dans ce monde, tu ne trouves pas d'amie » et elle a du mal à construire un réseau d'amitié en France. Elle reste souvent avec les enfants et la famille de son mari. De ce fait, Francesinha se sent très seule. Récemment elle s'est

convertie à l'Évangélisme – en suivant le phénomène de conversion religieuse des dernières deux décennies au Brésil – et s'est mariée à l'église.

J'ai rencontré Francesinha par un blog qu'elle tenait, le *Guia de Ajuda para Garotas de Programa* (Guide d'Aide pour Escortes), où elle donnait des astuces, des conseils et des informations pour celles qui voulaient rentrer dans la prostitution. Le blog était une source riche en récits de son expérience et de ses opinions, mais elle a décidé d'écrire un livre sur sa vie et l'a effacé. Elle m'a demandé de ne pas utiliser ses textes ni le matériau qu'elle avait écrits pour son livre. Elle voulait que son récit soit inédit.

Que ça soit dans le blog ou dans une conversation, ce qui est intéressant dans ses paroles est que même si elle ne se vante pas son expérience, plutôt le contraire, elle ne tient pas non plus un discours sauveteur sur les femmes qui sont dans « cette vie ». Le but de son blog était plutôt de donner des astuces pour gagner plus d'argent, dans les meilleures conditions, le plus vite possible et prévenir les situations dangereuses et d'exploitation.

Dans le blog, Francesinha parlait beaucoup de migration vers l'Europe et sur comment s'installer sur internet — ce qu'elle dit être le meilleur moyen de travailler. Selon Francesinha, le marché en Europe était devenu peu intéressant, « ça n'est pas terrible pour les affaires », et il fallait aller vers Dubai, dans les Émirats Arabes Unis, où on pouvait faire beaucoup d'argent.

Selon elle, la prostitution peut devenir addictive quand la prostituée n'a pas de but précis, quelque chose qui pose une limite. L'accès rapide à l'argent développe cette addiction. Généralement sans profession, ou longtemps loin du marché du travail formel, habituées à de grosses sommes d'argent à la main tous les jours, de la drogue et l'alcool toujours disponible et en grande quantité, elle dit être difficile de trouver les moyens de quitter le travail du sexe, quand elles n'ont pas un but précis à atteindre.

Francesinha me disait que la prostitution était comme la cocaïne – dont elle avait fait usage pendant quelques années —, qu'il fallait juste avoir besoin d'argent de manière un peu urgente ou juste un peu de pression pour y retomber. C'est de l'argent rapide et en grande quantité. Toutefois, pour elle, ce travail n'était pas facile du tout, c'était « sale ». Quand Francesinha me parlait, elle ne s'était pas encore convertie à

l'Évangélisme, mais elle avait déjà un fort sens de morale religieuse ancré dans ses paroles. Une façon de parler très courante dans les classes populaires, mais pas uniquement, au Brésil. Elle disait toujours « *isso* » (ça), pour parler de la prostitution, qui était son « mauvais chemin ».

La prostitution est pour les jeunes femmes ce que le trafic de drogues est pour les jeunes hommes : le risque, le danger, l'adrénaline, l'argent, le désir, beaucoup d'argent, et le sexe. Dans cette perspective, il est très difficile de quitter la prostitution, parce qu'il faut récupérer de la discipline, respecter des horaires, avoir un-e chef et, surtout, l'argent ne vient qu'à la fin du mois. Recevoir pour un mois de travail ce qu'on s'était habitué à avoir en une semaine, ou même moins, c'est le plus difficile. Revenir à la précarité, en travaillant beaucoup plus, même si c'est dans une situation beaucoup moins difficile qu'avant, peut être vécu comme un échec. C'est laisser tomber l'ascension sociale que l'argent de la prostitution avait apportée.

Travailler comme je travaille là, dans le ménage, c'est trop dur ! Tu travailles toute la journée pour 100 euros ! Tu te déchires à travailler pour 100 euros ! Ce que je faisais en 15 minutes !!

Cependant, c'est aussi être « propre », tranquille, bien avec soi-même. Dans la ligne de sa morale religieuse, le travail dans la prostitution a, pour Francesinha, cette espèce de « souillure » de laquelle il faut « se nettoyer ».

D'accord, ça va... tu gagnes moins, mais tu ne dois pas enlever tes habits pour personne, tu n'ouvres ta porte à personne. C'est autre chose. Et tu te sens bien, je me sens légère, tu comprends ? Il n'y a pas d'excuse. Je me sentais coupable quand je travaillais : « je fais un truc qui n'est pas correct. Ce n'est pas bien de faire ça. » Ma famille, mes enfants... Qu'est-ce qu'ils allaient en penser ?

Line

Line est culturiste. Sur internet, elle propose une « expérience avec une femme musclée ». Son annonce avait une série de jolies photos, en bikini, posées, de photos professionnelles qu'elle utilise aussi pour son travail comme athlète. Rien d'explicite. Très sympathique, au téléphone elle m'a dit qu'elle voulait m'aider, parce qu'elle savait comme c'était difficile de trouver des gens qui acceptent de parler. Elle me disait qu'elle avait été à l'université et qu'elle avait aussi eu du mal à trouver des gens qui

acceptaient de donner des interviews. On s'est donné rendez-vous dans un café près de chez elle. Je lui envoie un texto quand j'arrive et, quelques minutes après, je vois arriver une femme très haute, en tenue sportive, souriante, mais assez timide.

Line est une jeune blonde aux cheveux longs, de 31 ans, avec 1,83 m de hauteur, venue de São Paulo, comme Francesinha et moi. En France depuis 2012 et en Espagne depuis 10 ans, elle mène une double vie : dans une elle est une athlète de haut niveau à Madrid et dans l'autre, travailleuse du sexe à Paris. Elle parle portugais, espagnol, anglais, mais pas vraiment français.

Son parcours est complètement différent des deux premières. Fille unique d'une famille de classe moyenne-basse, elle est venue en Europe pour « changer de vie », après avoir essayé deux ans d'études en communication sociale et deux ans d'éducation physique. « Je suis venue dans un coup de folie, une amie aussi était venue, elle m'a dit que c'était trop bien et j'ai fini par partir en Espagne aussi ». Elle est arrivée à Madrid avec 50 reais (à peu près 20 euros) et a trouvé du travail dans des académies de gymnastique et y est restée sans papiers pour s'entraîner. Line est la seule parmi mes informatrices qui a fini les études secondaires. L'enseignement universitaire étant très restreint, il configurait un privilège de classe au Brésil il y a dix ans. Line a bénéficié d'un mouvement stimulé par des politiques publiques du gouvernement de gauche qui venait d'être élu à l'époque et qui a permis l'ouverture de plusieurs universités privées à bas frais. Celles-ci sont considérées de qualité inférieure aux institutions publiques, qui sont encore aujourd'hui très élitistes.

Line n'a jamais travaillé dans l'industrie du sexe en Espagne, où elle était coach dans les académies de gymnastique et participait à des compétitions. Cependant, dans les académies, elle travaillait plusieurs heures par semaine, ce qui l'empêchait de s'entraîner au rythme dont elle avait besoin pour les compétitions. En plus, avec la crise économique, il n'y avait pas beaucoup de travail. « Vraiment trop difficile . Et, pour ma préparation, il faut de l'argent. C'est un sport très cher, je n'ai pas de sponsor et j'avais trop besoin d'argent... et je suis venue à Paris. » Elle a voulu trouver un moyen de travailler moins et gagner plus. « Parce qu'une amie à moi travaillait déjà ici et, donc, m'a expliqué plus au moins comment ça fonctionne ». En parlant avec cette amie, qui fait de la prostitution en France en voyageant de ville en ville, elle a su qu'elle pourrait faire de l'argent en s'installant à Paris. « Je n'ai pas de problème avec le sexe », mais

« c'est ce que je t'ai dit, je suis là pour le sport (...) dès que je deviens professionnelle, ma vie va déjà changer. Donc, je fais un effort pour ça, je me concentre sur ça ».

Avec deux ou trois heures de travail par jour, à 200 euros de l'heure, elle paye ses dépenses et mène une hygiène d'alimentation rigide, fait deux heures d'entraînement par jour à l'académie et des voyages réguliers vers l'Espagne, pour les compétitions. « Je travaille moins et je gagne plus... et j'ai plus de temps pour m'occuper de moi. Je passe ma journée à me faire à manger et à m'entraîner ». « L'argent dont j'ai besoin je ne vais pas l'avoir en travaillant dans les académies... je vais travailler beaucoup d'heures, ça va me déranger pour l'entraînement et ma préparation, pour avoir très peu d'argent. Je préfère faire cet effort maintenant ». Personne dans son entourage, ni en Espagne ni au Brésil, ne sait ce qu'elle fait ici pour gagner sa vie.

Gabi

Gabi est encore différente des toutes les autres. Une femme trans que j'avais connue à Acceptess-T me l'a présentée. On était aux Assises de la Prostitution de 2012. Gabi était avec d'autres femmes trans qui font de la prostitution au Bois de Boulogne et qui allaient, quelques mois plus tard, annoncer la création du collectif du 16^e arrondissement³⁹. Très grande, métisse, avec des cheveux courts lissés et teintés châtain, elle était en jeans avec un haut marron et des ballerines. À la pause déjeuner, Gabi m'a proposé de m'asseoir avec elle sur un des escaliers aux tapis rouges de la mairie du 10^e arrondissement, où se déroulaient les Assises cette année-là. On avait toutes les deux nos assiettes en plastique sur les genoux pendant qu'on discutait. Elle voulait savoir qui j'étais, d'où je venais, ce que je faisais là-bas et pourquoi je voulais lui parler. Où je faisais mes études, quel genre d'études et qu'est-ce que j'allais faire après. C'est la seule entre mes informatrices qui m'a posé des questions tout de suite et ce n'est qu'après que j'ai répondu à toutes ses questions qu'elle a accepté de me donner un entretien, dans un excellent français.

³⁹ Le Collectif 16^e Arrondissement a été créé par un groupe de prostituées trans, la plupart migrantes latino-américaines, pour combattre le harcèlement policier dans le Bois de Boulogne et aussi pour s'entraider dans la régularisation de leurs papiers. Avec l'aide des juristes embauchés par le collectif, elles déclarent leurs revenus, cotisent pour la retraite, payent des impôts, achètent leurs propres véhicules de travail et contestent les procès verbaux, très courants pour stationnement dans le Bois. Selon le témoignage d'une des représentantes du Collectif, Elizabeth, aux Rencontres Nationales des Travailleuses du Sexe de 2013, le groupe a été responsable pour l'arrêt de plusieurs proxénètes qu'y agissaient.

Hélas ! Je m'exprime mieux en français. Je ne suis pas snob, je ne suis pas prétentieuse. Mais j'ai appris à mieux m'exprimer en français qu'en portugais. Étant donné qu'au Brésil on ne m'a jamais donné la parole... pour te dire la vérité, je ne sais pas m'exprimer en portugais, parce qu'on ne m'a jamais donné la parole au Brésil. (...) c'était toujours "ferme ta gueule ! T'as pas le droit ! T'as pas le droit de dire quoi que ce soit. Donc, ferme ta gueule." Donc, je ne sais pas m'exprimer en portugais.

Deux points sont très intéressants dans son récit. Le premier est le fil de son discours : articulé, chronologique, organisé et politisé, on peut facilement y voir une personne qui a l'habitude de réfléchir sur sa propre condition et qui avait un discours construit d'avance sur soi-même. Différemment de Line, par exemple, qui ne faisait que répondre, de manière très succincte à que je lui demandais, Gabi ne m'a pas laissé l'espace de poser aucune question. Je lui ai expliqué de quoi il s'agissait ma recherche et elle a commencé à parler tout de suite. L'élaboration d'une identité, dans son cas, est passée par la prise de conscience de sa condition d'opprimée par son homosexualité et ses manières efféminées, avant d'assumer sa transidentité, et se construire en tant qu'individu. Le deuxième point c'est l'expérience trans elle-même, avec des implications très particulières, telles que le rejet de la famille, l'homophobie et la violence transphobe. Cet ensemble constitue de grandes barrières à l'insertion sociale et, surtout, dans le monde du travail. À mon avis, c'est dans le travail au Bois de Boulogne et dans l'engagement avec les associations qu'elle a retrouvé son espace de sociabilité et militantisme, vu qu'elle dit n'avoir pas connu le monde de la prostitution avant.

Et enfin, depuis que je suis arrivée en France, je suis obligée tout le temps de me battre, de me battre, de me battre, contre tout et contre tous. Contre la société, la société hétérosexuelle, la société qui nous marginalise tous les jours. Qui essaie de nous rendre marginales parce qu'on a choisi d'être ce qu'on est. Hélas ! On est comme ça, on ne peut pas changer. C'est ce que je dis toujours. Moi, en ce qui me concerne, je suis née, enfin ! Née une femme dans un corps d'un homme. Mais pour la société je suis transsexuelle. Donc, quoi qu'il en soit, je suis née comme ça ! Je ne suis pas devenue ça ! Je suis ! C'est ma nature ! C'est comme une femme, elle est née pour être femme, pour donner la vie, pour être unie... pour certaines pour être unie à un homme, pour fonder une famille, et moi, je suis née pour être une trans ! Je suis comme ça ! Hélas !

Gabi a 47 ans et vient de Goiás, au centre-ouest du Brésil. Elle est en France depuis 27 ans et, depuis l'âge de 22 ans, travaille au bois de Boulogne. Gabi est née et a vécu dans la ferme de ses grands-parents jusqu'à que sa famille décide de déménager à Goiânia. Au début de l'adolescence, elle a été expulsée de chez sa famille, à la suite d'une réunion familiale pour décider de son sort, à cause de ses manières efféminées.

À l'âge de 13 ans ils ont découvert, pour eux, ils ont découvert ma sexualité, pour eux, j'étais un « viado » [« pédé »]. Toujours, toujours, ce mot-là m'a toujours accompagné et c'était vraiment l'étiquette sur le dos. À la suite de cette découverte, donc, ils m'ont mis à la porte, à l'âge de 13 ans ! Toute ma famille. Ils se sont réunis ; ma mère, elle habitait à Brasília, ils l'ont fait venir à Goiânia, ils se sont réunis, ils ont fait une réunion, une réunion de famille, un truc ridicule. Enfin, bref ! Un truc d'hétéros, paraît-il. Et puis... ils ont décidé, donc, de me mettre à la porte et, effectivement, ils m'ont mis à la porte. Mais ceci étant, au passage, je tiens à souligner que j'ai été élevé avec ma grand-mère qui était une mégère avec moi, qu'elle me détestait. Et... je ne savais pas pourquoi, peut-être qu'aujourd'hui je sais, peut-être qu'elle a découvert, elle a vu que j'étais différente. J'étais la bête noire de la famille

Ayant aussi tôt quitté les études, « parce que c'était insupportable ! J'étais caillassée, j'étais maudite, j'étais la bête noire, bien que je sois une bonne élève », elle est partie travailler dans un quartier riche, « j'ai réussi à trouver une maison pour travailler, j'ai été domestique dans cette maison. Pendant longtemps. » Quelques années plus tard, elle a suivi des cours de coiffure et a réussi à avoir son CAP (Certificat d'Aptitude Professionnelle). Au Brésil, ce n'est pas rare de voir des femmes trans ou des hommes « efféminés », comme le dit Gabi, qui travaillent dans les très nombreux salons de coiffure. Ces salons sont un univers majoritairement féminin et homosexuel, et les métiers de la coiffure et manucure n'exigent pas de formations liées à l'éducation formelle. Ces professionnel-le-s peuvent obtenir des diplômes pour ce genre de métier sans nécessairement avoir fini l'éducation secondaire comme l'ont fait, par exemple, Gabi et Francesinha.

Après son CAP de coiffure, à la recherche d'opportunités de travail autant que pour échapper à l'homophobie ambiante, Gabi a déménagé à Rio de Janeiro. « Alors, erreur ! Parce qu'à Rio c'était encore pire. Parce que c'est là, là-bas, que j'ai connu vraiment le racisme, le racisme brésilien, hétéro. J'étais caillassée, j'étais... on me

battait dans la rue... parce que j'étais toujours aussi efféminée, parce que... je n'étais pas encore une trans, [mais] j'étais toujours efféminée ». Suite à deux ans à Rio, elle vient à Paris.

On m'a dit que le meilleur était encore ailleurs ! Que ce n'était pas le Brésil, que ce n'était pas Rio, c'était ailleurs. C'était soit les États Unis, soit l'Europe. Mais que, à l'époque, l'Europe était réputée pour être le continent... le continent de la liberté individuelle et de l'orientation sexuelle... enfin, qu'on pouvait vivre sa vie dignement comme un être humain, comme n'importe qui.

Gabi a un parcours légèrement différent d'une grande partie des trans brésiliennes qui migrent vers l'Europe (Pelúcio, 2008, 2009 ; Bonsucesso Teixeira, 2008). Elle n'exerçait pas la prostitution avant de venir, n'avait pas de connaissances dans le pays d'arrivée et a commencé sa transition corporelle quand elle était en France. Gabi entendait parler d'Europe dans le milieu homosexuel au Brésil, mais ne s'y connaissait pas plus que ça. Ici, elle a travaillé comme coiffeuse et dans la restauration pendant ses deux premières années, avant d'aller à la prostitution. En France, toute seule, à l'âge de 20 ans, « quand je suis arrivée en France... euh... non, il y n'avait personne. Je ne connaissais personne. Je suis arrivée comme ça. (...) Bon, et après, j'ai commencé, je me suis démerdée ». Elle a trouvé du travail, elle a repris ses études comme coiffeuse et a travaillé dans divers salons :

J'ai essayé de travailler comme coiffeuse, j'ai travaillé comme coiffeuse. J'ai été professeur de coiffure dans une marque très connue en France, je suis pas obligée de citer le nom. J'ai des diplômes pour prouver que je ne mens pas. J'ai tous mes diplômes. J'ai été chez L'Oréal, ça je peux le dire, parce que je porterai atteinte à personne, à aucune marque en l'occurrence. J'ai fait des études, j'ai payé très cher mes études pour, à la fin, toucher le SMIC. (...) J'ai dû faire un choix en cinq minutes. Donc, j'ai été amenée à faire la prostitution. J'ai été obligée de le faire pour survivre.

Un jour, elle a décidé d'aller au bois de Boulogne voir comment ça se passait.

« Je suis arrivée là-bas, c'était l'usine. Je n'avais jamais vu ça de ma vie ! Il y avait du monde partout, des voitures, des clients, des travestis, des femmes, des... c'était la folie ! C'était... on dirait la foire. Une foire ! Un marché ! Le marché du sexe ! J'étais exaspérée ! »

En étant là-bas, elle a cherché où travaillent les Brésiliennes « Je cherchais, notamment, je cherchais le coin, parce que chacune a son coin. Tu vois ? On n'a pas le droit d'aller travailler chez les autres ». Elle les a trouvés et, comme l'écrit Leite (2009), dans la prostitution il n'y a pas d'entretien d'embauche. Elles y vont et, s'il y a de la place, elles commencent tout de suite.

Je cherchais le coin des trans brésiliens. Et j'ai demandé : où est-ce que les Brésiliennes travaillent ? Je demandais, je demandais. Jusqu'à ce qu'on m'a dit : « c'est là-bas, c'est au fond là-bas ». Et je vais là-bas. J'arrive, enfin, à l'endroit. Et je me renseigne, et je demande comment ça se passe. À l'époque déjà, il fallait se faire accepter, parce qu'on peut pas arriver comme ça. On peut pas arriver et : tiens, je vais me mettre ici ! Non, il y a des lois à respecter. C'est chacune à sa place. Et on doit respecter les unes, les autres, d'ailleurs à l'époque j'avais du mal à comprendre ça, mais aujourd'hui je comprends très bien. Parce que c'est normal que celle qui est l'ancienne, qui est là depuis un certain temps, c'est normal qu'elle soit respectée. Comme moi, aujourd'hui, je suis une ancienne, j'en fais partie des anciennes. Aujourd'hui j'ai ma place. Donc, j'aimerais pas qu'une nouvelle vienne me prendre ma place.

Après la première visite, elle y travaille depuis 22 ans. Du lundi au vendredi, entre 10 h et 17 h. Son entrée dans la prostitution a été difficile parce qu'elle aussi avait une morale religieuse très ancrée dans son esprit, comme la plupart des femmes trans que j'ai connues. Parmi les quatre femmes dont je parle dans ce travail, il n'y a que Line qui n'a pas parlé de Dieu à un moment ou à un autre. Catholique, Gabi ne concevait pas du tout la possibilité de travailler dans la prostitution.

Au début c'était très, très, très difficile. Parce que j'avais un poids dans ma conscience en ce qui concerne la société, en ce qui concerne la morale hétérosexuelle, en ce qui concerne la religion. Parce qu'on nous dit toujours que c'est un péché d'être une *pute*, que c'est un péché de faire ceci, de faire cela. Comme je suis croyante, je ne vais pas à l'église, mais je crois en Dieu. Je suis très croyante.

La responsabilité, la famille et l'argent 'sale'

Dans notre deuxième rencontre, Francesinha me raconte que son entreprise de nettoyage n'a pas marché. Les clientes (elle en parle toujours au féminin) voulaient des

femmes de ménage parlant français, mais « qui est-ce qui va faire le ménage, sachant bien parler français, pour gagner 10 euros l'heure ? Ce n'est que les étrangères qui viennent d'arriver qui le font. » Son entreprise venait de fermer, elle était sans argent et, dans un moment d'énervement, voulait reprendre le travail dans la prostitution. Elle allait voyager pour voir sa famille au Brésil dans quelques mois et trouvait que son mari ne pouvait pas lui donner suffisamment d'argent. Ils s'étaient disputés à cause de 200 euros qu'elle avait envoyé à son fils pour qu'il s'achète un nouveau téléphone portable. « J'avais ça avec une heure de travail » dans la prostitution et maintenant elle était obligée de tout lui demander. Maintenant qu'elle avait une vie « normale », c'était dur de se réhabituer à regarder les prix des choses, à faire des calculs, à ne pas aller au restaurant tout le temps, à vivre à la banlieue. Tout cela l'énervait.

L'argent de la prostitution peut être compris comme de l'argent « sale », venu d'une activité entendue comme immorale ou illégale. Cette « souillure » perd une partie de son caractère indigne quand il est pour la survie du foyer et prend l'air d'un sacrifice pour un bien plus important, plus grand. Francesinha « justifie » son entrée dans la prostitution par la précarité de sa condition. Francesinha, Brenda, Line ou Gabi n'étaient pas des femmes victimes de la traite des êtres humains destinée à la prostitution — on pourrait même dire qu'elles sont des prostituées « non forcées » —, mais elles m'ont toutes dit qu'elles étaient contraintes par la précarité à le faire. J'entends par là que même quand l'engagement dans prostitution est le fruit d'un choix personnel en prenant en compte ce que convient à chacune dans ce genre de travail, aucun choix n'est libre d'« injonctions sociales ou de dépendances économiques » (Deschamps, 2008, p. 82) — et cela explique les guillemets dans prostitution « non forcée ». Si l'on propose une lecture marxiste, dans une société capitaliste, les travailleurs et travailleuses n'ont qu'un seul choix : c'est travailler ou mourir de faim⁴⁰. Cependant, tel « choix » de prostitution, quand il a lieu, est le fruit, le plus souvent, des conditions sociales et matérielles précaires : « si la prostitution est exclusivement à destination des hommes, elle n'est pas exercée, ni même exerçable, par n'importe quelle femme. » (Dorlin, 2003, p. 130)

J'avais déjà deux enfants, dans cette situation, et en vivant dans un endroit que... Je me disais : « Je ne veux pas élever mes enfants dans cet endroit. Je ne veux pas

⁴⁰ Un grand merci à Francesca Corrado pour cette formule.

donner à mes enfants un futur comme cela ». J'ai déjà suivi un mauvais chemin, je ne me suis pas mariée, ni rien, je fais toujours attention avec mes enfants et c'est pour ça que je suis venue ici. (...) Quand j'ai acheté cette maison, que j'ai sorti tout le monde de la favela, j'ai dit : « Pour quoi est-ce que je vais continuer avec ça ? » Je n'avais plus aucune motivation. Ma motivation était de sortir ma mère de la favela, donner une vie meilleure à mes enfants. Quand j'ai réussi ça, je suis tombée dans une dépression, tu comprends ? Je me suis dit : « il n'y a pas de raison pour continuer ».

Dans les classes populaires, au Brésil, travailler et avoir une autonomie financière aussitôt que possible est une obligation sociale imposée à tout-e-s depuis l'adolescence. C'est une priorité qui peut dépasser n'importe quel autre projet de vie, même les études. Dans le cas des femmes traitées ici, le discours sur la pauvreté, sur la responsabilité avec la famille et la maternité sont utilisés comme « justificative » pour entrer et pour rester dans la prostitution. L'éthique du *care* et du sacrifice est largement mobilisé dans cette démarche. Selon Leite (2009), les prostituées des classes populaires ont un besoin (elle utilise le mot *obsession*) d'investir leur argent dans la construction de maisons très grandes et très loin de leurs endroits de travail. Quand les maisons sont prêtes, elles les vendent, achètent un nouveau terrain et recommencent tout depuis le début. Comme dans un besoin de donner un sens, un but, pour l'argent qu'elles gagnent. Francesinha était en train de vendre les quatre maisons qu'elle avait construites pour sa famille à São Paulo (un patrimoine évalué en presque un million de reais [autour de 400 mil euros]). Deschamps (2006) suit le même raisonnement. Pour elle, les étrangères s'en sortent mieux dans cette démarche justement due à la distance (et, à mon avis, la disparité des monnaies qui fait que l'euro est soit très valorisé par rapport aux monnaies des pays du sud et de l'est). C'est une façon possible de « nettoyer », d'enlever la « souillure » de cet argent qu'elles ont gagné d'une façon socialement condamnable. Brenda tient un discours qui va dans le même sens :

J'envoie de l'argent à la maison. Tout l'argent que je fais ici j'envoies à la maison. J'ai mes factures, j'ai deux comptes en banque au Brésil. Mon argent je le garde très bien. Je ne gaspille pas, moi. Je n'ai pas bâti de maison, j'habite avec ma mère. Mais j'ai de l'argent de côté. Je vais commencer à bâtir maintenant. Parce que ma fille va se marier dans deux ans. Je veux lui acheter un appartement, parce que je ne veux pas qu'elle aille vivre avec son mari, puis que ça ne marche pas et qu'elle reste dans la rue. Elle va avoir son chez-soi. J'en ai déjà parlé avec elle, elle va

avoir son chez-soi. J'espère en Dieux que ça va marcher, mais si jamais ça ne marche pas, elle ne doit pas partir de chez elle. Elle est chez elle, c'est lui qui part. Donc, je vais en acheter un. (...) Je suis là pour faire de l'argent. C'est comme je le dis : je ne suis pas venue en France, loin de ma fille, de ma famille juste pour rester toute belle. Je vois beaucoup des filles qui gaspillent tout l'argent qu'elles font. Elles le gagnent et le gaspillent. Moi, non. Je dois mettre mon argent de côté. Après le mariage de ma fille, je veux voyager. Jusqu'à qu'elle finisse ses études, je suis responsable pour elle. Je lui ai déjà dit. Je paye la fac, je lui paye tout.

Même si Brenda et Francesinha ont le discours de responsabilité avec la famille comme central dans leurs récits, Line n'échappe pas au besoin de se « justifier ». Cependant, la « justificative », dans son cas, n'est centrée que sur elle-même :

Je n'ai pas cherché de travail dans des salles de gym ici parce que l'argent dont j'ai besoin, je ne vais pas l'avoir. Je vais devoir travailler trop d'heures, ça va m'empêcher de m'entraîner, ça va déranger ma préparation, pour gagner pas beaucoup d'argent. Je préfère faire cet effort-là. Je travaille moins, je gagne plus... j'ai plus de temps pour m'occuper de moi, parce que j'ai toute la journée pour cuisiner, m'entraîner... (...) j'ai vraiment besoin de ce temps pour moi. Si je travaille à la gym, c'est impossible. C'est trop compliqué, ça va être trop difficile, ça ne vaut pas le coup !

La seule qui échappe à ce discours c'est Gabi. La prostitution, pour elle, « c'est un travail, c'est un métier. Je le conçois tel quel ». Des ruptures familiales, des difficultés à faire accepter son identité de genre et d'orientation sexuelle et les discriminations qui en découlent, mènent à la précarité économique de la population trans, qui fait que la prostitution devient une des rares possibilités professionnelles pour ce groupe, spécialement pour les femmes trans (Dolorès Pourette in : Handman, 2005). Selon Giovanna Rincón, d'Acceptess-T, les personnes trans sont des cibles de violences pour être hors normes en soi. Les trans sont systématiquement assassinées, victimes de morts brutales, rejetées par leurs familles et par le marché du travail, leur identité est niée sur leurs papiers. Elles finissent par être associées directement à la prostitution et, automatiquement, au Sida (Pelúcio, 2009).

Le rapport avec la famille est un des plus délicats. En même temps, elles disent ne pas avoir beaucoup de relations d'amitié et ça n'a pas trop l'air de les déranger – sauf Francesinha, qui se plaint de sa solitude. Line et Brenda parlent avec leurs familles tous

les jours par internet. Toutes les fois où je suis allée chez Francesinha, dès que le téléphone sonnait, c'était sa famille que l'appelait. Les familles de Brenda et de Line ne savent pas ce qu'elles font. Celle de Francesinha le savait, à l'époque, sauf ses enfants. Son frère faisait même ses photos et les photos de ses collègues. Il connaissait des logiciels avec lesquels il pouvait en faire des petites modifications. Elle m'en a montré quelques-unes. Gabi dit que sa famille sont ses ami-e-s. En ayant coupé les relations avec sa famille, elle a un regard très critique là dessous :

Quand je suis arrivée à Paris, je lui ai téléphoné [à sa mère], je lui ai dit que j'étais en France, à Paris. Et là, j'étais devenue la reine de la famille ! Parce qu'ils [sa famille] croyaient que l'argent tombait du ciel, que j'étais devenue riche, milliardaire. Au fil du temps, c'est devenu pesant cette situation, c'était pesant. Et il y a eu des histoires, d'argent, de pouvoir, patati, patata... et un jour je me suis dit : écoute, j'ai jamais eu de famille, ils m'ont jamais considérée comme un membre de leur famille. À quoi bon ? À quoi bon ? Vouloir entretenir ce genre de relation ? Je ne veux pas faire ça. J'ai pas besoin d'acheter une famille, j'ai pas besoin d'acheter une mère, j'ai pas besoin d'acheter un frère, une tante... j'ai pas besoin de ça. L'argent n'achète pas l'amour. Ou tu l'as, ou tu l'as pas. L'amour c'est ça. Surtout l'amour d'une famille. Ou tu l'as, ou tu l'as pas. Donc, je l'ai jamais eu. Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai coupé les ponts. Voilà, j'ai coupé les ponts. J'ai tout jeté. J'ai jeté les coordonnées, leur numéros de téléphone... j'ai tout jeté, j'ai tout déchiré, j'ai tout jeté. Plaf !

Francesinha est celle avec laquelle j'ai le plus parlé. On s'est rencontrées plusieurs fois, un peu à cause de sa solitude. Je n'ai rencontré son mari que deux fois. Il est très timide. Au début, je croyais qu'il ne comprenait pas le portugais, après j'ai appris qu'il comprend assez de choses, mais il ne le parle pas encore. Une fois il m'a dit qu'il ne voulait pas remplacer son père, mais qu'il voulait « juste » être son mari, car il se sent surchargé de responsabilités. Il a l'air fatigué. Elle dit qu'elle le voit comme un frère. Il est amoureux de ses enfants et enchanté de l'énergie mentale de sa femme. Quand elle écrivait ses mémoires, en portugais, il me demandait si je trouvais que son histoire était bonne ou si c'était bien écrit. Francesinha ne sait pas écrire en français et son mari ne sait pas lire en portugais. Il était un ex-client qui est tombé amoureux d'elle. Gentil, il parle tout bas. Comptable, il ne peut que lui offrir une vie assez simple et calme, de femme au foyer. Elle me disait qu'il manquait d'ambition,

qu'ils pourraient avoir un peu plus de confort s'il avait le courage d'avoir sa propre entreprise, travailler de manière plus autonome, être plus indépendants . Elle voulait bien vivre, en Espagne, à côté de la mer, sans trop souffrir dans le travail. « Le ménage c'est pas pour moi, ce n'est pas possible ». Son mari ne pense pas quitter la banlieue parisienne. Leurs projets de vie ne sont pas sur la même longueur d'onde.

Line vit seule et est célibataire. J'ai eu l'impression qu'elle s'intéressait à une Française qu'elle avait connue à la gym, mais elle ne m'a rien dit de plus. Elle a vécu avec un brésilien quand elle est arrivée en Espagne pendant deux ans, mais en France elle trouvait les gens distants et froids. Gabi a été mariée à un français pendant 11 ans. Elle dit que maintenant il est un grand ami à elle. Aujourd'hui elle a un copain qui vit chez elle et avec qui elle dit avoir une relation difficile.

Brenda a un mari « officiel », pour les papiers. Un français avec qui elle a ouvert une petite société dans l'informatique. Il répare des ordinateurs. Elle a aussi un petit copain, un policier, duquel elle m'a montré des photos. Elle m'a dit ne pas vivre dans l'appartement où on s'est rencontrées et où elle paye 1950,00 euros de loyer — Francesinha payait 2500,00 euros, quand elle travaillait, près des Champs Élysée. Brenda a un autre appartement, où elle vit avec son « mari ». Dans l'appartement où elle travaille, travaille aussi cette amie qui l'a fait venir en Europe et qui, au moment de l'interview, était en voyage. Elle n'aime pas cet appartement. Elle dit que c'est difficile à se garer, que c'est loin et, surtout, les escaliers ne sont pas assez lumineux. Ce qui fait qu'elle n'arrive pas à voir qui est de l'autre côté ni combien ils sont. Son appartement avait été violemment volé deux mois auparavant.

Ça a été la seule fois. (...) Ils m'ont volé tous les téléphones ! Ils ont tout cassé ! Les téléphones ils ne les ont pas volés, ils les ont ouverts et cassés. Enlevé toutes les batteries, les puces qui étaient dedans, ils les ont cassés et a pris les batteries. (...) Ils nous ont attaché sous le lit, avec le matelas par dessus, fermé la porte et ils sont partis ! Ils menaçaient de nous jeter de l'alcool et nous mettre feu ! Ils avaient un couteau dans la main. Mais le problème n'était même pas ça. Le problème c'est qu'ils étaient trop drogués et une personne droguée elle ne réfléchit pas, ne pense pas. Tu n'as pas moyen de discuter avec une personne comme celle-là. Ma copine leur disait : « Partez ! Ça fait une heure et demie que vous êtes là et mon ami va arriver. S'il arrive, vous aurez des problèmes » (...). Ils ont pris les choses et ils sont partis. Une heure et demie dans cette galère dans l'appartement ! Je ne faisais

que prier ! Je pouvais pas ouvrir les yeux, (...) Je ne pouvais pas regarder. Je n'ai vu aucun visage. (...) Je ne faisais que prier, pour m'en sortir en vie. Je pensais à ma fille et à mon neveu, tu vois ? Je ne pensais qu'à ça. Tu imagines ? Je ne pouvais même pas pleurer ! Même pas !

Leur situation de hors-droit et le stigma qui pèse sur elles, fait que ce type de violence est un risque courant et qu'elles ne se sentent pas protégées par la police. Elles font leurs prières et, quand elles se sentent un peu mieux, elles recommencent à travailler pour racheter ce qui leur a été volé.

Je n'ai pas porté plainte à la police. Je n'ai rien fait. Parce que ça ne sert à rien. Tu vas au commissariat, porte plainte et la police, au lieu d'aller chercher le voleur, viendra me chercher. Parce que ma copine qui a prit une balle, que je t'ai dit, le bandit l'a frappée, il lui a cassé toute la tête. Elle a eu des points de suture, la pauvre ! Elle est très petite, comme ça... les bras, avec plein de bleues, la tête avec des coupures qui ont eu besoin de points, tu vois ? Ses yeux étaient blessés. La bouche gonflée. Elle a été au commissariat, parce que les pompiers l'ont amenée à l'hôpital, de l'hôpital ils ont été porter plante. Au lieu d'aller chercher le voleur, ils lui ont demandé combien d'annonces elle avait, sur quels sites elle était. Tu vois ? Et puis, tous les jours on l'appelle pour lui demander je ne sais pas quoi. Ce genre de choses... au lieu de chercher le voleur. C'est travailler pour tout racheter. Je suis restée un mois sans travailler, j'avais peur. J'ai encore peur. Il y a en a que je ne reçois pas.

Dans son livre, Gabriela Leite (2009) dit que la première manifestation collective des prostituées à São Paulo s'est faite en réponse à la violence policière. Dans la première grande rencontre nationale au Brésil, dès qu'on parlait de violence, les femmes faisaient des récits de leurs problèmes avec la police, écrit-elle. Pendant les années les plus dures de la dictature militaire, ce genre de situation était tellement intense, que Leite dit qu'elle ne sortait même pas du bâtiment où elle travaillait pour acheter à manger. Elle avait peur de se faire arrêter et d'être battue par la police, qui avait décrété un couvre-feu dans le centre de São Paulo. L'occupation de l'église de Saint Nizier, à Lyon, a aussi été une réponse à la violence de la police (Mathieu, 2001). Cependant, la violence de toute sorte est une menace quotidienne. Parmi les plusieurs stratégies qu'elles utilisent pour se protéger, il y a celle de ne jamais travailler toute seule, de cacher l'argent dans la poubelle ou d'appeler quelqu'un pour le prévenir quand

la passe commence et se termine, devant le client. Et elles prient, toujours : « Les filles disent que Dieu n'écoute pas les prières de « putes », mais la mienne il l'écoute. Je demande de la protection jusqu'aujourd'hui. Pour chaque homme que je reçois ». C'est facile à comprendre que Brenda ait bien aimé travailler dans les hôtels à Belo Horizonte, elle n'avait jamais été agressée là bas. Dans ces endroits il y a des femmes partout et des « vigilants » : des hommes qui font la sécurité, 24 heures par jour. « Si tu pousses un cri, tout le monde t'écoute. » (Brenda) Les hôtels plus sophistiqués ont même des boutons d'alarme dans les chambres pour les situations d'urgence – avec un système assez simple, comme des sonneries.

Leite (2009) parle de comment les femmes se laissent « protéger » par des hommes qui deviennent leurs amants et qui prennent tout leur argent. On ne touche pas aux femmes qui sont « propriétés » d'autres hommes, écrit-elle. Ces types profitent de leur solitude et de leurs peurs pour se rapprocher.

Travailler dans la rue c'est dur ! Parce que normalement, qui travaille dans la rue a un maquereau. Je sortais avec un mec à cette époque-là... un Hongrois. Il était le genre de mec que j'aimais, fort, musclé. Le genre de mec qui part pour chasser. Il part déjà avec l'intention d'attraper une femme bête qui va... Je suis tombée amoureuse de ce mec et là j'ai passé un grand mauvais temps. J'ai beaucoup souffert, il m'a pris beaucoup d'argent. Jusqu'au jour où il a été arrêté (parce qu'il était dealer) et c'était fini. C'est Dieu qui a dit : « ça suffit ! Elle a déjà trop souffert ! » Et il l'a sorti de ma vie. Il était très violent. Qu'est-ce qu'il m'a frappé, celui-là ! Mais ce sont des choses qui arrivent. Parfois quelqu'un te dit « mais pourquoi tu es restée avec lui ? Pourquoi tu l'as supporté ? » Tu es dans un endroit, tu n'as pas de famille, tu n'as pas d'amis, tu arrives dans un moment où tu as trop besoin d'affection. Donc, la première personne qui se rapproche de toi et te protège, tu te sens protégée et pof ! Tu tombes ! Vraiment ! Il y a plusieurs filles qui ont vécu ça. C'est sûr. Dieu merci il est sorti de ma vie. (Francesinha)

Selon Deschamps (2006), pour « faire le tapin » dans les rues de Paris dans les années 1970, il était nécessaire d'avoir un maquereau, une espèce de protecteur, pour pouvoir s'installer sur le trottoir et y rester sans soucis. Ce qui ne semble pas être différent pour les femmes qui payent un passeur ou un placeur. Parfois il y a l'amour ou le désir de rencontrer un partenaire, pour le besoin de protection ou le manque d'habitude d'autonomie – comme on voit dans le récit de Francesinha, cité un peu plus

haut. Selon les prostituées plus anciennes, écrit Deschamps (2006), ils n'étaient pas des anges. Pour les étrangères, il peut aussi y avoir le poids de la dette à rembourser, qui peut apporter des risques aux familles restées au pays. Francesinha m'a raconté d'une propriétaire de maison de prostitution en Espagne qui finançait le voyage des femmes pour travailler chez elle, pour ensuite leur prendre trois fois plus que l'argent qu'elle avait en dépensé.

Rapport au travail du sexe

L'Ammar⁴¹, une association Argentine de travailleuses du sexe, a créé une campagne avec des dessins sur les murs de Buenos Aires⁴², dans les coins de rue, où on pouvait y voir des images d'un côté, des prostituées et de l'autre des enfants. L'idée était de montrer que, selon l'association, 86 % des prostituées sont des mères, pour ainsi militer pour la reconnaissance de leur travail dans la prostitution. Cette campagne est très intéressante parce qu'elle joue avec les représentations de femmes en mettant, dans la même personne, les deux modèles opposés de la féminité : la mère et la prostituée. En même temps qu'elle renforce une idée sanctifiée de la maternité, en l'utilisant comme argument pour demander un droit de travail aux prostituées. Comme si c'était par le fait d'être mères qu'elles méritent d'avoir ces droits.

La couche d'immoralité qui couvre le travail du sexe peut entamer une perte d'estime de soi sur les personnes qui l'exercent. Il est, dans cette perspective, honteux et dégradant d'admettre la vente de services sexuels. De ce fait, les personnes concernées subissent généralement avec moins d'insistance le mépris des regards extérieurs et se sentent très rarement dignes de protection sociale ou légale. Cette configuration est aussi un réflexe de comment la société les regarde : elles « méritent » les agressions venues des clients et des passants, lors qu'elles travaillent dans la rue, ensuite, la police ne considère pas leurs plaintes sérieusement, et cela quand l'agression ne vient déjà de

⁴¹ <http://www.ammar.org.ar/>

⁴² <http://www.businessinsider.com/ammar-corner-ads-for-argentina-prostitutes-2013-6?IR=T>

la police qui se fait payer – en services ou en espèces – pour les laisser travailler. Au final, en général les prostituées se sentent coupables de ce qu'elles font.

Quand elles se racontent, quand elles parlent d'elles-mêmes, le poids de cette représentation stigmatisante remonte à la surface, comme on a un peu déjà vu dans les récits analysés ici. Tout de même, d'autres impressions - que ne viennent pas nier la souffrance entamée par un vécu de la violence, de la marginalisation et du stigma - montrent que de rapports variés sont possibles avec le sexe et le travail du sexe.

Pour le travail ici, ça a été tranquille. Je suis une femme très grande, je n'ai vraiment peur de rien. Ce sont les hommes qui ont peur de moi ! Je n'ai pas de problèmes avec le sexe, donc ça a été tranquille pour moi. Cette amie m'a aidée à faire le profil sur internet, elle m'a indiqué le site. Elle y était déjà. Dans les premiers jours, ça a été un peu bizarre, mais, je vais te dire, tu mets dans ta tête que c'est un travail et c'est fini ! Les clients m'appellent et on prend un rendez-vous. Tu comprends ? Ma vie n'est que travailler et m'entraîner. Je ne sors que pour m'entraîner. Je les reçois à la maison et dans le milieu de l'après-midi, là, quand on aura fini, je rentre, je mange et je vais à la gym. Je reste 2 heures dans la gym et je reviens... Ça n'est pas... j'aime bien, un peu. Non pas le sexe, le côté pratique, de recevoir le client à la maison, de ne pas avoir besoin de sortir, de... On parle de l'argent facile, ça n'est pas de l'argent facile, c'est de l'argent rapide. Je suis contente. C'est de l'argent à la main. Il n'y a pas d'après. Je les fais payer avant. « Première chose : tu me payes ». Je n'ai jamais eu de problèmes avec les clients.
(Line)

Cette existence marginale est pleine d'interprétations dichotomiques et contradictoires, ou, encore mieux, multiples. Elle est cachée et secrète, parce qu'il faut bien se protéger et protéger son entourage de cette stigmatisation. Les discours qu'elles tiennent sur elles-mêmes sont pleins d'une puissance d'agir, tout en étant, en même temps, imprégnés d'un regard 'victimiste'. En effet, l'univers de la prostitution est, évidemment, inconnu pour qui est en dehors du métier. Il se peut que multiples idéalizations de ce quotidien fassent partie de l'imaginaire collectif, la présence des représentations de cet univers dans les arts ont sûrement contribué à construire ces idéalizations. Le quotidien de la prostitution est caché, secret, onirique, plein de fantasmes sexy ou violents. Cette complexité dichotomique et contradictoire est le aussi le résultat de cette façon marginale et hors-norme d'exister. Ces personnes, qui sont

dans la position subalterne du rapport de pouvoir, construisent leurs identités avec tous ces éléments, aussi comme une façon de réagir.

Et, bon, après j'ai connu et comme j'ai tout de suite su comme il fallait pour travailler, pour gagner de l'argent. Et plus tard, j'ai été menée à faire de la prostitution. Mais, avec le temps, que j'ai vu, que j'ai fait, que j'ai pesé les pour et les contres, que j'ai vu que je n'avais rien à faire de la morale. Que j'étais ce que j'étais, ce que je voulais, que j'ai fait ce qu'il fallait que je fasse. À partir de ce moment-là, ça a été un choix. J'ai choisi d'être une pute ! D'être une prostituée ! Aujourd'hui je l'assume. Je suis une trans et je suis une prostituée. Et je l'assume. Je suis ce que je suis. Et même encore aujourd'hui je revendique mon droit de faire ce que je veux, d'être ce que je veux. Tout simplement ! Ce n'est pas trop demander ! Je pense. Je demande le droit de vivre ! De respirer ! C'est tout ! La raison par laquelle, ça m'amène aujourd'hui à cette manifestation. Voilà ! (Gabi)

En 2013, le Ministère de la Santé brésilien a lancé une campagne contre le VIH et le Sida et en commémoration de la journée internationale des travailleuses du sexe (le 02 juin), en partenariat avec l'ONG de prostituées Davida, dirigée par Gabriela Leite, qui avait comme slogan « Je suis heureuse étant prostituée »⁴³. Aussitôt que la campagne a été répercutée dans la presse, le ministre Alexandre Padilha l'a retirée de circulation. La « prostituée heureuse » n'était pas un message à être diffusé par le gouvernement, selon le ministre.

J'aime bien le travail que je fais, je ne vais pas dire que ça me dérange. Ça ne me dérange pas. Je n'ai aucune honte de te dire ce que je fais et que ça ne me dérange pas. Je connais des gens incroyables ! Je connais des joueurs de foot, je connais des acteurs, des journalistes. Je connais des pauvres, des riches. Des beaux et des moches. Il y a des hommes tellement beaux qui viennent ici, qui deviennent des amis. Tu vois ces chocolats-là ? Ça a été offert par un garçon que j'ai connu il ya y a trois ans. Un jeune homme. (Brenda)

Si, pour la société, c'était une chose bien vue, je pense qu'il y aurait beaucoup plus de femmes qu'il y en a aujourd'hui ! [rires] Ça ne coûterait qu'un euro, ça ne serait plus 130 [euros, par heure] !! [rires] Tu comprends ? Mais, enfin, je trouve que ces

⁴³ <http://www1.folha.uol.com.br/cotidiano/2013/06/1289525-ministro-da-saude-recua-em-campanha-para-prostitutas.shtml>

femmes-là sont courageuses, chacune a son histoire, chacune a sa raison. Il y a celles qui le font pour le plaisir, d'autres pour payer leurs études, d'autres le font parce qu'elles ont une famille. Je ne juge personne. Je pense que chacune sait pourquoi elle le fait. Mais c'est une décision qui va changer ta vie pour toujours. C'est un monde dans lequel tu rentres que tu apprends à connaître, tu apprends beaucoup de « malice ». Tu sais... (Francesinha)

Perspectives

Entre changer de vie, gagner plus d'argent et fuir l'homophobie, l'Europe se montre toujours comme le rêve de l'Eldorado pour un grand nombre d'immigré-e-s. Ces personnes expérimentent le croisement de frontières politiques et symboliques, basées sur des idéaux eurocentriques, dans la recherche d'une vie avec de meilleures conditions économiques, la possibilité d'assumer des rôles différents, ailleurs. Ce croisement conduit aussi à une ouverture du regard vers le monde où le questionnement de structures de domination est possible et qui était, jusque là, pris comme naturelles. (Mayorga, 2011)

Quel autre travail non qualifié pourrait leur apporter de si grandes possibilités d'accès économique et, par conséquent, une certaine ascension sociale, dans la même échelle et à la même vitesse, que la prostitution leur apporte? Si ce n'était que par la prostitution, comment pouvaient-elles, venues des quartiers pauvres du « tiers monde », arriver en Europe, atteindre ce niveau de vie et envoyer de grandes sommes d'argent, tout le temps, à ceux et celles qui sont resté-e-s ? Dans une société capitaliste, l'accès à la consommation est entendu comme un signe de réussite et devient même un projet de vie. Il ne s'agit pas, pour autant, de comprendre le travail du sexe et la migration comme « les » chemins de réussite des femmes des classes populaires des pays du sud. Il s'agit, plutôt, de prendre en compte le fait que toutes les personnes sont forcément prises dans des rapports de domination – que ce soit d'un côté ou de l'autre de ces rapports – et, donc, quelles sont les possibilités de résistance, d'autonomie et de choix, pour ces personnes dans ces contextes ? Dans les mots de Judith Butler, « La question est : quels choix puis-je faire, étant donné ma situation, et ma position ? Étant donné ce contexte, comment puis-je accroître ma part d'autodétermination ? » (Judith Butler dans Fassin et Feher, 2003)

Je réfléchis donc à d'autres possibilités d'exercice d'autonomie et au désir de partir, prenant en compte des rapports de pouvoir basés sur la race, la classe, l'origine. Je ne pourrai pas dire que l'exercice de la prostitution est libérateur – même si on peut en trouver des récits où cela l'a été⁴⁴. Ce que je comprends comme émancipateur et libérateur, c'est l'audace de femmes qui prennent leurs vies en main et partent à l'étranger exercer un « métier », qui n'en est pas un : dévalorisé, marginalisé, stigmatisé et dangereux. Elles sont exposées à la violence et à l'exploitation, sans connaître la langue du pays où elles vont, sans presque avoir d'argent, sans papiers ou avec de faux papiers.

La migration internationale peut être interprétée comme un élément d'une stratégie de mobilité économique et sociale mise en œuvre par les individus. Pourquoi traverser des mers, s'endetter, quitter sa famille et ses amis les plus proches, risquer de mourir dans un canot naufragé, si ce n'est dans l'espoir d'une vie meilleure ? Cependant, il nous est très difficile de penser que tel est le cas des femmes qui migrent et travaillent dans la prostitution. Comment imaginer qu'une personne quitte son environnement social et affectif et décide de partir pour devenir prostituée, activité dévalorisée socialement s'il en est ? (Oso Casas, 2006, p. 91-92)

Ce chapitre se proposait à rendre compte de mes rencontres avec Francesinha, Brenda, Line et Gabi. Le but était proposer une lecture de comment ces femmes élaborent leurs propres expériences, de comment elles les présentent et comment elles se positionnent par rapport à leur statut de prostituées, surtout, et de migrantes. Tout en mettant en avant les stratégies discursives qu'elles emploient pour parler d'elles-mêmes et les moyens développés pour contourner les obstacles générés par leur marginalisation : une façon de vivre qui relève des capacités de traiter avec la violence et la précarité. La migration et le travail du sexe sont des phénomènes extrêmement complexes pour qu'on puisse tracer une ligne de séparation claire entre l'autodétermination et l'exploitation/domination. Cependant, c'est parmi ces récits de

⁴⁴ Cf. Despentès, 2006 ; Merteuil, 2012c ; Leite, 1992 et 2009 ; voir aussi les travaux de Griselidis Réal.

vie qu'on aperçoit comment elles construisent dans le risque et « à la débrouille » une vie plus « vivable ».

Le prochain chapitre a comme but de rendre compte de la deuxième étape du travail de terrain, dans deux associations féministes de travailleuses du sexe, Acceptess-t et Strass, qui m'ont fait découvrir le « féminisme pute ». En créant une réflexion théorique sur elles-mêmes, elles sortent de la position d'objet d'étude construit par le regard des spécialistes, pour occuper un rôle d'actrices dans la construction du discours sur leur propre expérience. Ces prostituées fabriquent elles-mêmes leurs propres représentations et interprétations sur leurs expériences et sur leur métier, et cela dans une perspective critique par rapport à la lecture du mouvement féministe et au discours universitaire.

Chapitre III – Prostituées en mouvements

Asséner que parce que la pute est une femme, elle est forcément victime, est non seulement faux, déconnecté de la réalité, mais surtout totalement contre-productif d'un point de vue de lutte contre le patriarcat. Car la pute est avant-gardiste. (Merteuil, 2012c, p. 39)

Le mot « pute » est considéré comme offensant dans plusieurs langues – de même pour les insultes : fils ou fille de pute. Or, parmi les divers mouvements des prostituées, certains militent pour la réappropriation de ce mot, dans le but de le vider de son sens péjoratif et de changer la compréhension qu'on a de la personne qu'il représenterait. Démarche connue des mouvements sociaux identitaires - on cite à ce propos le mouvement *Queer* -, l'appellation connotée négativement est 'résignée' dans la construction d'une revendication de fierté : « Se réapproprier de l'insulte permet pourtant d'en casser le sens négatif, de refuser la honte, le silence, et l'enfermement dans la sphère privée » (Schaffauser in : Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011, p. 89). Une 'résignification' identitaire et politique que remet en question le sens de l'insulte contenu dans les mots. Selon Leite (2009), qui défend l'usage des mots 'pute' et 'prostituée', chargés de stigmatisme dans le contexte brésilien et sud-américain également, l'usage d'autres mots pour se référer à sa pratique professionnelle reviendrait, encore une fois, à s'excuser de son existence et à refuser « la force et le poids des mots⁴⁵ » (Murray, 2013). Leite rajoute qu'il faudrait avoir une identité pour pouvoir revendiquer des droits, et que la construction de cette identité passe par l'appropriation de cette qualification. « J'aime le mot pute parce qu'un jour je veux que cela soit un joli mot. Parce que tu ne peux pas commencer un mouvement en te cachant sous la table⁴⁶ » (*idem*).

Dans mon travail, j'ai alors évité le mot 'pute', car il est chargé de connotations parfois opposées, en raison de son emploi offensif ou très militant. J'ai donc choisi

⁴⁵ Traduit par mes soins. Dans l'original : « a força e o peso das palavras »

⁴⁶ Traduit par mes soins. Dans l'original : « Eu gosto da palavra prostituta porque um dia quero que seja uma palavra bonita. Porque você não pode começar um movimento se escondendo embaixo da mesa ».

d'utiliser plutôt les mots prostituée et prostitution pour désigner les personnes et le type de travail dont je parle. Il en va de même pour le mot 'putain'. Ce choix a été fait en tenant compte du fait qu'un débat autour de l'autoreprésentation ne pourrait pas se faire sans une attention spéciale à la façon dont on nomme les personnes, « car les mots, comme les idées et les choses qu'ils sont faits pour signifier, ont une histoire. » (Scott, 1988, p. 125). La réflexion ressemble à celle du choix du 'chapeau' trans, que j'ai signalé plus haut. En revanche, les termes 'travailleuse du sexe' et 'travail du sexe' désignent, à mon avis, un ensemble plus étendu de professionnelles et de professions dans l'industrie du sexe. Bien que les prostituées y soient incluses, les actrices pornographiques, les masseuses érotiques, les dominatrices professionnelles, les opératrices de téléphone/webcam rose, les strip-teaseuses, les modèles érotiques, les accompagnantes sexuelles, etc., font aussi partie de cette catégorie. Donc 'travail du sexe' et 'prostitution' ne sont donc pas des synonymes, mais cette dernière dénomination rentre dans l'ensemble auquel se réfère la première. Puisque ce travail porte sur les prostituées et non pas sur les autres professionnelles, j'ai trouvé pertinent de ne pas utiliser 'travailleuses du sexe' pour parler spécifiquement de 'prostituées'.

À l'opposé, Carol Leigh, cofondatrice du collectif états-unien Coyote (*Call Off Your Old Tired Ethics*), revendique l'invention du terme « travail du sexe » (*sex work*), lors de son intervention dans un atelier féministe anti-prostitution organisé par *Women Against Violence in Pornography and Media*, à San Francisco, en 1978. Cette dénomination est apparue dans la quête d'une définition qui ne reflétait pas « des siècles d'injures » (Leigh, in : Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011, p. 269). Pour elle, le terme de prostituée n'est « qu'un euphémisme de plus (...). Comme les autres euphémismes, il jette un voile sur notre activité 'honteuse' » (*idem*).

Dans la construction de la prostituée en tant que sujet politique et de droit, l'expression de travailleuse du sexe peut apparaître comme un détournement au combat frontal contre le stigmat, allant dans le sens inverse des politiques de fierté et de 'résignification'. Ce détournement, au lieu de problématiser les appellations discriminatoires, réaffirme le sens péjoratif de ces appellations comme étant des 'choses' qu'il ne faut pas dire. « Le mot 'prostituée' est une assignation identitaire accompagnée d'une connotation morale et symbolique » (Mensah, Thiboutot & Toupin,

2011, p. 17). En évitant le traitement frontal des mots qui dérangent, le mouvement peut finir par perdre la « force combative qu'ont des mots comme pute et prostituée⁴⁷» (Olivar & Skackaukas, 2010) dans la démolition du stigmate envers les femmes qui vendent des services sexuels.

Toutefois, je reconnais que l'expression « travailleuse du sexe » est un outil pour inclure dans l'organisation militante ces autres professionnelles, et pas uniquement les prostituées, et elle permet aussi de mettre en évidence le caractère économique de ces activités. L'usage que je me permets de faire ici est donc loin d'être un consensus dans les différentes organisations politiques de prostituées et/ou de travailleuses du sexe.

Le mouvement mené par Gabriela Leite à Rio de Janeiro préfère l'usage du mot *puta*, au mot *prostituta* qui est plutôt institutionnel, vu le caractère péjoratif qui pèse sur la *puta*. Malgré cette concession, Leite écrit que, lors de la deuxième Rencontre Nationale des Prostituées au Brésil, le nom de l'événement a été changé pour Rencontre Nationale des 'Professionnelles du Sexe' dans le but d'avoir un prétendument ton plus sérieux (Leite, 2009, p. 158). L'auteure, qui ne souscrit pas ce changement, indique également que l'insistance dans l'usage du mot « prostituée » par le mouvement dont elle fait partie diverge de la compréhension commune à la plupart des mouvements d'Amérique Latine. Son propos peut s'illustrer par une anecdote : dans un congrès sur VIH et Sida à Buenos Aires, avec des représentants de l'ONU et de plusieurs associations de travailleuses du sexe, elle a reçu une petite notice avec les mots qui ne devraient pas être utilisés pendant l'événement. Et parmi ces mots il y avait celui de prostituée (*idem*).

En France, même si le terme de prostituée semble poser moins de problèmes dans l'espace public⁴⁸, la préférence par l'usage de l'expression 'travailleuses du sexe'

⁴⁷ Traduit par mes soins. Dans l'original : « apaga a força combativa que palavras como puta e prostituta têm ».

⁴⁸ Je ne me sens pas en mesure de construire une réflexion analytique grammaticale autour de la forme passive que le mot 'prostituée' assume dans la langue française. Cela dit, je note que, à plusieurs reprises, l'expression 'personne prostituée' est utilisée par des représentants des discours abolitionnistes et que cette expression est fortement rejetée par le mouvement militant justement par le sens symbolique de passivité que cela pourrait entamer. Cette question ne se pose pas en portugais, car, dans cette langue, la forme passive du verbe *prostituir* est *prostituída*, d'où *pessoa prostituída*, tandis la personne qui exerce la prostitution est la *prostituta*.

se justifie par une lutte politique organisée en termes de travail, droit et rapports de classes. Cette expression appelle aussi à l'union des différentes professionnelles de l'industrie du sexe. En suivant la même démarche que les militantes pour la rémunération du travail ménager et du travail du *care*, « 'appeler travail ce qui est travail' participe de la formalisation d'une conscience politique, d'une conscience féministe et d'une conscience de classe » (Plumauzille, 2015). Ainsi, le mouvement de travailleuses du sexe français s'organise actuellement autour du Syndicat du Travail Sexuel, le Strass, même si plusieurs associations et collectifs indépendants assument d'autres formats, stimulés par le Syndicat lui-même⁴⁹.

Dans le monde, divers collectifs autonomes de travailleuses du sexe se sont créés dans les quarante dernières années⁵⁰. Ce collectifs sont fruit d'initiatives indépendantes et liées aux besoins et aux réalités locales, ce que configure que le mouvement qui est loin d'être univoque. Des groupes de prostituées s'organisent aussi sans nécessairement créer d'associations formelles. Le rapport *Rights, Not Rescue*, diffusée en 2009, par *Open Society Foundations*⁵¹, montre quelques exemples de ces réseaux d'entraide en Afrique, dans lesquels les prostituées s'efforcent de trouver des moyens d'échapper à la violence, accéder aux ressources d'éducation et de santé et combattre le stigmatisme et la marginalisation.

Ce chapitre se propose de rendre compte d'une deuxième partie de mon travail de terrain qui s'est déroulé dans deux associations des travailleuses du sexe – Acceptess-T et le Strass - et qui m'ont fait découvrir ce qui est en train de se construire comme un 'féminisme pute' (Maîtresse Nikita & Schaffauser, 2007 ; Schaffauser, 2014 ; Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011). Les militantes du Strass sont en train de s'établir en tant que voix de poids dans la production de ces savoirs sur la prostitution et

⁴⁹ Le plus récent est le collectif « Roses d'acier », composé par des femmes chinoises qui travaillent à Belleville. L'articulation avec ce groupe n'a été possible que par l'intermédiation des traducteur-trice-s de l'association Médecins du Monde.

⁵⁰ Comme Coyote (*Call Off Your Old Tired Ethics*), aux États Unis, 1973 ; *International Prostitutes Collective*, 1975 ; *English Collective of Prostitutes*, en Angleterre, 1975 ; *Empower (Education Means Protection Of Women Engaged in Recreation)*, en Thaïlande, 1984 ; *Rede Nacional de Prostitutas* (Brésil), 1987 ; *New Zealand Prostitutes Collective*, 1987 ; *Durbar Mahila Samanwaya Comitee*, en Inde et Ouest Bengale, 1995 ; AMMAR (*Asociación de Mujeres Meretrices de Argentina*), en Argentine, 1995 ; et la *Red de Trabajadoras Sexuales de Latinoamérica y El Caribe*, en 1997, cette liste n'étant pas du tout exhaustive.

⁵¹ <http://www.opensocietyfoundations.org/reports/rights-not-rescue>

dans sa conceptualisation en créant des concepts comme celui de putophobie et celui de féminisme pute. Elles construisent un savoir militant. Les organisations féministes de travailleuses du sexe commencent, alors, à être activement insérées dans la production d'études et la théorisation du travail du sexe, remettant ainsi en question le monopole des universitaires dans cette production du savoir sur le sujet, en même temps qu'elles se mettent à développer des compréhensions et interprétations autres sur le féminisme. Cet investissement dans la production du savoir cherche aussi une identification avec plusieurs branches des théories féministes, surtout celles d'inspiration marxiste et du *black féminisme*, et exprime une lecture qui comprend de manière intersectionnelle la domination entre les genres, les races et les classes (Merteuil, 2012c ; Schaffauser, 2014).

Dans la construction d'une réflexion sur elles-mêmes, ces personnes sortent de la position d'objet d'étude défini par le regard des autres, pour occuper pleinement un rôle d'action dans la construction de la connaissance sur sa propre expérience. En rejetant l'identification imposée par le regard extérieur, le mouvement veut créer une nouvelle identité collective, libérée de cette charge de présupposés 'étrangers', tout en construisant aussi un mouvement de fierté. Par cette démarche, les prostituées ne seraient plus seulement vues par les autres et ne s'envisagent plus uniquement à travers ce regard extérieur, mais fabriqueraient elles-mêmes ses propres représentations et interprétations.

S'organiser

Au printemps 2012, je me suis rendue au local d'Acceptess-t (Actions Concrètes Conciliant Éducation, Prévention, Travail, Équité, Santé, Sport pour les Transgenres), dans le 18^e arrondissement, à Paris. Dans un petit appartement de deux pièces, quelques femmes trans discutent de manière très détendue et bruyante en espagnol. Une télévision accrochée au mur est allumée sur une chaîne musicale et personne n'y fait vraiment attention. Des affiches, des pancartes, des flyers et des préservatifs masculins sont disponibles un peu partout, de manière visible, mais rangée. À gauche, quelqu'un prépare un café dans la petite cuisine. Je me présente comme étudiante en sociologie et je dis que je viens pour parler avec leur directrice à propos du

travail de l'association. L'hôtesse d'accueil est une brésilienne de Belém, qui me dit de m'asseoir et qui va prévenir Geovanna Rincón de mon arrivée.

Acceptess-t est une association qui s'occupe des personnes trans. L'association fait un travail d'assistance sociale et de promotion de la santé au sein de la communauté, notamment en faveur des femmes trans étrangères venues d'Amérique Latine, qui parfois ne connaissent pas, ou connaissent peu, le français. Les actions de cette structure consistent dans l'accompagnement dans les démarches qui concernent la santé, le logement, les cours de français, les demandes d'emploi, les allocations, la régularisation de papiers, le changement d'état civil, la demande d'asile, etc. Parmi le public de l'association, majoritairement de femmes trans, se trouve un nombre considérable de personnes qui vivent avec le VIH ou le SIDA, ou qui sont impliquées dans le traitement pour les chirurgies de réassignation sexuelle. L'association a une permanence hebdomadaire à l'Hôpital Bichat, dans le but d'informer sur les droits d'immigration et sur les démarches de santé, traduire les indications des médecins, les ordonnances, etc. Tous les documents et les communiqués de l'association sont toujours bilingues, français-espagnol, et parfois aussi en anglais et en portugais. Au cours des deux ans où j'ai suivi ses activités, j'ai pu observer un rapprochement très intéressant entre l'Acceptess-t et le Strass (le Syndicat du Travail Sexuel). De ce fait, les tracts et les documents informatifs du Strass deviennent aussi plurilingues, traduits surtout en espagnol et en anglais, mais aussi en bulgare, roumain et chinois⁵². Inversement, dès ce rapprochement avec le Strass, Acceptess-t, qui était plutôt une association d'assistance, est devenu une association de lobby politique et une référence dans le milieu militant en France en ce qui concerne la prostitution et les trans.

L'ambiance à Acceptess-t est très détendue, sympathique et amusante. Un des buts de l'association est d'être un espace de sociabilité entre les trans qui, selon la directrice, sont des cibles de stigmates privilégiés en raison de leurs identités sexuelles et de genre, de leur travail⁵³, de leur condition d'immigrées, du VIH/Sida ainsi que de leurs difficultés avec la langue française. Le but est de se réunir dans l'association pour discuter, pour se rencontrer ou pour faire du sport, mais surtout pour

⁵² J'ai fait des traductions vers le portugais pour les deux associations.

⁵³ Celles qui ne sont pas travailleuses du sexe ou ne l'ont jamais été, très rares, sont ménagères et nounous. Un grand nombre étaient coiffeuses dans leur pays d'origine.

créer des liens d'amitié et de solidarité internes. Selon Rincón, les trans ne sont pas un groupe désocialisé, elles ont les mêmes problèmes qu'une grande partie des immigrées : l'éloignement des amies, de la famille, la difficulté d'intégration dans le nouveau pays, avec une nouvelle langue, la difficulté d'emploi, etc. Leur spécificité est que, en étant un groupe très discriminé socialement, quelques-unes parmi elles ont perdu les liens avec leurs familles très tôt et ont dû apprendre à vivre seules. Beaucoup d'entre elles ont dû quitter l'école pendant l'adolescence à cause des discriminations et ont des difficultés à trouver du travail ou à suivre des formations à cause de ces mêmes discriminations. Elles ne se sentent 'bonnes à rien', dit Rincón. L'association essaie, alors, de les réunir pour créer des liens d'amitié et d'entraide afin d'éviter des cas de dépression et de suicide. C'est une démarche de prévention, qui vise à faire monter leur estime de soi.

Certaines personnes trans se sont mariées et vivent bien avec leurs partenaires et leurs belles-familles, comme Rincón elle-même. D'autres envoient de l'argent à leurs familles laissées dans le pays d'origine, pour bâtir des maisons et planifier un possible retour. Elisabeta, une femme trans très grande, avec de longs cheveux marron, une des fondatrices de l'association du 16^e arrondissement récemment créée, m'a dit avoir adopté un enfant, avoir fait construire des maisons en Colombie et être en train de créer une association pour les droits des trans là-bas.

Parmi les associations que j'ai contactées⁵⁴, Acceptess-t est celle avec laquelle j'ai fini par avoir une relation très proche. Il y avait entre nous une grande identification, une empathie. Nous étions tou-te-s des migrant-e-s latino-américain-ne-s, nous partagions un certain nombre de questions et de problèmes par rapport à la bureaucratie et à l'intégration. Nous discutons dans une langue qui était un mélange d'portugais et d'espagnol, une sorte de *portuñol*, et très rarement en français. Le fait de ne pas être

⁵⁴ Les amis du Bus des Femmes, qui fait des tournées de rue dans un camion avec des travailleuses sociales et distribue des préservatifs et des boissons chaudes ; l'ARCAT (Association pour la Recherche et la Communication pour l'Accès aux Traitements) ; le PASTT (Prévention, action, santé, travail pour les transgenres) qui a été fondé par une transsexuelle brésilienne, Camille Cabral ; Cabiria, Association lyonnaise de protection aux droits des prostituées ; Griselidis, Association toulousaine de protection aux droits des prostituées. J'ai aussi été en contact avec la Fondation Scelles, qui a des positions opposées à ces premières. J'y suis allée après avoir parlé avec une représentante de l'ONG internationale ECPAT (End Child Prostitution, Child Pornography & Trafficking of Children for Sexual Purposes), avec qui ils développaient à l'époque un projet de prévention pour la Coupe du Monde 2014 et les Jeux Olympiques de 2016 en partenariat avec le gouvernement brésilien.

prostituée ou trans ne m'excluait pas : certaines voulaient me raconter leurs histoires d'amour et écouter les miennes.

Néanmoins, ce rapport d'amitié, qui était possible et 'naturel' à Acceptess-t, n'était pas tout-à-fait au Strass. Le fait que ce dernier soit majoritairement constitué par des français-e-s blanc-he-s et que la place des allié-e-s et des chercheur-se-s soit claire et bien définie, fait que les étrangèr-e-s au monde de la prostitution, c'est-à-dire, ceux-elles qui viennent de l'extérieur de l'univers du travail du sexe, ne sont pas forcément les bienvenu-e-s tout de suite. Chez Acceptess-t, bien au contraire, tout intérêt extérieur est bien reçu, car elles le perçoivent comme une opportunité de rajouter de l'aide dans leurs tâches quotidiennes. En effet, d'abord il y a énormément de travail d'assistance à faire qu'elles ne sont pas en mesure de rétribuer. Ensuite, elles n'ont pas un regard critique par rapport aux interventions externes, qui sont plutôt perçues comme sympathiques et importantes dans la divulgation et dans la politisation des sujets qui composent ces débats : l'invisibilité de leurs problématiques est telle qu'elles ne voient pas de raison de ne pas ouvrir les portes à toutes les personnes intéressées.

Au Strass, l'ambiance est complètement différente : plus tendue, imbibée dans une fumée presque imperméable. Le syndicat communique surtout par les réseaux sociaux et des listes de mails. Beaucoup d'informations circulent sur internet dans ces listes, beaucoup de discussions aussi, mais il y a une division entre ce qui circule dans la liste ouverte aux allié-e-s et dans la liste exclusive des TDS (travailleur-se-s du sexe). Le syndicat a une vision très critique par rapport aux étudiant-e-s et chercheur-se-s, selon laquelle ces personnes font leurs recherches et construisent leur carrière en quelque sorte 'sur leur dos'. En effet, elles-ils produiraient des matériaux avec lesquelles les militant-e-s ne sont pas d'accord et ensuite s'éloigneraient sans que le mouvement ne perçoive aucun bénéfice, en recevant parfois plutôt un certain préjudice. En revanche, le STRASS fait un grand effort pour faire en sorte que les travailleur-se-s du sexe soient l'avant garde du militantisme de leur cause, qu'elles s'organisent de manière autonome dans les différentes villes et régions, qu'elles prennent la parole dans les occasions plus diverses, qu'elles lisent des recherches scientifiques, qu'elles y participent et qu'elles écrivent. « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! » dit l'un de leurs slogans les plus connus.

Le STRASS a été créé en 2009 par un groupe de travailleuses du sexe, lors des Assises Européennes de la Prostitution à Paris, avec des travailleuses sociales, des

juristes et des sociologues. Le syndicat se revendique en tant qu'organisation féministe qui s'engage pour que les travailleuses du sexe – tous les métiers du sexe inclus – obtiennent une législation du travail et une protection sociale, adopte une position féministe fondée sur le droit de chacune de disposer librement de son corps et, concernant les migrantes, une position critique à l'égard des politiques migratoires qui les mettent en danger. D'après leur site⁵⁵, elles veulent que cette catégorie puisse s'organiser de manière libérale ou ayant des contrats permettant une protection sociale.

Le Strass est autogéré : seul-e-s les travailleur-se-s ont le pouvoir de décision sur les politiques et actions menées par le syndicat et peuvent voter et être élu-e-s dans ses assemblées générales. Le syndicat travaille au lobbying envers les élu-e-s des institutions gouvernementales en France et en Europe, ainsi qu'en réseau avec d'autres associations ou groupes de travailleuses du sexe en échelle internationale. Le Strass est membre du collectif Droit et Prostitution⁵⁶, de l'International Committee for the Rights of Sex Workers in Europe (ICRSE) et du Network of Sex Work Projects (NSWP)⁵⁷, ainsi que du collectif 8 Mars Pour Toutes⁵⁸.

Le syndicat se positionne contre le proxénétisme, l'esclavage, le trafic d'êtres humains et l'exploitation sexuelle des enfants. Il est contre le stigmatisme du travail sexuel et prime pour la parole des travailleur-se-s elles-mêmes dans les interventions et débats autour de leurs activités professionnelles, en opposition aux 'spécialistes' du sujet – médecins, chercheur-se-s, représentant-e-s d'associations, parmi d'autres. Souvent invitées dans les médias en général et dans les débats universitaires, les porte-paroles du Strass sont, de plus en plus, reconnu-e-s et respecté-e-s comme autorités sur le sujet.

⁵⁵ <http://site.strass-syndicat.org/about/>

⁵⁶ Le collectif a été créé en 2003, pendant les mobilisations contre la Loi de Sécurité Intérieure. Il est composé par les collectif et associations : Act Up – Paris, Arap Rubis (Nîmes), Arcat (Paris), Autres Regards (Marseille), ANA : Avec Nos Aînées (Paris), Strass (national), Cabiria (Lyon), Grisélidès (Toulouse), STS : Support Transgenre Strasbourg. Voir : <http://droitsetprostitution.fr>

⁵⁷ Sources : <http://site.strass-syndicat.org/about/>; Merteuil, 2012 et Schaffauser, 2014.

⁵⁸ Le collectif a été créé lors de l'organisation de la marche de la journée des femmes, le 8 mars 2012, suite à des conflits et des agressions avec militants du CNDF (Collectif National des Droits des Femmes) qui adoptent un positionnement abolitionniste. Depuis ce moment, le collectif organise une marche parallèle à celle du CNDF, et défend, selon leur page Facebook : « les femmes dans toute leur diversité : trans, putes, femmes voilées, gouines, sans-papiers... ». Voir : <https://www.facebook.com/Collectif8MarsPourToutes/info>

Quelques militant-e-s dans le groupe prennent cet effort tellement au sérieux qu'ils peuvent, parfois, se montrer agressifs envers les allié-e-s⁵⁹.

Le Strass a des représentantes dans plusieurs villes de France, mais son siège principal est à Paris. Des permanences hebdomadaires sont tenues à Paris, Lyon et Toulouse et des fédérations locales existent aussi à Perpignan, Strasbourg, Rennes, Rouen et Bordeaux. À Paris, le syndicat organise des tournées de rue, pour se faire connaître par les travailleur-se-s, pour connaître les demandes de groupes spécifiques et, parfois, pour orienter vers d'autres associations capables d'accompagner les personnes dans les problèmes de violence, de santé, de papiers ou autre. Ces tournées de rue sont réalisées par des militantes – travailleuses du sexe et alliées —, dans les quartiers où il y a encore du racolage, dans les Bois de Boulogne et Vincennes et aux portes de Paris, pour distribuer des tracts⁶⁰ informant sur les droits des travailleur-se-s du sexe et sur les droits concernant l'immigration. Le Strass agit toujours en partenariat avec d'autres associations ou collectifs, comme Act Up, Pink Block, Cabiria, Griselidis, Tumultueuses, NPA entre autres.

Les juristes du Strass assurent dans leur permanence hebdomadaire toute sorte d'orientation institutionnelle, notamment juridique, pour les travailleuses du sexe. Les militantes du Strass animent aussi deux blogs sur internet : *Langues de Putes*⁶¹, présentant des textes poétiques, biographiques ou militants écrits exclusivement des travailleuses du sexe, et aussi le blog *Recherche Travail Sexuel*⁶², avec des articles et des informations sur des recherches menées par des universitaires et des institutions francophones et anglophones. Elles contribuent aussi à une version anglophone de ce dernier : la *Sex Work Research*⁶³.

Le corpus militant du Strass est composé par des travailleuses du sexe françaises, âgées entre 20 et 30 ans, qui réalisent des activités de prostitution

⁵⁹ Comme on peut le percevoir ici : <http://languesdeputes.wordpress.com/2013/07/29/pour-un-atelier-migrantes-exercant-le-travail-du-sexe-plus-safe/>

⁶⁰ Les tracts peuvent être téléchargés ici : <http://site.strass-syndicat.org/nos-droits/>

⁶¹ <http://languesdeputes.wordpress.com/>

⁶² <http://recherchetraitsexuel.wordpress.com/>

⁶³ <http://sexworkresearch.wordpress.com/>

majoritairement *indoor*⁶⁴, qui possèdent des diplômes universitaires et des connaissances en langues étrangères (l'anglais, plus la plupart, mais aussi l'espagnol, pour quelques-unes) et par deux juristes. Le syndicat organise des séances « désintox⁶⁵ », pour que les militantes sachent comment répondre à des arguments abolitionnistes et prohibitionnistes, ainsi que des séances d'entraînement de comment parler aux médias (*media training*) et des formations d'autodéfense féministe.

Selon Lilian Mathieu (2001), les mobilisations des prostituées semblent être encore plus difficiles, coûteuses et aléatoires que celles d'autres groupes sociaux. Le milieu prostitutionnel est violent, précaire et très compétitif, la construction des rapports de solidarité y sont rares et difficiles. Ce manque de cohésion est sans doute un des obstacles plus puissants à la mise en place d'une action collective. De plus, le contexte tout entier joue contre les possibilités de mobilisation : le stigmatisme de la prostituée et tous les dangers liés à une possible visibilité de leur statut rendent plus difficile la prise de parole publique. Selon Geovanna Rincón, ces femmes se soucient d'être le moins visibles possible, parce qu'elles se sentent vulnérables. Les femmes cis auraient encore plus 'de comptes à rendre' à la société : ces femmes reçoivent, selon Rincón, beaucoup plus de pressions des codes moraux et socioculturels que les trans. L'existence des trans est déjà hors norme.

Pour Mathieu (2001), même si l'idée d'une possibilité de changement dans leur situation grâce à l'organisation collective est absente chez les prostituées, une certaine mobilisation au sein de ce groupe est tout de même présente. Par exemple, dans le cas de l'occupation de l'église de Saint Nizier, qui a eu lieu à Lyon en 1975, étudiée dans son ouvrage, plusieurs autres groupes se sont solidarisés avec les prostituées occupantes. Ces phénomènes de mobilisation ont alors inspiré une suite d'événements de la même sorte : les travailleuses du sexe à Marseille, à Grenoble, à Montpellier, à Paris et même à São Paulo se sont mobilisées contre les violences policières auxquelles elles étaient victimes⁶⁶. En France, à la fin de cette mobilisation deux grands meetings

⁶⁴ Des prostituées qui ne travaillent pas dans la rue, mais surtout à domicile, dans des hôtels ou dans des bars.

⁶⁵ Ce sont des séances où elles s'entraînent avec des réponses à des agressions verbales : v. par ex. site.strass-syndicat.org/about/desintox/

⁶⁶ Voir : Mathieu 2001, 2003 ; Leite 1999, 2009c ; Handman & Mossuz-Lavau, 2005.

ont été organisés, en profitant du retentissement médiatique inattendu : les « États généraux de la prostitution » à Lyon fin juin et les « Assises nationales » à Paris en novembre (Mathieu 2001, 2003).

Les Assises de la Prostitution représentent l'un des efforts de mobilisation de plusieurs collectifs de prostituées pour construire des demandes collectives. Les Assises constituent donc un grand événement de réflexion et de débat organisé par le collectif Droit et Prostitution depuis plusieurs années et qui réunit des travailleuses du sexe, des politiciennes, des chercheuses et des associations. Il s'agit d'une journée – ou d'un weekend — avec des débats sous forme d'ateliers, une assemblée générale, une conférence de presse et la *Pute Pride*. La date, le 1^{er} juin, et le format sont une référence à la rencontre organisée par les prostituées après l'occupation des églises en 1975⁶⁷. J'ai eu l'occasion de participer aux Assises de 2012 et aussi de l'édition de 2013, quand l'événement a changé de nom pour la première fois, devenant les *Rencontres Nationales des Travailleuses du Sexe*. L'événement a aussi changé de format, c'est devenu une rencontre qui se veut exclusivement de travailleuses du sexe, avec des ateliers non mixtes, où tout-e allié-e souhaitant y participer doit envoyer un mail expliquant pour quelle raison elle veut y participer et en quoi elle peut être utile (compétences/expertises dans certains domaines, envie de participer à l'organisation, proposition de services au buffet, etc.). Cette année, l'événement a eu lieu à Lyon, pour les commémorations des 40 ans de l'occupation des Églises, et a encore changé de nom : il est devenu les *Putains de Rencontres*. Les Rencontres ont duré du 31 mai au 02 juin 2015 et se sont déroulées en non-mixité.

Le 1^{er} juin 2012, les Assises ont eu lieu à Paris, à la mairie du 10^e arrondissement avec les sujets suivants : prostitution migrante, pénalisation des clients, assistance sexuelle et STRASS. J'ai participé aux ateliers sur la prostitution migrante, le matin, et à celui tenu par le STRASS, l'après-midi. Tous les ateliers étaient fermés aux représentant-es de la presse, mais ouverts aux personnes inscrites. L'atelier sur la prostitution migrante a été animé par les associations Acceptess-t et Griselidis et avait pour but de présenter les questions et les propositions des travailleuses du sexe migrantes et d'élaborer un document, à partir du débat, qui serait lu à la fin de la

⁶⁷ Voir, particulièrement : MATHIEU, Lilian. (2001). Mobilisations de prostituées. Paris: Belin.

journée, lors de l'assemblée générale. Les principales questions abordées ont été la violence policière, surtout pour celles qui travaillent aux Bois, le droit du travail, la loi de racolage et le manque de traductrices dans les services publics.

« Féministes, nous le sommes parmi tant d'autres⁶⁸ »

'Putophobia' : « Ce néologisme, nous l'avons créé pour mieux définir les discriminations dont nous sommes l'objet. Ses deux principaux mécanismes consistent à désigner les putes soit comme des victimes – incapables de savoir ce qui est bon pour elles et maintenues dans un statut d'infériorité -, soit comme des délinquantes, des vecteurs de désordre et d'épidémie. » (Schaffauser in : Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011, p. 88)

En France, un 'féminisme-pute' se présente comme un mouvement qui intègre des personnes porteuses de différentes identités sexuelles et qui questionne la naturalisation des rôles sociaux, qui concernent surtout la sexualité. Dans un manifeste signé par ses membres, le Strass milite pour l'indépendance financière, la libre disposition de son corps, l'intersection des rapports de domination, le respect de la parole à la première personne (Strass, 2010) et le refus du paternalisme. Il critique la division sexuelle du travail – et la gratuité des services rendus dans le cadre de la famille – et appelle à la syndicalisation des travailleuses du sexe, dans le but de « changer l'industrie du sexe » (*idem*). Toutes ces demandes pourraient être comprises facilement comme étant de demandes historiques du mouvement féministe, cependant, dans le dernier point de ce manifeste, il est écrit : « 15. Refuser d'être une victime » (*idem*). Avec ce dernier point, le manifeste rejoint la critique de Badinter (2003) sur la « Fausse Route » du féminisme français. Celui-ci reposerait sur une posture 'victimiste', inspiré au mouvement états-unien et l'idée d'une « victime absolue » dont serait inutile d'écouter les propos. Ce que le 'féminisme pute' propose paraît alors aller dans la direction directement inverse de ce mouvement.

⁶⁸ Source : Femmes publiques, « Une association féministe est née ! Manifeste des Femmes Publiques », 2003 (http://www.agirprostitution.lautre.net/article.php3?!d_article=56)

L'organisation du Strass sous forme de syndicat permet de mettre en évidence un débat politique dans le cadre des luttes autour du travail. Dans ce contexte, la force de l'expression 'travail du sexe' devient évidente et propice en raison de son potentiel de rassemblement d'autres professionnelles de l'industrie du sexe. De plus, cette récupération renvoie à une lecture marxiste de ces rapports et exprime la volonté d'affirmer leur appartenance à la « classe des travailleurs » (Schaffauser, 2014). Il est possible de reconnaître cette inspiration dans les discours du Strass, qui empruntent souvent un vocabulaire typiquement marxiste, mais aussi dans les contenus de leurs analyses. En effet, on mobilise des concepts tels que l'exploitation des travailleurs et on critique la vente de la force de travail dans les rapports inégalitaires de classe. Ainsi, le travail sexuel ne serait que l'énième forme de travail insérée dans cette logique de domination. En peu de mots, les militant-e-s considèrent que pour une grande partie des travailleur-se-s en général, l'exploitation est inhérente au travail lui-même.

Certains disent que la prostitution ne peut pas être un travail, car elle est une exploitation et une marchandisation du corps réduit à l'état d'objet. Ce point de vue est intéressant parce qu'il distingue le travail de l'exploitation. C'est une vision un peu classiciste et candide du travail comme accomplissement personnel en opposition à l'exploitation du corps qui ne serait pas du vrai travail. Nous pensons au contraire que pour la majorité des travailleurs, le travail est assimilable à l'exploitation de leur corps et si certains y trouvent une satisfaction, la majorité le vit plutôt comme une contrainte subie pour des raisons économiques. (Schaffauser, 2014 : 25)

Son organisation en syndicat, par rapport aux associations de santé communautaire et éducation par les pairs comme Acceptess-t, permet au collectif une certaine indépendance des financements de l'État et une ouverture des champs d'action au niveau idéologique. Les financements, plus souvent déployés au combat contre le VIH et le Sida, ont considérablement diminué lors de la chute de l'épidémie en Europe.

Les textes de Morgane Merteuil, escorte française militante au Strass depuis sa fondation, peuvent être facilement retrouvés dans des revues comme Période, Contretemps et Mouvements⁶⁹. Ses textes portent, généralement, sur des thèmes comme

⁶⁹ Voir : <http://revueperiode.net/author/morgane-merteuil/>; <http://mouvements.info/author/merteuil-morgane/>; <http://www.contretemps.eu/auteurs/morgane-merteuil>

l'émancipation (2013, 2014b), le travail (2014a, 2015) et les critiques du discours abolitionniste (2012b, 2013a, 2013b). Son livre, « Libérez le féminisme » (2012c) est, cependant, un manifeste autobiographique dans lequel elle se revendique en tant que féministe et en tant que militante du mouvement des travailleuses du sexe. Cette revendication est faite dans une critique à ce qu'elle dit être un féminisme (français) « institutionnel, bien-pensant, et rapidement *mainstream* » (Merteuil, 2012c :16), représenté par trois groupes : Chiennes de garde, Ni putes ni soumises et Osez le féminisme. Selon l'auteure, « Leur propagande, essentiellement construite autour du principe de *dignité de la femme*, érige un idéal, un seul, et même un modèle d'émancipation vers lequel nous sommes toutes censées être irrésistiblement attirées » (*idem*). Le fait que ces groupes soient devenus une référence du mouvement féministe il y a quelques années fait que, selon l'auteure, toutes celles qui ne sont pas en accord avec leur compréhension du sexisme soient perçues comme antiféministes. Ce qu'elle propose alors, c'est un 'féminisme réaliste et inclusif' qui ne comprenne pas l'oppression d'un groupe de femmes comme étant l'oppression de toutes les femmes et où les différents rapports à son corps et à la sexualité sont possibles. Un féminisme qui considère l'importance de l'interaction de la race, la sexualité, le sexe, l'origine et la classe dans les rapports d'oppression et qui mène, surtout, vers une prise de pouvoir, un *empowerment*, qui vise à se « réapproprier les lieux imprégnés de domination masculine » (*idem*, p. 104).

Le livre récent de Thierry Schaffauser « Les Luttes des Putes » (2014) est la manifestation plus ambitieuse de l'investissement intellectuel des représentants du mouvement français. Sur plus de 200 pages bien documentées, l'auteur fait usage de textes d'histoire, anthropologie, sociologie et théorie féministe pour construire un travail de réflexion sur sa propre pratique politique, mais, surtout, du mouvement auquel il fait partie. Ce texte est un travail militant, sans pour autant être autobiographique. Divisé en trois sections qui indiquent déjà ses axes d'analyse : « Une lutte contre l'oppression », « Une lutte féministe » et « Une lutte syndicale », ce travail représente l'effort d'élaboration théorique d'un mouvement qui résiste au rejet des groupes auxquels il se sent identifié, c'est-à-dire au mouvement féministe et au mouvement ouvrier. Cette élaboration intellectuelle de soi-même constituerait donc :

une tentative d'inscrire nos luttes dans deux traditions de la politique d'émancipation : le mouvement féministe et le mouvement ouvrier. (...) Il a pour

but de proposer une perspective à nos luttes et à nos revendications qui s'inscrive dans une vision globale d'émancipation, un horizon égalitaire, une politique visant à étendre la sphère des droits sociaux de tous et toutes contre les attaques répressives, racistes et le renforcement de la précarité au sein du monde du travail (Schaffauser, 2014, p. 8-9).

Au-delà de créer un livre fondateur du 'féminisme-pute' en France, le propos de produire un matériel de cette stature est aussi, à mon avis, celui d'une démonstration de force. Ce livre s'appuie sur des recherches scientifiques produites surtout en Europe de l'Ouest et aux États Unis, pour remettre en question le discours académique et les politiques d'état de biais abolitionniste⁷⁰. Dans les apparitions des représentant-e-s du mouvement de prostituées, le thème de l'invisibilité de leur parole est souvent repris. Le militant-e-s affirment que leurs arguments sont souvent mis en question, comme si une parole qui sort du discours de la victime manquait de légitimité⁷¹. Ce manque d'écoute parviendrait, principalement, de celles qui se proposent de se battre en leur nom, c'est-à-dire, les féministes⁷². Pour Merteuil ce manque de respect par rapport à leurs propos est d'une violence telle que, pour cette auteure, en agissant de cette manière, ces groupes sont comme les violeurs qui nient la valeur de la parole de leurs victimes⁷³. Le non-respect de cette parole à la première personne est donc associé à un acte de violence par lequel une personne impose des relations sexuelles à une autre personne, contre sa volonté. Une accusation assez forte (aussi en termes symboliques), surtout vu que les 'accusées' sont souvent des féministes qui combattent la prostitution en l'identifiant, justement, au viol.

Le deuxième propos de ce livre, aussi important, est celui de pouvoir donner une orientation idéologico-politique au mouvement français.

⁷⁰ Comme l'affirme l'auteur dans l'interview : <http://www.roomantic.fr/actualites/748/interview-de-thierry-schaffauser-auteur-du-livre-les-luttes-des-putes/>

⁷¹ Gabriela Leite fait la même réflexion dans le documentaire de Murray (2013), en racontant l'épisode de sa rencontre avec des féministes aux États Unis.

⁷² À ce propos, voir, par exemple : Badinter, 2003 ; Deschamps et Souyris, 2009 ; Leite, 1992 et 2009 ; Maïtraïsse Nikita et Schaffauser, 2007 ; Mathieu, 2003 ; Merteuil, 2012c ; Schaffauser, 2014, et Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011.

⁷³ Merteuil, 2012c et aussi : <https://fr-fr.facebook.com/notes/morgane-merteuil/du-non-du-viol-au-oui-de-la-prostitution/10151353135230471>

Au cœur du savoir militant déployé par le syndicat résident en effet « une démarche d’affirmation minoritaire » (p. 125) et un combat pour la qualification de la prostitution qui vise à produire un nouveau sujet politique féministe et anticapitaliste. « Nous, putes » (p.7), deux mots qui, dès la première page de l’ouvrage de Thierry Schaffauser, attestent de l’importance qu’il y a pour les travailleur.se.s du sexe à s’énoncer comme sujet, à objectiver leur existence dans un système normatif dominant qui les stigmatise et à résister aux « verdicts sociaux » souvent psychologisants ou criminalisants qui viennent les caractériser. Ni victimes, ni inadapté.e.s, ni coupables, les travailleur.se.s du sexe luttent pour une nouvelle subjectivité et « un élargissement des possibilités d’être soi-même » (p. 143). Leur puissance d’agir passe ainsi par une « puissance de se dire » qui est à inscrire dans le champ revendicatif de la fierté identitaire animé par les mouvements LGBT depuis la fin des années 1960. Sur le mode du retournement du stigmate, l’expression « Nous, Putes » consiste à faire de l’injure un motif de fierté. Elle est aussi le point de départ d’une réappropriation d’une histoire contre les récits mythologisés du « plus vieux métier du monde » (Plumauzille, 2015)

En même temps, ce ‘féminisme pute’ s’insère dans la tradition militante et identitaire du mouvement homosexuel et des études de genre, qui questionnent l’hétérosexualité reproductive comme norme dans les rapports à la sexualité. Comme l’écrit Mathieu (2012), les sujets ayant une identité imposée par un autre s’y opposent dans la quête d’une nouvelle définition de soi-même, une nouvelle identité politique. Le mouvement de prostituée rejette, alors, la place stigmatisée que la société hétéronormative lui impose en même temps que cette identification à la victime qu’un certain féminisme voit en lui. « Le schéma est celui qui conduit du rejet d’une identité préalable politiquement stérile ou asservie à une identité davantage porteuse d’émancipation » (*idem*, p. 170).

Ce qui fait ce livre si remarquable, à mon avis, ce n’est pas uniquement son contenu, mais surtout la posture de son auteur qui se désigne en tant que spécialiste ou en tant qu’autorité. Il signe son livre comme « pédé, drogué, travailleur du sexe et membre fondateur du Strass ». Même si son premier livre est écrit au féminin (Maîtresse Nikita & Schaffauser, 2007), lors des multiples conflits entre le Strass et les représentant-e-s des mouvements abolitionnistes, le fait qu’il est un homme est toujours mis en avant par ses opposant-e-s pour délégitimer son droit à la parole comme représentant d’un groupe majoritairement féminin. Alors, le fait que ce soit un homme

européen et blanc à écrire ne peut pas passer inaperçu, notamment dans un contexte comme celui du travail du sexe où la grande majorité des concernées sont des femmes, étrangères et non blanches, issues des classes populaires. Sa prise de parole peut, alors, être perçue, dans ce contexte, comme la énième tentative d'un homme (blanc et européen) en 'libérer les femmes'. Ou alors, comme l'écrit Merteuil elle-même en critiquant « le manifeste des 343 'salauds'⁷⁴», pourquoi ne serait-il pas ce livre aussi porteur d'un discours paternaliste, antiféministe et par cela, une preuve du pouvoir symbolique que serait apporté à son auteur par la société patriarcale ?⁷⁵

Pour Mathieu (2012), la mobilisation chez les prostituées est un phénomène peu probable dû à un faible bagage scolaire et une trajectoire personnelle éloignée des espaces de sociabilisation à l'action collective, les effets du stigmatisme « produisent un sentiment de ne pas avoir de légitimité à émettre une position ou un avis dans l'espace public » (*idem*, p. 177 ; voir aussi Leite, 2009). En conséquence, les leaders du mouvement sont souvent minoritaires au sein de la population qu'ils représentent : de par leur origine sociale, leur parcours individuel et, comme dans le cas de Schaufhauser, leur sexe. Ces personnes souvent ne correspondent pas au profil le plus répandu dans l'univers de la prostitution : des femmes, des immigrées, issues des classes populaires et non blanches. Tout compte fait, n'est-il pas paradoxal que l'un des plus remarquables leaders du 'féminisme pute' soit un homme blanc ?

⁷⁴ Beigbeder, Frédéric et al., « Le manifeste des 343 'salauds' », in : *Causeur*, 30 octobre 2013, [en ligne], disponible sur : <http://www.causeur.fr/touche-pas-a-ma-pute-24765.html#> Consulté le 09 juin 2015.

⁷⁵ Merteuil, Morgane (2013), « Manifeste des 343 salauds: "Nous ne sommes pas vos putes" », in : *L'express*, 30 octobre 2013, [en ligne], disponible sur : http://www.lexpress.fr/actualite/manifeste-des-343-salauds-l-abjection-n-a-plus-de-limites_1295514.html

Réflexions finales

La vision est *toujours* une question du pouvoir de voir - et peut-être de la violence implicite dans nos pratiques de visualisation. Avec quel sang mes yeux ont-ils été confectionnés ? (Haraway, 1988⁷⁶)

Quand je préparais mes entretiens, avant d'aller à leur rencontre, je me demandais ce que je voulais savoir. Qu'est-ce qui était important de connaître dans leurs récits ? Mais au retour de ces rencontres de terrain, dans ma pratique de recherche il y avait une question qui m'avait gêné, à savoir celle qui demandait comment elles avaient commencé. En effet, peut paraître évident qu'on veuille savoir ce qui fait que des femmes se mettent dans un travail qui est entouré de préjugés, de mépris, de dangers et de violences. Cependant, il semblerait moins évident de se rendre compte qu'au moment de formuler notre question nous sommes déjà en train de poser un regard imprégné d'*a priori* sur la personne qui nous entend : ce qui fait problème est le fait que l'on doute que quelqu'un puisse vraiment choisir d'aller vers la prostitution sans avoir une 'justification' pour y rentrer.

Quand on lit certains travaux sur ce sujet, on s'aperçoit que les réponses deviennent toujours les mêmes : « j'étais mère célibataire », « je devais nourrir mes enfants », « j'avais besoin de nourrir ma famille ». Cela dit, si cet argument est bien vrai dans une majorité de cas (Mayorga, 2011), c'est aussi parce que « la prostitution n'est une source possible de revenus que pour les femmes des classes les plus défavorisées » (Dorlin, 2003, p. 129). Néanmoins, comme on l'a vu, la précarité n'est pas la seule raison d'entamer cette carrière ou de la poursuivre. La prostitution représente un emploi minoritaire parmi les femmes des classes populaires, par rapport à d'autres métiers, tels que les ménages, la garde d'enfants, les travaux de *care* en général, qui sont plus fréquents et qui ont un statut moins stigmatisé.

⁷⁶ En anglais dans la bibliographie, mais la version française est disponible sur http://politique.uqam.ca/upload/files/maîtrise/notes_de_cours/Pol-8111-10_SavoirsSitues2.pdf Consulté le 12 juin 2015.

Lorsque l'on interagit avec les prostituées, on se rend compte alors du besoin de répondre à cette demande de justification qui vient de la question sur leur choix. La personne interviewée répond donc ce qu'elle imagine que l'enquêteur-trice veut entendre. Ce n'est que quand on rentre dans le plissage du récit, que l'on voit d'autres facteurs déterminants de leur rentrée dans la prostitution, comme par exemple l'entourage. Parmi mes informatrices, il n'y a que Brenda et Francesinha qui ont des enfants et cette dernière les a eu quand elle était déjà dans la prostitution. Cependant, les enfants ainsi que la responsabilité économique envers le foyer sont mis en avant par toutes les deux comme les raisons pour rentrer et continuer dans le métier. En revanche, toutes les trois femmes cis sont rentrées dans la prostitution par le biais de personnes proches qui l'exerçaient déjà et dans la quête de faire plus d'argent par rapport à leurs emplois d'antérieurs. Donc, si dans le début de la rencontre leurs histoires peuvent être tissées avec un fil misérabiliste, ce même discours devient plein d'autonomie au cours de l'entretien. A un moment incertain, elles ont fait ce pas. Nulle ne m'a dit que cela avait été facile, bien au contraire, et cette lecture n'est pas extensible à tout univers de la prostitution. Je parle d'une situation imaginable, dans une grande diversité de possibilités.

En tant que chercheuses et féministe, je ne suis pas en train m'efforcer désespérément de découvrir la puissance d'agir (*l'agency*) dans les femmes des groupes que j'étudie. Je reconnais bien que la domination est bâtie sur la base des rapports de violence, comme on l'a discuté dans le premier chapitre. Ainsi, je pense au contraire que je suis en train de voir et d'entendre des dynamiques qui réunissent plusieurs éléments différents des vies à la 'débrouille'. Ce sont des stratégies pour 's'en sortir' et pour résister au quotidien celles-qui sont mises en place par des agents capables de reconnaître les oppressions vécues. De plus, puisque moi-même je viens des mêmes milieux sociaux que mes informatrices, il m'arrive de me reconnaître dans leurs 'galères' et de comparer mes propres stratégies pour 'm'en sortir' avec les leurs. C'est peut-être cette proximité de perspectives qui attire donc mon attention à l'importance de la problématisation des rapports que j'entretiens avec les sujets qui participent à ma recherche.

Comme l'écrit Varikas (1998), le déplacement hiérarchique entre la personne 'qui fait la recherche' et celle 'qui est sujet de recherche' a une fonction éthique et un

statut politique dans la recherche elle-même. Ce déplacement, continue-t-elle, serait mis en œuvre par la reconnaissance du fait que les sujets n'existent qu'à part entière et qu'ils peuvent participer de manière active à la création du savoir. En adoptant cette démarche, on s'approprie d'une posture émancipatrice qui veut que le travail scientifique ait son rôle dans la démolition des rapports d'oppression et exploitation. Pour Varikas, c'est avec cette perspective émancipatrice qu'on devrait élaborer les questions, poser les problèmes abordés et les méthodes à travailler. Cela nous aiderait à penser « la multiplicité des expériences féminines, la multiplicité des manières dont elles vivent leurs contraintes, la multiplicité des voies qu'elles empruntent pour s'affirmer comme individus à part entière ». (Varikas, 1988, p. 55)

Je n'ai pas choisi de travailler avec des femmes issues de situations de précarité, mais le hasard a voulu que celles qui m'ont accordé les interviews soient toutes originaires de ces contextes. Je ne peux pas me permettre de penser qu'elles ne comprennent pas la gravité de ce qu'elles vivent. Non seulement elles le comprennent, mais en plus elles peuvent reproduire l'idéologie discriminatoire qui pèse sur elles. Leurs expériences sont extraordinaires parce qu'elles sortent de l'ordinaire qui appartient à ce qui est normalement prédéterminé par l'appartenance à une classe, à un sexe et/ou à une race (Hill Collins, 1986) ; mais en même temps qu'elles sont banales, car fréquentes. Ces expériences sont contradictoires : ces femmes sont en même temps des victimes et des agentes dotées de puissance d'agir. Ainsi, on pourrait expliquer ce paradoxe en affirmant qu'une identité de réaction ne peut se construire qu'en passant par la prise de conscience de sa situation de victime. A mon avis, c'est pour cette raison que le discours prononcé par une personne peut être à la fois 'victimiste' et à la fois émancipateur.

Dans ce travail, j'ai voulu présenter la manière par laquelle des femmes se racontent et se problématissent par elles-mêmes. Si mon sujet de recherche portait sur des professionnelles que l'on rencontre plus souvent, comme par exemple les professeures, il serait peut-être plus immédiat d'avoir un imaginaire de ce que représente d'être des professeures. En revanche, l'univers des prostituées n'est pas ouvert et banalisé, il est secret, caché, onirique. Tout un récit est à créer.

Dans les batailles conceptuelles dans lesquelles les féministes sont rentrées, dans le sujet de la prostitution, on a « fait couler assez d'encre⁷⁷ », mais ce n'est que très récemment qu'un 'féminisme-pute' se développe en proposant, encore une fois, qu'un mouvement ne prétende pas représenter l'entièreté des femmes. Dans ce but, ce féminisme rejoint d'autres mouvements féministes, comme les féministes noires⁷⁸, qui ne reconnaissent pas l'universalisme qui considère l'expérience d'assujettissement de certaines femmes comme commune à toutes les femmes. En revendiquant un féminisme pluriel, ce 'féminisme pute' se lève aussi dans l'effort de minimiser les dangers d'un commerce potentiellement risqué et encourage l'auto-organisation des prostituées en tant que sujets politiques.

Cette construction d'une nouvelle perspective féministe implique donc une prise de parole et un effort afin de construire une autodéfinition d'elles-mêmes en tant qu'êtres d'actions et de désirs ; afin de mettre en question le discours savant, médical et juridique, et de résister à la domination.

⁷⁷ Cf. Beauvoir, Simone, 1976, *Le deuxième sexe I*, Collection Essais, Paris : Folio, p. 11.

⁷⁸ Cf. CARBY, Hazel, (1982). « Femme blanche, écoute ! », in : Dorlin (éd.), *Black Feminism : anthologie du féminisme africain-américain (1975-2000)*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Bibliographie

ABU-LUGHOD, Lila (1991), « Writing Against Culture », In: R. Fox (ed.), *Recapturing anthropology*. Santa Fe: School of American Research Press.

ABU-LUGHOD, Lila (2012), « As mulheres muçulmanas precisam realmente de salvação? Reflexões antropológicas sobre o relativismo cultural e seus outros », *Revista Estudos Feministas*. vol.20 n°. 2. Florianópolis May/Aug. 2012. URL : http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0104-026X2012000200006#19b Consulté le 09 juin 2015.

ACHIN, Catherine et NAUDIER, Delphine (2010), « Trajectoires de femmes “ordinaires” dans les années 1970. », *Sociologie* 1/2010 (Vol. 1) , p. 77-93.

AUGUSTÍN, Laura (2000), « Trabajar em la Indústria del sexo », *OFRIM/Suplementos*. Juin 2000, Madrid, España. URL : http://www.nodo50.org/mujeresred/laura_agustin-1.html Consulté le 09 juin 2015.

BADINTER, Elisabeth (2003), *La Fausse Route*. Paris: Jacob Odilon.

BENVENISTE, Annie (2007), « Expertise contrainte ou dés-implication du chercheur », *Journal des anthropologues*, 108-109 | 2007. URL : <http://jda.revues.org/1056> Consulté le 09 juin 2015.

BIDASECA, Karina (2013), « Mujeres blancas buscando salvar a las mujeres color café de los hombres color café. O reflexiones sobre desigualdad y colonialismo jurídico desde el feminismo poscolonial », In : BIDASECA, Karina, y VAZQUEZ LABA, Vanessa (orgs.) *Feminismos y poscolonialidad. Descolonizando el feminismo desde y en América Latina*. Buenos Aires : Ediciones Godot, Colección Crítica.

BONSUCESSO TEIXEIRA, Flávia (2008), « L'Italia dei Divieti: entre o sonho de ser européia e o babado da prostituição », *Cadernos Pagu* (31), julho-dezembro de 2008 : 275-308.

BRENNER, Johanna (2015), « Sur le travail sexuel : une perspective féministe révolutionnaire ». *Revue Période*. 30 mars 2015. URL : http://revueperiode.net/sur-le-travail-sexuel-une-perspective-feministe-revolutionnaire/#identifiant_56_1989 Consulté le 09 juin 2015.

CARVALHO, José Jorge (2001), « O olhar etnográfico e a voz subalterna », *Horizontes Antropológicos*, Porto Alegre, ano 7, n. 15, p. 107-147, julho de 2001.

CHAKER, Saloua (2002), « La ‘MacDonaldisation’ du travail du sexe », *VEI Enjeux*, n° 128, mars 2002.

CHAUMONT, Jean-Michel (2005), « La traite des êtres humains ou l’histoire de Pinocchio racontée aux grandes filles », *La Revue Nouvelle*, (n° 3), 62-70.

CLAIR, Isabelle (2012), « Le pédé, la pute et l’ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, n°60, P. 67-78.

DE LA SOUDIÈRE, Martin, (1988), « L’inconfort du terrain », *Terrain* [En ligne], 11 | novembre 1988. URL : <http://terrain.revues.org/3316> consulté le 09 juin 2015.

DELPHY, Christine (2009), *L’ennemi Principal 2 – Penser le Genre*, Collection Nouvelles Questions Féministes, Paris : Éditions Syllepse.

DESCHAMPS, Catherine (2006), *Le sexe et l’argent des trottoirs*, Paris: Hachette littérature.

DESCHAMPS, Catherine et CANARELLI, Paul (2008), « La fabrique de la passe », *Sociétés*, 99 (1), 47–60.

DESCHAMPS, Catherine et SOUYRIS, Anne (2009), *Femmes publiques : les féminismes à l’épreuve de la prostitution*, Paris : Éditions Amsterdam.

- DESPENTES, Virginie (2006), *King Kong théorie*. Paris: B. Grasset.
- DORLIN, Elsa (2003), « Les putes sont des hommes comme les autres », *Raisons politiques*, n° 11, 2003, p.117-132.
- DORLIN, Elsa (2008), *Sexe, genre et sexualités: introduction à la théorie féministe*. Paris: Presses universitaires de France.
- DORLIN, Elsa (2013), « Discours et pratique de combat ». *Site de l'emilie*, 3 mars 2013, URL : <http://www.lemilie.org/index.php/genrefeminismes/362-le-feminisme-comme-discours-et-pratique-de-combat> consulté le 09 juin 2015.
- DORLIN, Elsa. (coord.) (2008), *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris: l'Harmattan.
- ESQUERRE, Arnaud et all, (2004), « Glissements de terrains : entretien avec Jeanne Favret-Saada », *Vacarme*, n° 28, été de 2004.
- FALQUET, Jules, « Pour une anatomie des classes de sexe : Nicole-Claude Mathieu ou la conscience des opprimé·e·s », *Cahiers du Genre*, 2011/1 n° 50, p. 193-217.
- FASSIN, Éric et FEHER, Michel (2003), «Une éthique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution. Entretien avec Judith Butler». *Vacarme*, vol. 22 (janvier), p. 44-51.
- FASSIN, Éric. (2006). La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations. *Multitudes*, n° 26(3), 123–131.
- FASSIN, Éric. (2006b) « 12. Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations », in : Éric Fassin et Didier Fassin , *De la question sociale à la question raciale ?*, Collection Cahiers Libres, Paris : La Découverte, p. 230-248.
- FASSIN, Éric et FABRE, Clarisse (2003), *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris : Belfond.
- FAVRET-SAADA, Jeanne (1990), « Être Affecté », *Gradhiva: Revue d'Histoire et d'Archives de l'Anthropologie*, 8. p. 3-9.
- FAVRET-SAADA, Jeanne (2000) « La-pensée-Lévi-Strauss », *Journal des anthropologues*, 82-83 | 2000. URL : <http://jda.revues.org/3278> Consulté le 09 juin 2015.
- FOUCAULT, Michel. (1971). *L'Ordre du discours*. Paris: Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. (1977). « Entretien avec Michel Foucault », réalisé par A. Fontana et P.Pasquino. In : *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Galimard, 2001, p. 140-160.
- FOUCAULT, Michel. (1994). *Histoire de la sexualité : 1 - La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. (1997). *Histoire de la sexualité : 2 - l'usage des plaisirs* (Vol. 2). Paris: Gallimard.
- FRANÇA, Marina, (2011), *Intérêts, sexualité et affectes dans la prostitution populaire - le cas de la zone bohème de Belo Horizonte*. Thèse de doctorat en Ethnologie et anthropologie sociale. EHESS - École d'Hautes Études en Sciences Sociales.
- GESTIN, Martine et MATHIEU, Nicole-Claude. (2010) « 4. Claude Lévi-Strauss et (toujours) l'échange des femmes : analyses formelles, discours, réalités empiriques », in CHABAUD-RYCHTER, Danielle et all., *Sous les sciences sociales, le genre*. Paris : La Découverte, Collection : Hors collection Sciences Humaines, p. 64-76.
- GIFFIN, Karen Mary (1991), « Nosso corpo nos pertence: a dialética do biológico e do social ». *Cadernos de Saúde Pública* vol.7, n° 2, Rio de Janeiro, Apr./June, p.190 a 200.
- GLENN, Evelyn Nakano (2013), « Race, Gender and the Obligation to Care », transcription de l'intervention orale de l'auteure dans le cadre de sa participation au « Colloque International

Théories et Pratiques du *Care* : Comparaisons Internationales ». Paris : Cresppa, CNRS et Mage.

GUILLAUMIN, Colette (1978), « Pratique du Pouvoir et idée de Nature (1) : L'appropriation des femmes ». *Questions Féministes*, N° 2, les corps appropriés, p. 5 à 30.

GUILLEMAUT, Françoise. (2004), « Trafics et migrations de femmes, une hypocrisie au service des pays riches », *Revue Hommes et migrations*, (1248), 75–87.

GUIMARÃES, Nadya A, HIRATA, Helena, SUGITA, Kurumi (2011), « Cuidado e cuidadoras: o trabalho de care no Brasil, França e Japão », *Sociologia & Antropologia*, vol. 01, n. 01, p. 151-180.

HANDMAN, Marie-Élisabeth, et MOSSUZ-LAVAU, Janine (2005), *La prostitution à Paris*, Paris: Éditions de La Martinière.

HARAWAY, Donna (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, Vol. 14, No. 3. (Automne, 1988), 575-599.

HARAWAY, Donna (2004), « 'Gênero' para um dicionário marxista: a política sexual de uma palavra ». *Cadernos Pagu*, (22), 201–246.

HARAWAY, Donna (2006), « Manifeste Cyborg : Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », *Mouvements*, 45-46(3), 15.

HÉRITIER, Françoise (2012), *Masculin/Feminin II – Dissoudre la hiérarchie*, Paris : Odile Jacob.

HILL COLLINS, Patricia (1986), « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, Vol. 33, N° 6, Special Theory Issue (Oct – Dec., 1986), p. S14-S32.

HIRATA, Helena et MOLINIER, Pascale, (coord.) (2012) Dossier « Les ambiguïtés du care », *Travailler* 2/2012, n° 28.

HIRATA, Helena, (coord.) (2004), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris: Presses universitaires de France.

HOOKS, Bell (1984), « Sisterhood : Political Solidarity Between Women », in *Feminist Theory: From Margin to Center*, Boston : South End Press.

HOOKS, Bell (1995), « Intelectuais Negras », *Revista Estudos Feministas*, 2/95 (473).

HOOKS, Bell (1996), « Recusando-se a ser uma vítima: obrigação e responsabilidade » URL : <http://confabulando.org/kk2011/index.php/Main/Recusando-seASerUmaVitima-BellHooks>
Consulté le 09 juin 2015.

IACUB, Marcela (2002), *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?* Paris : Flammarion.

JAKSIC, Milena (2008), « Figures de la victime de la traite des êtres humains : de la victime idéale à la victime coupable », *Cahiers internationaux de sociologie*, 124(1), 127.

JAKSIC, Milena (2011a), « État de littérature. Déconstruire pour dénoncer : la traite des êtres humains en débat », *Critique internationale*, n° 53(4), 169–182.

JAKSIC, Milena (2011b), « De la victime-idéale à la victime-coupable: traite des êtres humains et sociologie des politiques de la pitié », Thèse de doctorat en sociologie, École doctorale de l'École des hautes études en sciences sociales.

LAUGIER, Sandra, MOLINIER, Pascale, BISSON, Frédéric, QUERRIEN, Anne. « Prenons soin des putes », *Multitudes* 1/2012 (n° 48), p. 32-37.

LE BLANC, Guillaume. (2010). *Dedans, dehors : la condition d'étranger*. Paris : Seuil.

LEGARDINIER, Claudine. (2002a). *La prostitution*. Toulouse: Milan.

- LEGARDINIER, Claudine. (2002b). *Les Trafics du sexe : femmes et enfants marchandises*. Toulouse: Milan.
- LEITE, Gabriela Silva (1992). *Eu, Mulher Da Vida*. Rio de Janeiro: Rosa dos Tempos.
- LEITE, Gabriela Silva. (2009). *Filha, mãe, avó e puta: história de uma mulher que decidiu ser prostituta*. Rio de Janeiro: Objetiva.
- LENZ, Flavio (2008). *DASPU: A Moda Sem Vergonha*. Collection Tramas Urbanas. Rio de Janeiro: Editora Aeroplano.
- LÖWY, Ilana, (2003) « Le débat des féministes américaines sur la prostitution, ou éloge de la complexité », *Mouvements*, 2003/4 n° 29, p. 98-98.
- MAFFESOLI, Sara-Marie. (2011). « Le travail sexuel entre non-lieu et non-droit ». *Le sujet dans la cité*, 2.
- MAINARDI, Giuditta. (2005). *Miroirs migratoires : entre le Brésil et la Suisse : vécus de femmes brésiliennes* (Vols. 1-1). Bern : P. Lang.
- MAÎTRESSE NIKITA, et SCHAFFAUSER, Thierry. (2007). *Fières d'être putes*. Paris: l'Altiplano.
- MARZANO, Michela , (2003) « 'Et si je meurs avant mon suicide, c'est qu'on m'aura assassinée.' Pensées libres autour de la prostitution » , *Raisons politiques*, 2003/3 n° 11, p. 133-148.
- MATHIEU, Lilian. (2001). *Mobilisations de prostituées*. Paris: Belin.
- MATHIEU, Lilian. (2003). « Prostituées et Féministes en 1975 et 2002 : L'impossible Reconstitution d'une Alliance ». *Travail, Genre Et Sociétés* N° 10(2): 31-48.
- MATHIEU, Lilian. « Pour une pragmatique de l'émancipation ». *Contretemps*. URL : <http://www.contretemps.eu/lectures/pragmatique-emancipation> Consulté le 09 juin 2015.
- MATHIEU, Nicole-Claude (1991), « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes et de quelques-unes de leur interprétations en ethnologie », In : *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Côté-femmes « Recherches ».
- MAYORGA, Claudia (2011), « Cruzando fronteiras: prostituição e imigração », *Cadernos Pagu*, (37), 323-355.
- MÉDECINS DU MONDE - Direction des Missions France (2012), *Enquête Lotus Bus Rapport d'analyse préliminaire Violences liées au Racolage*. URL : <http://www2.medecinsdumonde.org/index.php/Media/Files/PRESSE/2012/Enquete-Lotus-Bus> Consulté le 09 juin 2015.
- MENSAH, Maria Nengeh, THIBOUTOT, Claire et TOUPIN, Louise (2011), *Lutes XXX: Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*, Montréal : Les éditions du remue-ménage.
- MERTEUIL, Morgane (2012a), « Sexe, fric et aliénation : l'illusion de la gratuité », *A Contrario*, URL : <http://www.acontrario.net/2012/06/25/sexe-fric-et-alienation-lillusion-de-la-gratuite/> Consulté le 09 juin 2015.
- MERTEUIL, Morgane (2012b), « On est de putes, et vous êtes quoi ? » *Revue Minorités*, n° 137, 26 août 2012. URL : <http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1352-on-est-des-putes-et-vous-etes-quoi.html> Consulté le 09 juin 2015.
- MERTEUIL, Morgane (2012c), *Libérez le féminisme!*, Paris: L'EDITEUR.
- MERTEUIL, Morgane (2014), « Le travail du sexe contre le travail », *Revue Période*, septembre 2014. URL : <http://revueperiode.net/le-travail-du-sexe-contre-le-travail/> Consulté le 09 juin 2015.

- MERTEUIL, Morgane (2014). « Putes, corps désirants et émancipations », *Revue Période*, avril 2014. URL : <http://revueperiode.net/putes-corps-desirants-et-emancipations/> Consulté le 09 juin 2015.
- MERTEUIL, Morgane et SIMONIN, Damian (2013), « Les travailleuses du sexe peuvent-elles penser leur émancipation? Sur quelques effets excluants des discours abolitionnistes », *Contretemps*, URL : <http://www.contretemps.eu/interventions/travailleuses-sexe-peuvent-elles-penser-leur-%C3%A9mancipation-sur-quelques-effets-excluant> Consulté le 09 juin 2015.
- MOHANTY, Chandra Talpade (1988), « Under western eyes: Feminist scholarship and colonial discourses », *Feminist Review*, n° 30, 1998,
- MOLINIER, Pascale, LAUGIER, Sandra et PAPERMAN, Patricia (2009), *Qu'est-ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris: Payot.
- MOROKVASIC, Mirjana (2011), « L'(in)visibilité continue », *Cahiers du Genre*, n° 51(2), 25–47.
- MOUJOURD, Nasima et POURETTE, Dolorès (2005), « 'Traite' de femmes migrantes, domesticité et prostitution », *Cahiers d'études africaines*, n° 179-180(3), 1093–1121.
- OLIVAR, José Miguel Nieto (2012), « Prostituição feminina e direitos sexuais... diálogos possíveis? » *Sexualidad, Salud y Sociedad - Revista Latinoamericana*, 0(11), 88/121.
- OLIVAR, José Miguel Nieto et SKACKAUKAS, Andreia (2010), « Prostitutas, Feministas e Direitos Sexuais – Diálogos Possíveis ou Impossíveis? » *Fazendo Gênero 9 : Diásporas, Diversidades, Deslocamentos* - 23 a 26 de agosto de 2010.
- OSO CASAS, Laura (2007), « Femmes actrices des mouvements migratoires ». Disponible sur : http://graduateinstitute.ch/files/live/sites/iheid/files/sites/genre/shared/Genre_docs/2865_Actes2_004/16-l.oso.pdf Consulté le 09 juin 2015.
- OSO CASAS, Laura, (2006), « Prostitution et immigration des femmes latino-américaines en Espagne », *Cahiers du Genre*, 2006/1 n° 40, p. 91-113.
- PAPERMAN, Patricia et LAUGIER, Sandra (2005), *Le souci des autres: éthique et politique du Care*. Paris: Editions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- PARREÑAS, Rhacel Salazar et BAKER John, « Le travail de care des hôtesse de bar au Japon », *Travailler*, 2012/2 n° 28, p. 15-31.
- PELÚCIO, Larissa (2008), « Travestis brasileiras: singularidades nacionais, desejos transnacionais », Travail présenté à la 26^ª Reunião Brasileira de Antropologia, réalisée entre 01 et 04 de juillet, Porto Seguro, Bahia, Brasil.
- PELÚCIO, Larissa (2009), *Abjeção e desejo: uma etnografia travesti sobre o modelo preventivo de Aids*, São Paulo: Annablume; Fapesp.
- PFEFFERKORN, Roland (2007), « Autour de l'organisation d'une journée d'étude sur la prostitution », *Revue Cahiers du Genre*, 211–236.
- PHETERSON, Gail (2001), *Le prisme de la prostitution*, Paris - Montréal (Québec) - Budapest [etc.]: l'Harmattan.
- PHETERSON, Gail (2010), *Femmes en flagrant délit d'indépendance*. Quincy-sous-Sénart : Éditions Tahin Party.
- PISCITELLI, Adriana (2001), « Re-criando a (categoria) mulher? » Campinas : PAGU.
- PISCITELLI, Adriana (2007a), « Brasileiras na indústria transnacional do sexo. Migrações, direitos humanos e antropologia », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*. URL : <http://nuevomundo.revues.org/3744> Consulté le 09 juin 2015.

- PISCITELLI, Adriana (2007b), « Corporalidade em confronto: Brasileiras na indústria do sexo na Espanha », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, 22(64), 17–32.
- PISCITELLI, Adriana (2008), « Interseccionalidades, categorias de articulação e experiências de migrantes brasileiras », *Sociedade e Cultura*, vol.11, n°2, Jul/Dez, 2008, pp.263-274.
- PISCITELLI, Adriana (2011), « Feminismos e Prostituição no Brasil: Uma Leitura a Partir da Antropologia Feminista », *Cuadernos de Antropología Social*, X Congreso Argentino de Antropología Social, Buenos Aires.
- PISCITELLI, Adriana (coord.) (2005), « Dossiê Mercado do Sexo », *Cadernos Pagu* (25). URL : http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_issuetoc&pid=0104-833320050002&lng=pt&nrm=iso Consulté le 09 juin 2015.
- PLUMAUZILLE, Clyde (2015), « Nous, Putes », *Contretemps*, Mars, 2015, Paris, URL : <http://www.contretemps.eu/lectures/%C2%AB-nous-putes-%C2%BB> Consulté le 09 juin 2015.
- PRECIADO, Beatriz (2013), « Droit de femmes au travail... sexuel », *Libération*, 20 décembre 2013, URL : http://www.liberation.fr/societe/2013/12/20/droit-des-femmes-au-travail-sexuel_968107 Consulté le 09 juin 2015.
- RAGO, Luzia Margareth (1991), *Os Prazeres Da Noite: Prostituição E Códigos Da Sexualidade Feminina Em São Paulo (1890-1930)*, São Paulo: Paz e Terra.
- REYES SERNA, José Ignacio (2012), *Trajectoires Migratoires des Transgenres (MtF) Sud-Américaines ayant exercées la Prostitution à Paris*, Mémoire de Master 2 en Sciences Sociales, Mention Sociologie, EHESS - École d'Hautes Études en Sciences Sociales.
- ROUX, Sébastien (2011), *No Money, No Honey - Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris : Éditions La Découverte.
- ROUX, Sébastien. (2009), « L'initiation. Entretien avec un client de la prostitution », *Genre, sexualité & société*, 2 | Automne 2009.
- RUBIN, Gayle (1998), « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, URL : <http://cedref.revues.org/171> Consulté le 09 juin 2015.
- SAFFIOTI, Heleieth (1999), « Primórdios do conceito de gênero », *Cadernos Pagu*, n° 12, 157–163.
- SALOMON, Christine (2007), « Jungle Fever. Genre, âge, race et classe dans une discothèque parisienne », *Genèses* 4/2007, n° 69, p. 92-111.
- SCAVONE, Lucila (2008), « Estudos de gênero : uma sociologia feminista », *Estudos Feministas*, Florianópolis, 16(1): 288, janeiro-abril.
- SCHAFFAUSER, Thierry (2014), *Les luttes des putés*, Paris: La fabrique éditions.
- SCOTT, Joan (1988), « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique ». *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, *Le genre de l'histoire*, p. 125-153.
- SCOTT, Joan (1991b), « The Evidence of Experience », *Critical Inquiry*, Vol. 17, n° 4, p. 773-797.
- SERA, Jean (1997), « Surrogacy and Prostitution: A Comparative Analysis », *Gender and Law*, Vol 5, p. 315-342.
- STOLER, Ann Laura (2005), « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », *Actuel Marx*, 2005/2 (n° 38), p. 75-101.
- STRASS, Syndicat du Travail Sexuel (2010), « Nous ne sommes pas que belles, ou le féminisme Pute en 15 points ». URL : <http://site.strass-syndicat.org/2010/03/nous-ne-sommes-pas-que-belles-ou-le-feminisme-pute-en-15-points/> Consulté le 09 juin 2015.

SWAIN, Tania Navarro (2005), « Banalizar e naturalizar a prostituição: violência social e histórica », *Estudos Feministas*, p. 23–28.

TABET , Paola (1998), *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps* Paris-Montréal : L'Harmattan, « Bibliothèque du féminisme », p. 206.

TABET , Paola (2005), *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris - Budapest - Torino: l'Harmattan.

TRACHMAN, Mathieu (2009), « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société*, 2 | Automne 2009, URL : <http://gss.revues.org/1227> Consulté le 09 juin 2015.

VARIKAS, Eleni (1988), « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les Cahiers du GRIF*, N. 37-38, Le genre de l'histoire, p. 41-56.

VENSON, Anamaria Marcon et PEDRO, Joana Maria (2014) « Pode a “traficada” falar? ». *Sexualidad, Salud y Sociedad -- Revista Latinoamericana*. n.16 - abr. 2014 - p.31-49.

VIANA BARBOSA MEMBREZ, Larissa, (2007), *Estranhos Amores... Corpos Estranhos... Estrangeiros... Constructions De Genre, “Race” et Difference Dans Le Discours Sur Le Tourisme Sexuel Au Nordeste Bresilien*, Mémoire de Conclusion de Master (*Master of Arts*), l'Institut Universitaire d'Etudes du Développement – IUED, Genève.

WELZER-LANG, Daniel, MATHIEU, Lilian et BARBOSA, Odette (1994), *Prostitution: les uns, les unes et les autres*, Paris: Ed. Métailié.

ZELIZER, Viviana (2001), « Transactions intimes », *Genèses*, 2001/1 no42, p. 121-144.

ZELIZER, Viviana (2006), « L'argent social. Entretien avec Florence Weber », *Genèses*, 2006/4 n° 65, p. 126-137.

Filmographie et Documents Audio-Visuels

BALDINI, Marcus (2011), *Bruna Surfistinha*, Drame, Brésil, 1h49.

BERCTO, Emmanuelle (2011), *Mes chères études*, Drame, France, 1h41.

BIENSTOCK, Ric Esther et CERRETTI, Franca (2005), *Sex Slaves*, Documentaire, Canada, 1h29.

CARRÉ, Jean-Michel (2009), *Les Travailleuses du Sexe*, Documentaire, France, 1h25.

DAVY, Jean-François (1976), *Prostitution*, Documentaire, France, 1h43.

DESPENTES, Virginie (2009), *Féminisme Porno Punk*, Documentaire, France, 1h30.

GOLDMAN, Henrique (1999), *Princesa*, Drame, Italie/Allemagne, 1h30, Disponible sous-titré en anglais sur <https://www.youtube.com/watch?v=JoEUYcZhIEE>

JEAN, Patric (2009), *La Domination Masculine*, Documentaire, France, 1h43.

LAGEMANN, Rudi (2006), *Anjos do Sol*, Drame, Brésil, 1h32.

LEITE, Gabriela (2009a), Entretien au *Roda Viva*, Émission, 80 min., 01/06/2009. Disponible sur : http://www.rodaviva.fapesp.br/materia/723/entrevistados/gabriela_leite_2009.htm.

LEITE, Gabriela (2009b), Entretien au *Saraiva Conteúdo*, 8 min., 23/05/2009. Disponible sur : <http://www.saraivaconteudo.com.br/Videos/Post/43024>

LEITE, Gabriela (2011), Entretien au *De frente com Gabi*, Émission, 50 min., 03/11/2011. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=ggI2YDQEH70>

LEITE, Gabriela, (2012), Communication dans *Mesa redonda sobre prostituição e reforma do código penal, OAB-RJ*, 26 min., 07/11/2012. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=BFmJrLlibYI>

LORD, Jean-Claude (2012), *Les Criminelles*, Documentaire, Canadá, 1h48.

MARKOWICZ, Carolina et GALVÃO, Joana (2007), *69 - Praça da Luz*, Documentaire, Brésil, 15 min. Disponible sur: <http://vimeo.com/8494274>

MOODYSSON, Lukas (2002), *Lilja 4-ever*, Drame, Suède, 1h40.

MURRAY, Laura (2013), *Um beijo para Gabriela*, Documentaire, Brésil, 29 min. www.umbeijoparagabriela.com

SZUMOWSKA, Malgorzata (2011), *Elles*, Drame, France, 99 min.

WERNECK, Sandra (2010), *Sonhos Roubados*, Drame, Brésil, 85 min.

Anexes – Entretien

Francesinha

« J’ai commencé à travailler au Brésil j’avais 17 ans un peu près. J’ai passé beaucoup de temps dans des endroits qui n’étaient pas... Enfin, quand tu commences dans “ça” sans aucune information, tu commences pour très peu d’argent, tu gagnes très peu. Après, il y a aussi les maquerelles... qui profitent du fait que tu es très jeune, que tu ne sais rien, tu comprends ? Donc, je suis resté en travaillant comme ça au Brésil, j’étais mineure, j’avais de faux papiers pour travailler. J’ai commencé dans un privé. Un privé bien connu à l’époque, à Moema⁷⁹. J’ai commencé là-bas et après je suis allée travailler dans la rue Augusta⁸⁰. Donc, j’ai travaillé dans tous les niveaux que tu peux imaginer dans “ça”. J’ai perdu beaucoup de temps parce que je n’avais pas d’information. Donc, j’ai commencé dans un privé, je gagnais très peu, puis j’en ai eu marre de maquerelle qui prenait mon argent, je suis partie travailler dans la rue d’une boîte de nuit super connue à São Paulo. Je suis resté plus au moins un an et demi en travaillant dans la rue. Dans la rue, mais c’était comme ça : j’avais un appartement, donc je ne rentrais pas dans la voiture du “mec”. J’arrivais, le mec se garait et montait vers mon appartement. C’était comme ça que je travaillais, parce que je me sentais plus en sécurité et aussi il y avait des gens qui je connaissais.

Un jour, une fille est apparue, qui travaillait aussi avec moi et elle m’a dit : “j’ai déjà été en Espagne...” et j’ai dit : “je ne crois pas ! ” Je suis devenue folle ! Je trouvais trop beau l’espagnol. Je lui ai demandé : “C’est comment là bas ? ” Et elle a répondu : “Là bas tu gagnes beaucoup d’argent ! ” C’était encore à l’époque de la peseta, ce n’était pas l’euro. Elle disait : “tu gagnes beaucoup d’argent là bas ! ” J’étais toute excitée ! Et puis voilà, ça a fait un clic dans ma tête et je me suis dit : “je veux y aller ! ” Et elle a répondu : “mas comment on va faire ? ” Et moi : “on va trouver quelqu’un pour payer nos billets ! ”

Il y avait une dame à l’époque qui organisait les filles pour partir, mais si le billet coûtait, par exemple, mil euros, tu payais 4 mille euros. En arrivant, tu allais directement à la maison où t’allais travailler, en Espagne. Moi non, qu’est-ce que je voulais faire ? J’avais un copain à l’époque et je lui ai dit : “je dois y aller, c’est l’opportunité de ma vie ! ” Je vivais encore dans

⁷⁹ Quartier classe moyenne-haute dans la zone sud de São Paulo.

⁸⁰ Grande avenue dans le centre-ville à São Paulo, connue par, d’un côté — dans le *bas Augusta*, en direction au centre — la grande quantité de bars, boîtes de nuit, maisons de spectacles, saunas et pour être un point de rencontre gay et de prostitution ; et de l’autre côté – dans le *haut Augusta*, vers les quartiers plus riches comme les Jardins – pour ses hôtels et restaurants de luxe, cinémas de rue (rares dans la ville), théâtres, magasins et boutiques de luxe.

un endroit qui n'était pas très bien, où vivait ma famille. C'est l'opportunité de ma vie, tu m'aides ? » Il m'a payé le billet et après je lui est rendu l'argent. »

J'habitais avec ma mère à cette époque, avec ma famille, avec mon frère. Personne ne savait rien, puis ma mère me l'a découvert. Elle a beaucoup pleuré. « Je ne veux pas que tu fasses ça ! » Je lui ai dit : « c'est le seul moyen pour qu'on puisse avoir quelque chose dans la vie », parce que j'habitais dans une favela, tu comprends ? Ma famille est très humble et donc je lui disais « maman, je n'ai pas d'études, n'est pas ? J'ai arrêté d'aller à l'école pour aider ma mère, à l'époque que mes parents se sont séparés, ma mère est restée dans une situation très mauvaise et j'ai laissé les études pour travailler. Et donc... je n'étais pas très jolie, je ne me trouvais pas trop jolie. Mais je suis devenue très jolie après ! (rires) L'argent ça change la personne, ça, c'est une vérité. L'argent, ça change ! Si tu es moche, tu deviens très belle ! Donc, je suis restée au Brésil ce bout de temps, j'ai travaillé dans pleins d'endroits, privé, boîte de nuit, dans la rue, tout. Jusqu'au jour où j'ai rencontré cette personne qui m'a dit « on y va ! ». J'ai répondu « c'est parti ! ». Elle est partie en premier et après un mois je suis arrivée. J'ai rendu mon appartement, j'ai laissé les meubles, tout, et j'ai rendu. Je me suis dit : non, j'y vais e je vais arranger ma vie. Je suis arrivée en Espagne dans une ville qui s'appelle La Coruña, dans le nord.

À l'époque j'avais déjà mes enfants. Je suis tombée enceinte avec 18 ans. J'ai eu un enfant avec un client. On est resté ensemble, mais après il m'a quitté enceinte. Ce sont passés des choses... Et puis, je suis tombée enceinte de mon deuxième enfant.- Donc, j'ai dit : « non, maintenant je vis dans la favela, avec deux enfants et aussi ma mère et tout ». J'ai dit : « maman, garde mes enfants que je vais essayer et je vais réussir là-bas ». Et ça a été comme ça. J'étais sûre que j'allais réussir, donc je suis venue. J'ai beaucoup souffert, parce que laisser tes enfants petits, laisser toute ta famille, n'avoir personne, je ne savais pas parler espagnol, rien. Je suis arrivée comme ça, tu sais ? Je me suis dit : « non, je viens et je vais réussir ». Et puis, dans la première année, je suis déjà sortie de la favela, j'ai acheté un appartement.

J'ai toujours envoyé de l'argent à la maison. Toujours. Parce que, genre, ma raison de rentrer dans ça c'était ma famille, n'est-ce pas ? Je n'ai qu'un frère. Ça a été pour ma famille qui je suis rentrée dans « ça ». Parce que c'était un moyen plus vite d'avoir de l'argent. J'avais déjà deux enfants, dans cette situation, et on vivant dans un endroit que... Je me disais : « Je ne veux pas élever mes enfants dans cet endroit. Je ne veux pas donner à mes enfants un futur comme cela. J'ai déjà suivi un mauvais chemin, je ne me suis pas marié, ni rien, je fais toujours attention avec mes enfants et c'est pour ça que je suis venue ici.

En arrivant en Espagne, j'ai travaillé en plusieurs endroits aussi. J'ai travaillé en boîte quelque temps et c'est là que j'ai découvert l'internet. C'est là que la vie a [elle fait un bruit mouvement de tournement avec la main], a donnée une... j'ai commencé a travailler sur internet. L'internet,

aujourd'hui c'est vraiment un moyen que tout ce que tu veux est sur internet. Donc, j'ai passé plus au moins dix ans dans ce va-et-vien. Non pas dix ans sans arrêt, parce que j'arrêtais, je restais deux ans sans travailler, et puis je revenais. Je restais deux ans sans travailler et puis travaillait encore. Mais toujours je pensais : « regarde, je vais arrêter, je vais arrêter, je vais arrêter ».

Il y a des filles qui étudient, qui vont à l'université le soir et qui travaillent. Mais c'est très difficile de concilier sa vie personnelle et sa vie dans ce travail. Quand tu es dans cette affaire, c'est très compliqué. Moi non, je ne faisais rien d'autre. J'étais vraiment dédiée parce que j'étais déjà là dedans et je devrais me faire de l'argent pour avoir ce qui était mon rêve, n'est pas ? Mon projet, de réussir à sortir ma famille de cette situation.

Puis, tu commences a... c'est comme je te l'ai dit, tu perds beaucoup de temps sans information. Je suis restée trop de temps dans ça parce que je n'avais pas d'information. Dans ce monde, tu ne trouves pas d'amie. Cette personne que te dit « fais ceci », « vais dans cet endroit-là », « ne perds pas de temps dans cet endroit-ci parce que ce n'est pas bon ». Personne ne te donne des infos, tu dois tout apprendre toute seule et moi, j'ai toujours été comme ça. J'y allais, je me cassais la gueule, et partais vers autre endroit. C'était comme ça.

J'avais peu d'amis, très peu. J'ai eu des clients qui m'ont aidé. Les clients aident beaucoup, tu comprends ? Les clients sont des petits anges qui surgissent dans ta vie. Il y a toujours le mec qui devient ami, pour de vrai. Parce que je ne sais pas si tu as vu ce filme, de Bruna Surfistinha [Baldini, 2011] ? Ce n'est pas... Mon histoire c'est un peu différent de la sienne, mais c'est un peu ça, quand même. De faire des amis, de créer des liens. Le mec arrive et te raconte l'histoire de sa vie. Du coup, tu es un peu psychologue, n'est pas ? Tu donnes des conseils. Tu comprends ? Il y avait des mecs qui me payaient l'heure pour que je reste à discuter, pour me raconter qu'il était amoureux d'une fille et ne savait pas quoi faire. Donc, ainsi, c'est une vie. Et, autre chose, quand tu es dans ce monde, est un monde ! Quand tu es dehors, toi-même, tu vis dans un monde qui n'est pas le monde où je vivais, n'est pas ? C'est totalement différent. Des amis, la relation avec la famille, tout. Alors, j'étais une personne très isolée. Parce que je suis une personne qui hait le mensonge. Donc, qu'est-ce que j'ai fait ? Je me suis fermée dans ce monde. Je n'avais pas d'amis. Je suis restée dix, 13 ans, sans avoir d'amitié. Parce que les personnes, tu vas dans un bar avec les gens, avec un ami ou quelqu'un, et « alors, tu fais quoi ? ». Tu ne peux pas le dire. Du coup, tu dois inventer une histoire dans ta tête et je n'aime pas ça. Donc, je n'ai pas eu des amis, pendant plusieurs années, je me suis enfermée, je ne suis restée que dans le milieu, dans ce petit milieu.

Et ma famille... ma mère la sut. Je lui ai dit : « maman, je vais faire ça parce que c'est le seul moyen... », « Mais non, je ne veux pas », « mais c'est le seul moyen, tu n'as pas les conditions

de me rien donner, mon père non plus ne peut me rien donner et c'est le seul moyen que j'ai trouvé, je dois acheter cette maison... ». Et j'ai sorti tout le monde. J'ai donné... En fait, j'ai acheté 4 maisons au Brésil. Dans un même terrain, grand⁸¹. J'ai fait une pour ma mère, j'ai fait la mienne, j'ai fait une pour mon frère. Ma nièce y habite aussi. Aujourd'hui, je suis en train de tout vendre parce que chacun... je vais donner de l'argent pour ma mère et elle va acheter sa maison à elle, parce que là je suis marié, j'ai une autre vie⁸². Donc on est en train de faire ça. J'ai passé trop de temps, trop, trop, je ne devrais pas y passer autant de temps dans ce milieu, tu vois ? Je ne devrais pas. En plus, c'est comme je te l'avais dit, je n'acceptais pas ce travail, je ne l'ai jamais accepté. Donc... Je buvais beaucoup. Il y a eu un moment dans ma vie que je ne pouvais pas faire ça sans boire. Non pas pour être bourré, mais pour être un peu « heureuse ». « Heureuse » pour pouvoir arriver... parce que quand tu travailles dans une boîte de nuit, tu dois aller sur le mec, n'est-ce pas ? Tu dois y aller, draguer le mec. « Salut ! Ça va ? » Aujourd'hui je me vois et je me dis : mon Dieu ! Comment est-ce que j'ai pu faire tout ça, tu sais ? (rires) Même si je ne pense plus beaucoup dans ces choses-là, je n'ai personne avec qui parler. Mais, ainsi, je pense que... c'est beaucoup de courage, faire ça, vraiment...

Si, pour la société, ça était une chose bien vue, je pense qu'il y aurait beaucoup plus de femmes qu'il y en a aujourd'hui ! (rires) Ça ne coûterait qu'un euro, il ne serait plus 130 (euros) !! (rires) Tu comprends ? Mais, enfin, je trouve ces femmes là trop courageuses, chacune a son histoire, chacune a sa raison. Il y en a celles qui font pour plaisir, d'autres pour payer les études, d'autres le font parce qu'elles ont une famille. Je ne juge personne. Je pense que chacune sais le pourquoi de le faire. Mais c'est une décision qui va changer ta vie pour toujours. C'est un monde que tu rentres, tu connais, tu apprends beaucoup de « malice ». Tu connais... en vrai, tu es une psychologue et tu ne le sais pas. Tu comprends ? Tu connais les personnes d'une façon ! Donc, ainsi... Il y a les dangers... J'ai déjà eu des clients qui ont voulu me frapper dans la chambre, parce qu'il voulait faire sans préservatif. On m'a frappé. On a déjà essayé de me frapper... On m'a frappé, pas trop fort, mais il a essayé. Si je n'avais pas une sonnerie dans la chambre, je ne sais pas ce que se serait passé avec moi. Ici en France... mais bon, j'ai travaillé en Espagne. Je t'ai tout dit, j'ai été dans la piste, j'ai aussi travaillé à Barcelone. Donc, j'ai tout connu. Du luxe, jusqu'au plus bas.

⁸¹ Elle a acheté un grand terrain et y en a fait construire quatre logements, les uns sur les autres, comme un petit bâtiment. Ce genre autoconstruction – souvent pas si grand – est très courant dans les milieux plus populaires.

⁸² Elle me racontera lors d'autres rencontres qu'elle veut vendre son patrimoine – évalué en 900 mille reais (300 mille euros) – suite à des disputes avec sa mère et son frère. De l'argent de la vente elle donnera une partie à sa mère, un appartement pour son fils aîné, qui vit avec sa mère, et gardera le reste, en laissant son frère, qui vit en Espagne, sans logement.

Travailler dans la rue c'est dur ! Parce que normalement qui travaille dans la rue a un maquereau. Je sortais avec un mec à cette époque-là... un hongrois. Il était le genre de mec que j'aimais, fort, musclé. Le genre de mec qui part pour chasser. Il part déjà avec l'intention d'attraper une femme bête qui va... Je suis tombée amoureuse de ce mec et là j'ai passé un grand mauvais temps. J'ai beaucoup souffert, il m'a pris beaucoup d'argent. Jusqu'au jour où il a été arrêté (parce qu'il était dealer) et c'est fini. C'est Dieu qui a dit : « ça suffit ! Elle a déjà trop souffert ! ». Et Il lui a sorti de ma vie.

Il était très violent. Qu'est-ce qu'il m'a frappé, celui-là ! Mais ce sont des choses qui arrivent. Parfois quelqu'un te dit « mais pourquoi tu es resté avec lui ? Pourquoi tu l'as supporté ? ». Tu es dans un endroit, tu n'as pas de famille, tu n'as pas d'amis, tu arrives dans un moment où tu as trop besoin d'affection. Donc, la première personne qui se rapproche de toi et te protège, tu te sens protégée et pof ! Tu tombes ! Vraiment ! Il y a plusieurs filles qui ont vécu ça. C'est sûr. Dieu merci il est sorti de ma vie. Mais, je te dis, il y a toujours les anges qui surgissent. Bien comme il a apparu, celui pour me niquer, il y a eu un mec qui m'a beaucoup aidé, en 2007. Ce mec a été celui qui m'a remonté, il m'a dit : « maintenant tu sors de là ». Il m'a donné beaucoup d'argent, j'ai acheté la maison avec ça. Quand j'ai acheté cette maison, que j'ai sorti tout le monde da favela, j'ai dit : « Pour quoi est-ce que je vais continuer avec ça ? » Je n'avais plus aucune motivation. Ma motivation c'était de sortir ma mère da favela, donner une vie meilleure pour mes enfants. Quand j'ai réussi ça, je suis tombée dans une dépression, tu comprends ? Je me suis dit : « il n'y a pas de raison pour continuer ».

Il y a aussi les problèmes avec les drogues, tu finis par prendre des drogues. La fille que dit que ne prends pas c'est très rare. Parce que si tu rentres dans une chambre avec un mec qui sniffé [de la cocaïne] toute la nuit, qui ne veut pas du sexe, tu dois sniffer avec lui. Donc, moi, je l'ai utilisé comme ça, pas compagnie. Je n'étais pas bien après, quand je l'utilisais. Et puis, aussi, c'était comme ça. Je l'utilisais pendant quelque temps et là, stop ! Ça, ce n'est pas pour moi. Arrête, arrête ! Je n'en veux plus !

Quand j'ai commencé à travailler sur le net... j'ai gagné beaucoup d'argent sur le net. Je gagnais 5 mille euros pas semaine. Tu comprends ? Tu mets une annonce, avec des photos merveilleuses ! Avec du Photoshop jusqu'aux pointes des cheveux !! (rires) J'ai toujours été indépendante. J'ai travaillé très peu de temps en boîte de nuit... c'est beaucoup mieux. Tu diriges ton nez, tu fais tes horaires. Personne ne te donne des ordres. Dans les boîtes tu as des horaires pour rentrer, c'est comme un travail ! Je pensais « je fais déjà ça, et je dois encore supporter un chef ? Non ! S'il te plaît ! » La meilleure chose pour les filles qu'y rentrent, c'est de travailler sur le net, c'est d'y mettre son annonce. Mais, c'est ça, il y a le danger. Tu vas recevoir quelqu'un chez toi, tu ne le connais pas, tu ne sais pas... tu comprends ? C'est un milieu, il n'y a pas de moyen... Je reçois beaucoup de mails des filles me demandant : « les

clients sont agressifs, les clients sont ceci, sont cela ? ». Il y a des gens normaux, mais aussi des gens qui ne sont pas normaux. Donc, c'est comme ça... je suis une personne qui croit beaucoup en Dieu. Je m'attachais à lui, je lui demandais de me protéger. Je lui disais : « Dieu, protège-moi ! Prends soin de moi ! J'ai ma famille, je suis là en train de faire ça, mais... » Tu comprends ? C'est la force que tu cherches. Dans mon cas, j'étais comme ça. Il y en a que ne croient pas en Dieu. Il y a des gens que croient à d'autres choses et voilà...

Et puis, en dernier, je suis venue à Paris. J'ai commencé à travailler ici pour la première fois, j'ai déchiré ! J'étais dans un hôtel de 800 euros, trois jours, mais je gagnais quand même 5 mille euros dans une semaine !

Et je ne savais pas un mot de français ! Rien, rien, rien ! Je suis venu par une femme qu'allait prendre... c'était 300 euros la passe et elle voulait garder 150 et moi 150. Je ne suis restée qu'un jour avec elle et je lui ai dit : « non, laisse-moi que je me débrouille ! ». Et puis, par fois les mecs ne comprenaient pas, mais quand ils veulent faire des choses, ils s'en foutent si tu sais parler ou pas ! [rires] Ils venaient et je me débrouillais. Il y en avait que parlaient espagnol et d'autre qui ne parlaient pas. Je faisais semblant de comprendre ce qu'ils disaient. Et c'est comme ça que s'est passé... Ça arrive de voyager... parce que, quand tu viens en France, tu ne restes pas dans un seul endroit. Tu dois voyager. Tu fais trois jours dans chaque ville. Parce que tu dois être une nouveauté. Donc, dans les trois premiers jours, tu te déchires en faisant de l'argent, et puis c'est du passé, c'est fini. Donc, les filles font ça.

Tu pars d'une ville à une autre déjà avec les annonces. Tu arrives ici, le téléphone est déjà en train de sonner, tu envoyais déjà des messages. Ici en France, c'est un des meilleurs endroits où j'ai travaillé parce que tu n'as pas besoin de parler au téléphone. Tu envoyais un SMS avec l'horaire et c'est bon. Le mec arrive, tu envoies le numéro de la chambre, le prix et c'est fini. Fais ce que tu as à faire et c'est fini.

Au Brésil, j'ai commencé dans une maison très bas de gamme. À l'époque, c'était comme que 60 reais [20 euros aujourd'hui, mais presque 60 euros à l'époque]. Ça c'était il y a 15 ans — j'ai 35 maintenant. Donc, j'ai commencé de très bas. Après, je suis déjà partie travailler pour moi-même et dans la rue tu gagnes déjà 100. Et puis, tu vas dans une boîte de nuit et c'est 150. Et puis je suis partie en Espagne... En Espagne, à l'époque, c'était déjà 60 euros la demi-heure. 120/150 une heure. Quand je suis venue en France, c'était 300/350 euros de l'heure. Maintenant, ça n'est pas terrible pour les affaires. Les filles maintenant partent toutes à Dubai. C'est fini ici. J'étais dans cette démarche de partir à Dubai quand j'ai connu mon mari. Je n'étais pas bien du tout. Je me sentais... je n'étais pas bien du tout, du tout, j'étais obligé de boire pour travailler.

Et puis, un jour, il est apparu, je lui ai bien aimé et j'ai dit : « on va manger ? ». On est allé manger et il a vu que j'étais pas bien... et là il s'est beaucoup rapproché de moi. Et c'était la seule personne que j'avais sur Paris. Du coup, je voulais rester que sur Paris. Il m'a aidé a louer un appartement et il m'a dit : « tu dois quitter ça. Je vais t'aider, mais je vais t'aider pour que tu quittes ça ». Il était mon client. On est sorti une fois, après il a été me chercher à la gare et est déjà devenu mon petit copain. Parfois, je commençais à pleurer, j'avais des crises, et il me disait : « tu n'es pas faite pour ça, je vois ta personnalité, tu n'es pas une femme pour ça. Arrête ! Tu as déjà acheté la maison. Tu as déjà tes choses ». Et moi : « Oui, mais ma mère n'a pas encore moyen de se maintenir ». Et il disait : « Mais non, ils vont se débrouiller ! » On est resté 6 mois comme ça et il a supporté, il est resté à mes côtés, il m'a soutenu, il m'a beaucoup aidé... il était mon psychologue, en fait. Il disait : « regardes, ça n'est pas pour toi. » Il me montrait des exemples des gens qui travaillaient de façon honnête et disait : « tu peux, tu as déjà ta maison. Le plus difficile tu as déjà réussi. Vas-y ! Tu vas réussir de la bonne façon maintenant. Tu vas gagner moins, mais tu vas être... » Et c'était tout ce que j'avais besoin d'écouter, tu comprends ? À ce moment-là... et avoir un soutien, parce que la fille pour quitter ça, il n'y a pas « elle est rentrée toute seule, elle va sortir toute seule ». Pas du tout ! C'est comme un drogué. Une personne addictive des drogues ne va jamais réussir à s'en sortir tout seule de la drogue, elle a besoin d'un traitement, d'être dans une clinique, la même chose c'est la putain. Elle gagne de l'argent comme de l'eau. C'est de l'argent qui vient comme ça. Il y a de mauvais moments. Tu n'as pas mil euros tous les jours, mais... Aujourd'hui je me dis: Je gagne 2 mille euros par mois, avant en deux jours je faisais ça. Et puis je pense : mais, enfin, qu'est-ce que j'étais obligée de faire ? Je devais ouvrir ma porte à un mec que je n'avais jamais vu dans ma vie, me déshabiller et vendre mon corps. Tu comprends ? Et nos corps sont sacrés. C'est un truc... tu vois ?

Et puis, il me donnait de la motivation, j'ai vraiment dû demander de l'aide. Il a été mon psychologue. Il a été patient. Parfois j'avais des crises : « Je n'arriverai pas ! » Je lui disais : « Non, ça ne va pas aller, je dois ouvrir ma propre entreprise, pour avoir quelque chose, de ressource ». Il me disait : « Le temps que tu te mets des choses à faire, tu ne vas jamais sortir ! » Il avait trop peur quand il voyait des cas des femmes qui étaient assassinées dans des chambres d'hôtel. Le mec vient, la tue et personne ne sait rien. Quand tu es dans un hôtel, personne ne sait qui va à ta chambre. C'est trop risqué. Les mecs viennent te voler. Une amie à moi, le mec est venu et l'a frappée. Il voulait de l'argent. Elle avait 10 mille euros cachés dans la poubelle ! Dans la poubelle ! Et c'était comme ça, 5 mille, 6 mille. Parce que tu ne peux pas envoyer tout cet argent par Western Union ou des trucs comme ça. Tu envoyais 2 mille, 2,500, mais tu ne peux pas envoyer 10 mille euros. Donc, tu es obligé de garder cet argent avec toi. Moi, qu'est-ce que je faisais ? Je le mettais dans la poubelle, dessous le sac. Je me disais : « il

ne va pas imaginer qu'il y a de l'argent ici. » Parfois je mettais dans un plastic, roulait avec du papier toilette et laissait avec la poubelle. Parce qu'ils viennent vraiment pour te voler. Dieu merci, plusieurs sont venus me voler, mais je ne me laisse pas faire, et j'avais des talons très hauts, que je faisais très grands ! Il arrivait et je disais : « qu'est-ce qu'il y a ? Je ne suis pas toute seule ! Il y a un mec qui m'attend en bas ! » Je disais comme ça, tu sais ? Avec mon français, que je ne sais même pas s'ils comprenaient. Je prenais le téléphone et [fait semblant d'appeler quelqu'un et parle en français] : « Quoi ? Cinq minutes ? Ok » Comme ça. J'étais trop maline. Ils venaient et pensaient : « elle n'est pas toute seule... ». Parfois, je prenais le téléphone de l'hôtel et « Oui, je suis là. Il est arrivé ». Il ne savait pas avec qui je parlais, en portugais. Tu comprends ? Trop maline. Il faut. Tu apprends trop de choses dans cette vie.

Quand je suis arrivée en Espagne, je suis partie travailler en boîte de nuit. Dans la boîte tu es obligée de te communiquer. Tu dois te rapprocher du mec, tu dois lui draguer. C'est comme dans une soirée. Tu imagines que tu vas dans une soirée, tu as vu le mec et tu te dis : « houlala ! Qu'est-ce qu'il est mignon, celui-là ! ». Sauf qu'il n'est pas mignon du tout ! (rires) Le mec est moche, du genre que si tu le vois vraiment dans une soirée, tu ne le regardes même pas ! (rires), Mais tu dois te rapprocher, tu lui dis « Holla ! ». Parfois je les comprenais, parfois je ne comprenais rien et les mecs n'avaient pas de patience : tu ne sais pas parler ? Au revoir ! Et brésiliennes, houlala !! Je n'en avais jamais vu autant !! Beaucoup de brésiliennes dans cette vie ! Enfin, venues des pays pauvres, parce que le Brésil n'est plus si pauvre. Au Brésil il y a beaucoup de femmes, plus que d'homme. Donc, beaucoup de filles de la favela, des communautés, comme moi. Tous ces pays : Brésil, Colombie, Venezuela, Paraguay, il y en a beaucoup de femme. Mais surtout des brésiliennes et elles sont trop jolies ! Il y en a que tu dis : « Il y en a des belles et il y en a celle-là !! » C'est pour ça que l'internet c'est le mieux, parce que tu deviens belle de toute façon ! (rires) Tu demandes au mec de faire un effort avec le Photoshop. (rires) Tu comprends ? Tu mets tes photos là bas, il vient, ma chérie, il est déjà chaud pour faire ce qu'il veut, il ne veut même pas savoir si c'est la même qui était dans la photo ! J'ai tout appris toute seule. Ici c'est interdit de travailler dans des boîtes, que dans des trucs de stripper. J'ai dansé en Barcelone, j'ai travaillé dans une maison, qui a déjà fermé, n'existe plus... je dansais là bas. Mais, en vrai, tu dansais parce que le proprio voulait dire que c'était un truc de spectacles, il n'y avait pas des chambres, il n'y avait rien, parce que c'était interdit. Il a fini pour mettre des cabines et les filles y allaient pour faire ce qu'elles avaient à faire là-bas, après elles allaient se laver je ne sais pas où. Moi non, je n'ai pas dansé beaucoup, je ne me sentais pas pour danser. Je n'avais pas le corps pour a danse. Il y en avait de danseuses qui montaient dans des barres, tournaient avec les jambes en l'air, je me disais : « je ne sais pas du tout faire ça, je ne vais même pas essayer ! Je vais faire ce que je sais faire et c'est bon ! »

J'ai travaillé dans des boîtes avec 300 femmes. Dans celles où il y a beaucoup de concurrence, il faut demander une « plaza », que c'est un endroit pour se mettre. Parce qu'il y en a tellement de femmes, que l'endroit devient compétitif, c'est difficile de travailler là bas. Donc, tu les appelles et tu dis : « Je voudrais une "plaza" tel jour. » Et elle répond : « On aura tel jour, d'ici un mois ». « Ok, ça marche. Mettez-moi ce jour-là. » Tu ne peux rester que trois semaines maximum dans la boîte, après ça il y en aura d'autres qui viendront. Ce n'est jamais les mêmes femmes.

Quand je suis venue en Espagne, je n'avais aucun contact. Ça a été cette copine qui y avait déjà travaillé et qui m'a dit qu'on pouvait faire beaucoup d'argent. Donc je suis partie ! Quand j'arrive, après deux mois, elle a connu un mec, s'est marié avec lui et maintenant ils ont deux enfants ensemble. Elle est restée un mois avec moi, puis est partie, disparue dans le monde et je suis restée toute seule. Je me suis dit : « Maintenant c'est à moi toute seule ! » Et puis j'ai connu d'autres.

Dans les maisons, tu vas concurrencer avec 50, 100 femmes ! Donc, je veux dire, rentrent 30, 20 hommes et tu as 100 femmes ! Ça veut dire que celles qui ont du talent, celles qui gagnent... celles qui mentent ! C'est ça, il y en a de tous les types : les menteuses [rire], les droguées [elle parle plus bas] et il y en a celles comme moi : normale. Chaque femme a son profil de client et chaque client a son profil de femme préféré. Les drogués voulaient rencontrer les droguées ; ceux qui aimaient boire voulaient celles qui aimaient boire aussi ; et il y en avait les gens normaux. Donc, mes clients, ils ont été toujours les mecs normaux. Des gens fatigués de la monotonie du mariage... ou des gens qui étaient amoureux des femmes et venaient pour m'avoir comme psychologue... il y en avait ceux qui voulaient juste du sexe... alors, au début tu fais un peu tout, tu vois ? Tu fais tout ce qu'il apparaît pour faire. Puis, avec le temps, tu as plus d'expérience et ce n'est plus ce que le client veut, c'est ce que tu veux ! Tu imposes tes règles à lui : « c'est comme ça, ça et ça ! ». J'étais comme ça, moi. Dès que j'ai commencé sur le net, c'est moi qui posais les règles. « C'est comme ça », je disais. Si je lui aimais bien, je pouvais rester une demi-heure de plus, sinon... et, aussi, il y en a qui deviennent des amis, qui viennent toutes les semaines. J'avais un qui venait tous les mercredis. Mercredi c'est le jour d'être avec Francesinha, donc je vais la voir ! » Et il y en a qui restent clients. Et, du coup, tu fais aussi quelques amis. Tu finis par... je le prenais vraiment comme un boulot : j'avais l'heure pour me réveiller, tout très organisé dans mes affaires. Il y a des filles que se réveillent 1, 2 de l'après-midi et jusqu'à qu'elles se fassent belles et commencent à travailler... elles travaillent toute la nuit. Moi non. Je commençais à 10 heures du matin, midi... je me levais à 9 h, prenais ma douche, je faisais mes cheveux, mon maquillage, midi j'étais prête. Mettais mes habits et j'étais bien plus mince [rires], je suis un peu grosse maintenant... Mais j'apprêtais et midi je commençais à répondre le téléphone, j'avais déjà des clients. Je suis devenue importante et j'ai

embauché une secrétaire, parce que je n'arrivais pas à répondre les appels et recevoir les mecs. Je n'avais pas le temps ! J'ai appelé une copine qu'avait elle aussi beaucoup de clientes et je lui ai dit : « Viens ! On va payer quelqu'un pour nous aider, parce que sinon ça ne va pas aller ! ». C'était toute la journée dans la chambre, un rentrait, l'autre sortait. C'était le temps de se laver et hop ! Il y en avait déjà un qui attendait en bas. C'était comme ça ! [rires] J'y pense et je me dis : « Mon Dieu, comment est-ce que j'ai pu faire tout ça, Seigneur ? » Aujourd'hui, ma vie... Pendant 13 ans, 13 ans... et dans ce temps-là, j'ai connu un hollandais qui m'a beaucoup aidé, il m'a donné beaucoup d'argent et...

Je voyageais. J'ai commencé à travailler en Barcelone et j'ai connu tout Barcelone. Après, quand je connaissais déjà tout Barcelone, je me suis dit : « Allez, il faut que je parte d'ici ! ». Parce que tu as un temps, les prostituées ne vont pas rester dans un même endroit toute la vie. Si tu es une nouveauté, tu fais de l'argent, dès que c'est fini la nouveauté, au revoir !

Je suis restée à Barcelone pour un an et demi. Je suis partie à Madrid. Là bas, ça a été la folie ! Je faisais, genre, 4 mille, 5 mille euros dans une semaine. Dans quatre semaines que j'étais à Madrid, j'ai loué un appartement. Et voilà, j'avais mon appart ! Je suis restée dans cet appart pendant deux ans, trois ans, plus ou moins. Avant j'étais dans un appart-hôtel. Je partais toujours avec l'annonce déjà mis sur internet, j'arrivais et puis voilà ! Je suis restée quelque temps et de Madrid je suis partie à Valence. J'y suis restée peu de temps, c'était la nouveauté. Moi et ma copine. On disputait qui faisait le plus. On travaillait toute la journée, on ne se voyait presque même pas où parfois on faisait un duo, on rentrait ensemble dans la chambre, parce que c'était plus facile quand on était deux. Je pense qu'on est resté que trois semaines en Valence, en trois semaines, je pense qu'on a eu 15 mille euros chacune.

Je lui ai dit : « ça ne va plus ici ! » C'était moi qui faisais tout ! Je mettais les annonces, je disais : « tel endroit ! », tu comprends ? On avait quelqu'un qui nous faisait les photos, notre photographe. J'ai dit : « ce n'est plus possible ! » Et on est venu à Paris ensemble. Elle a fait beaucoup d'argent ici. On est restée un bout de temps ensemble et puis elle a décidé d'arrêter, en 2008. Elle avait sa vie, un mari au Brésil, ils sont ensemble jusqu'aujourd'hui. Elle a eu un autre enfant, sa fille a 1 an. Et moi, je suis restée. J'ai fait toutes les villes de France. J'ai été à Caen, Nice, Toulouse... toutes les villes que tu peux imaginer, j'ai été. Toutes ! Et puis un moment j'ai décidé que je n'allais plus bouger, j'allais rester quelque part. Je n'arrivais plus. Je vais faire moins d'argent, mais je ferai une clientèle et je vais rester. Et c'est là que je suis venue à Paris et je suis restée six mois... et j'ai rencontré mon mari, qui m'a beaucoup aidé à l'époque. Je lui ai dit : « aide-moi à trouver un appart, je ne peux plus rester dans des hôtels ». Et puis, voilà ! On a pris un appart de vacances et je payais 2 mille, 2,500 par mois dans l'appartement, plus à manger, les annonces... les annonces sont super cher ! Une annonce à Paris coûte un peu

près 400 euros par mois, plus un autre que je payais. Que pour les annonces, je payais deux bons endroits, c'était 800 euros par mois, en 2008.

J'ai eu quelques personnes qui m'ont beaucoup aidé, de vrais amis. Un espagnol, deux espagnols qui m'ont beaucoup aidé quand j'étais dans la merde – parfois je ne faisais pas beaucoup d'argent ou je n'étais pas bien. Donc, j'appelais les mecs et disais : « tu peux m'avancer telle somme ? » et ils me le donnaient. Il y a eu aussi un anglais, qui a été celui qui m'a donné la première partie pour acheter mon appartement. L'anglais voulait me marier, mais j'étais amoureuse de ce salaud de hongrois, j'ai fini par ne pas rester avec lui. De toute façon, ça n'allait pas marcher parce que je ne l'aimais pas, on n'avait rien. Je n'allais pas me marrer pour l'argent, parce que je ne suis pas du genre que reste avec un mec comme ça, sans vouloir. J'ai toujours été seule, indépendante. Moi... non. Donc, il y a eu des amies qui m'ont aidé aussi, que j'ai rencontrées comme ça.

C'est très rare d'avoir de la solidarité parmi les filles. Très rare. J'ai une copine, qui est vraiment copine, comme une sœur pour moi, que j'ai connu dans ce monde. C'est celle qui est mariée aujourd'hui et vit au Brésil. J'ai aussi une autre, qui j'aime beaucoup. On s'entend très bien dans plein de choses, mais il y a des choses en elle qui je n'aime pas... C'est compliqué, n'est-ce pas ? Il y a des choses, genre, j'ai connu dans ce monde et... amie, vraiment, c'est que celle qui vie au Brésil. J'ai eu aussi une autre, Gabriela – que c'est son nom de bataille, donc je peux le dire –, mais j'ai perdu le contacte... et ces gens-là, qui sont rentrés dans ma vie, qui m'ont aidé...

Bon, à São Paulo, j'ai commencé dans la boîte quand j'avais 17 ans... c'était à Moema [quartier classe moyenne-haute], je suis restée 2 mois et puis je suis partie aux Jardins [aussi un quartier classe moyenne-haute de São Paulo]. Je suis restée dans une maison qui était... à l'époque, il a eu même un reportage de Globo⁸³ qui est venue dans cette maison. On disait qu'il n'y avait que des top models là-bas, le reportage est passé à la télé et tout. La manager a été arrêtée à ce moment-là et la maison s'est fermée... c'était devant le Shopping Iguatemi ! Là bas c'est que des super riches... une maison là bas coûte 2,500 millions [de reais, au tour de 800 mille euros]. C'était dans la même rue où vit Marta Suplicy⁸⁴ ! Elle a été une de ceux qui...

⁸³ Globo c'est la plus grande chaîne de télé au Brésil, elle fait partie du groupe de télécommunication plus importante du pays, qui appartient à la Fondation Roberto Marinho.

⁸⁴ Marta Suplicy est une psychologue, sexologue, féministe et femme politique brésilienne. Militante au Parti des Travailleurs depuis 1981, a été élue députée fédérale entre 1995 et 1999, Maire de la ville de São Paulo entre 2000 et 2004 et été nommée ministre du Tourisme par le président Lula entre 2007 et 2008. En 2010 elle a été élue Sénatrice, devenant la première femme vice-présidente du Sénat.

Ils nous exploitaient trop. On était trop exploitées ! À l'époque c'était 60 reais la passe – je n'oublierai jamais ! – la fille gardait 24 reais et la maison 36 ! C'était de l'exploitation !! Tu faisais 15 passes par jour ! Tous les jours ! De 10 heures du matin jusqu'à minuit ! La maison ouvrait à 10 heures et fermait à minuit ! C'était toute la journée, ma belle ! Parfois, le client partait et tu rentrais avec le prochain, qui t'attendait déjà. Il y avait une queue ! C'était, genre, 10 mecs assis au canapé, comme ça, les filles venaient se présenter et le mec disait : « je viens avec celle-là ». C'étaient 4 chambres pour 15 femmes. Tu imagines ? Du coup, ils attendaient. Ils partaient, ils revenaient...

Une fois la police est venue, j'étais mineur, je me disais « Mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais faire ?! ». Je tremblais, qu'est-ce que je tremblais ! C'est là qu'on m'a découvert que j'étais mineur. La manager a vu que j'étais trop stressée, elle est venue me parler : « tu es mineur, n'est-ce pas ? » et j'ai dit : « Oui ». Elle était très gentille, m'a beaucoup aidé. Mais, quand même, avec l'argent qu'elle faisait avec nous, elle avait le devoir de nous aider ! J'ai bossé là bas pendant un peu près d'une année. Après je suis partie travailler dans la rue.

Dans la rue, j'ai travaillé à Augusta et puis à Indianópolis⁸⁵, qui c'est le pire endroit qu'existe pour travailler. Il y en a des travestis, les maquerelles... tu dois leur payer pour pouvoir travailler ! De chaque passe... tu dois leur payer la journée. C'est pourri, c'est pourri le truc ! Je suis restée très peu de temps là-bas parce qu'on m'a menacé de mort, on m'a dit que si je ne payais pas, j'allais mourir. J'ai dû partir pour l'Augusta, où je suis restée un bout de temps et puis je suis descendue à la [avenue de la] Consolação, qui est juste en bas. Là bas j'ai loué un appartement et j'ai commencé à travailler. Après un an que j'y étais, j'ai rencontré cette fille que je t'ai dit, qui travaillait aussi dans la rue. Elle avait beaucoup de soucis, avec les drogues et tout, un copain qui faisait aussi des passes et qui lui frappait. Un jour elle m'a dit « on y va ? », elle m'a raconté l'histoire et je lui ai demandé : « mais, qu'est-ce que tu fais là encore ? On y va ! ». Elle a trouvé quelqu'un pour lui payer son ticket et on est venu. Et ça a été comme ça. Je suis restée en Espagne et puis... la première année j'ai bien travaillé, après j'ai connu ce mec-là... celui qui m'a détruit. Je suis restée deux ans avec lui, je ne faisais aucun argent. Enfin, je le faisais, mal, mais il prenait tout l'argent que je faisais. J'ai beaucoup souffert. Après, j'ai connu l'espagnol, que c'est avec qui je me suis marié, pour les papiers. On était ensemble et tout.

Je suis arrivée comme touriste. Je suis venue une fois, restée trois mois, et puis revenue au Brésil. Je suis restée deux ans sans papiers, genre, je faisais des aller-retour, pour renouveler le visa, pendant 2 ans. En 2003, j'ai connu cet espagnol, on est restée ensemble, comme des amoureux et tout. Il est tombé amoureux de moi et je lui ai dit : « regardes... » parce que la

⁸⁵ Avenue entre les quartiers Moema et Saúde, dans la zone Sud de São Paulo.

police est venue et ils m'ont donné une carte d'expulsion, donc je lui ai dit : « J'ai besoin que tu te maries avec moi, pour m'aider, parce que je ne peux plus rester ici sans papier... ». Comme il m'aimait, on s'est marié... mais ça n'a pas marché. On est resté... deux ans ensemble et je continuais à travailler dans ça. Je lui disais : « je ne m'arrête pas, tant que je n'ai pas ce que je veux... ». Il voulait que je m'arrête et je disais : « tu n'as pas le moyen de me donner rien ni de maintenir mes enfants, et moi, m'arrêter maintenant, je ne peux pas ! ». Du coup, notre relation a perdu un peu la force et il a connu quelqu'un d'autre, m'a quitté et... bon, là je suis tombée dans une déprime, il était le seul soutien qui j'avais. Je suis resté très triste pendant dix mois, un peu près. Déprimée. Puis, je me suis dit : « ça n'allait pas bien entre nous, il n'y avait pas de moyen, il voulait une vie normale et je ne peux pas ». Donc, je l'ai accepté.

Après ça, je suis restée à Barcelone, puis je suis venue à Madrid. J'ai travaillé à Madrid, je suis allée directement sur internet. En Barcelone, je suis passée déjà sur internet. Et puis, c'est parti... c'est comme je te l'ai déjà dit, je suis restée trop de temps sans information, je ne connaissais pas les bons endroits. Parfois j'allais quelque part, je ne travaillais pas, trop de femmes, trop de concurrence. Tu comprends ? Ou alors il y avait trop de clients qui utilisaient de la drogue ou qui aimaient des choses trop différentes. Comme je ne me mettais pas avec ce genre de client, je finissais pour ne pas faire beaucoup d'argent. Les prostituées ne font pas de l'argent à tous les coups. Il y a des fois que tu explodes et des fois que tu n'en fais rien. Il y a des mois que tu ne gagnes que pour payer les factures ! Parce que quand tu deviens prostituée, ton niveau de vie augmente. Ton loyer est plus cher, tes vêtements sont plus chers. Tu dois être bien habillée, il faut faire les cheveux, les ongles, acheter du maquillage, ce genre de choses. Tu es une prostituée, il faut le faire, tu veux être comme les stars, tu ne veux avoir que de trucs de griffe, n'est-ce pas ? Tu veux... tu vois ? Tu dois bien t'habiller. Tu vas recevoir un client dans un hôtel, tu dois y aller bien. Tu vas diner avec lui dans un restaurant chic, tu ne vas pas... il faut acheter une robe. Il faut arriver et... ta vie change. Mais... quand tu sors, quand une prostituée décide de laisser, il faut avoir du soutien, laisser toute seule c'est impossible. Il faut avoir de la volonté, parce que c'est trop difficile. Tu imagines, faire 5 mille dans une semaine, 3 mille dans une semaine, tu fais 10 mil dans un mois. Comment tu vas faire t'habituer à faire 2 milles dans un mois ? Et en travaillant beaucoup plus ! Beaucoup plus ! Parce qu'aujourd'hui je travaille, genre... J'ai un diplôme de coiffeuse. Je fais des cheveux d'homme, mais je n'ai pas travaillé... à l'époque que je suis arrivée ici, je n'ai pas trouvé. Donc, j'ai fait une agence de nettoyage, j'ai commencé à travailler avec du nettoyage et aujourd'hui j'ai une agence.

J'ai commencé avec ça parce qu'à l'époque que je suis arrivée, je n'avais pas de papier pour travailler dans un salon [de coiffure]. Autre chose, je me suis dit : « je veux travailler pour moi ! Je ne veux pas de patron ! ». Parce que, quand tu es prostituée, tu prends l'habitude de ne pas avoir de patron. Tu fais ce que tu veux, donc je me demandais : « qu'est-ce que je peux

faire ? ». Ici en Europe, j'ai rencontré pas mal de filles qui ont été à la fac et qui viennent faire du ménage, garder des enfants... tu vois ? Donc, genre, tu as un but dans ta vie : « je vais faire ça ! ». E donc, tu y vas... et j'ai commencé en faisant ça. J'ai cette agence maintenant et ça marche pour l'instant, Dieu merci. C'est beaucoup de boulot, tu comprends ? C'est, genre, tu dois avoir la force de la volonté, beaucoup de foi et dire : « je vais réussir ! ». Mais, il y a une chose : ma vie a changé, parce que je pose ma tête sur mon oreiller et je suis en paix. Je suis en paix avec moi-même, je suis en paix avec Dieu, je suis en paix... je peux avoir des amis, je peux dire à tout le monde ce que je fais. Tu comprends ? C'est une liberté. Parce que je ne pouvais pas, je n'avais pas toute cette liberté à cette époque. Je n'ai pas autant d'argent comme j'avais avant, mais j'ai des choses que j'en ai beaucoup rêvé. J'ai mon affaire que je suis sûre que va grandir. Le travail que j'offre c'est différent de tout ce qu'il y en a dans le marché ici et j'en suis sûre que ça va marcher, j'en suis sûre...

Avec ma famille ça a été difficile, parce qu'ils étaient habitués à un niveau de vie très haut... est... ça a été compliqué. Ma mère et mon frère ils savent ce que je faisais. Personne d'autre, que les deux. Personne. Jamais ! Je n'ai jamais laissé que mes enfants le sachent. J'ai toujours été... et aussi, j'ai une personnalité très... personne ne va y croire ! « Je ne crois pas qu'elle fait ça ! Je ne crois pas ! » J'ai une personnalité très forte. Je suis une personne très correcte, très... ma façon d'être, je suis très maternelle. C'est comme je te disais, je suis très protectrice. Je pense... j'arrête de manger... Je peux ne pas manger, mais mes enfants doivent manger. Je suis très comme ça. Donc, personne n'imaginait... tu vois ? Et aussi, j'ai vécu trop de temps ailleurs. Du coup, je disais que j'avais un copain, que je travaillais ici, je vendais des vêtements, je faisais ceci et cela, j'avais toujours une excuse pour les gens plus proches, n'est-ce pas ? C'est, genre, par exemple, aux amis, j'évitais de parler. Ça a été un poids qui est sorti de mon dos, parce que les gens de ma famille me demandaient : « c'est comment là bas ? » et j'étais obligée de mentir et j'ai passé des années comme ça, dans le mensonge. Ça a été trop difficile pour moi. Et la peur... pour mes enfants, tu vois ? Mes enfants... aujourd'hui j'ai un enfant qui va avoir 17 ans et je me dis : « Je ne veux pas que demain il découvre que sa mère faisait ça ! » Donc, j'arrête ! Je dois vraiment arrêter ! C'est bon ! On doit recommencer à zéro ? C'est ça ? Donc, je recommence à zéro, comme tout le monde. J'ai réussi à avoir ce que j'avais de plus important. Tout ce qui viendra après, c'est du profit ! Avec ma famille j'ai eu un... ma mère est une personne qui n'a pas de ressource financière fixe, rien. Elle a toujours été dépendante de moi. Ça a été moi qui ai toujours tenu toute la famille. Je leur payais tout. Tout ! Électricité, l'eau, nourriture, les habits, chaussures pour tout le monde. Ça a toujours été comme ça. C'était, alors, difficile à moi de quitter cette vie. Je me disais : « Comment je vais faire ? Je n'ai pas ma propre boîte, je n'ai pas... comment est-ce que je vais soutenir ma mère ? ». J'avais peur de laisser ma mère dans le besoin, elle a élevé mes enfants, elle les a gardés tout ce temps.

Mais là, mon mari me la dit : « Un jour ça va leur arriver, tu ne pourras pas rester jusqu'à tes 60 ans à faire ça et, d'ailleurs, tu n'as plus la force. » Je suis arrivée à un moment dans ma vie où je n'en pouvais plus accepter ce travail-là. Je n'en pouvais plus me regarder et dire : « Je dois faire ça aujourd'hui ? ». J'ai commencé à boire, à prendre des drogues pour... pour supporter. Pour me déconnecter de cette personne que je suis, pour le faire... Parce qu'en réalité, quand tu es dans ce travail, tu es une comédienne, tu es comme une comédienne. Tu es en miettes et le mec : « Salut, ça va ? » et toi [elle fait semblant de rire très fort] : « Oui ! Super ! À la merveille ! Tout va bien ! ». Personne ne veut voir une fille que...

Il y en avait très peut des clients que j'avais et que je racontais ma vie vraiment, comment j'étais et tout ça... « Et alors, tu as des enfants ? » Ils demandent souvent. « Mais, comment ça ? Et ta famille sait ? », « Non, ma famille n'en sait rien », « Et tes enfants, ils le savent ? », « Non, ils ne savent pas. », « Mais, est-ce que tu as un copain ? », « Non, je n'en ai pas ». C'est toujours les mêmes questions...

Du coup, je me suis retrouvée dans un moment difficile de ma vie et je me suis dit : « Je n'en peux plus là ! Je dois m'arrêter. C'est fini. Je dois recommencer à zéro. » Je n'ai pas réussi à travailler comme coiffeuse ici, je n'avais pas les papiers à l'époque et je ne l'ai toujours pas. J'ai mon passeport espagnol, mais pour pouvoir travailler ici en France, tu dois avoir des papiers d'ici et je n'en avais pas. En plus, je ne veux pas travailler pour les autres non plus. Salon de coiffure c'est un monde pourrit ! J'en ai travaillé au Brésil et ce n'était que des gens pourris ! C'est un qui veut casser la gueule de l'autre. Un qui veut être plus que l'autre. Du coup, il est apparu ce truc de ménage et comme je suis maniaque de propreté, je suis du genre... je deviens stressée quand la maison est sale ! J'ai dit, tu sais quoi ? J'ai vu plein d'annonces et je me suis dit : « Je vais faire du ménage ! » Ça a été dur ! Ça a été difficile ! Ça a été difficile d'accepter. Je me disais : « Mon Dieu ! Je dois passer par ça ? » Je réfléchissais... et je me suis dit : « Allez ! Je dois recommencer à zéro ? C'est comme ça que je dois faire ? Donc, c'est comme ça que je vais faire !! »

Il y a trop de différence quand tu travailles comme prostituée et quand tu travailles normal. Trop de différence !! Beaucoup, beaucoup, beaucoup de différence !! Ça commence par ton niveau de vie. [rires] Un niveau où tu peux aller manger dans des restaurants tous les soirs si tu veux et, aujourd'hui, quand je vais manger dans un restaurant c'est un événement ! [rires] C'est un événement aller au restaurant ! C'est à cause de ça que j'ai appris à faire beaucoup de plats différents chez moi. Mais, genre, ça change plein de choses dans la vie... Argent, change... je ne sais pas.

Travailler comme je travaille là, dans le ménage, c'est trop dur ! Tu travailles toute la journée pour 100 euros ! Tu te déchires de travailler pour 100 euros ! Ce que je faisais en 15

minutes !! D'accord, ça va... tu gagnes moins, mais tu ne dois pas enlever tes habits pour personne, tu n'ouvres ta porte à personne. C'est autre chose. Et tu te sens bien, je me sens légère, tu comprends ? Il n'y a pas d'excuse. Je me sentais coupable quand je travaillais : « je fais un truc que ce n'est pas correct. Ce n'est pas bien de faire ça. » Ma famille, mes enfants... Qu'est-ce qu'ils allaient penser ? Aujourd'hui non, aujourd'hui...

Ça n'est pas un travail dur comme les autres. Parce que dans d'autres boulots durs tu ne dois pas te déshabiller devant personne et n'y faire des choses que tu n'as pas envie. Tu as des chefs chiants, tu te fais humilier par les autres, mais il n'y a pas le moment où tu dois ouvrir les portes de chez toi ou alors aller rencontrer un mec qui pue, qui est dégoûtant. C'est dur ! C'est trop dur ! Du coup, qu'est-ce que tu fais pour te motiver à ce moment-là ? Tu penses à l'argent ! Tu ne fais que penser à l'argent. Pour une fille faire ça, elle doit penser à l'argent. Il n'y a pas d'autre moyen ! « C'est 250 euros, 300 euros. Vite fait, j'y vais et c'est bon ! ». En plus, tu es là en train de faire et... au moins, avec moi c'était comme ça, ce n'était que mon corps qui était là. Ma tête était ailleurs, je pensais à d'autres choses, elle était au Brésil, je faisais des calculs et pensais aux factures à payer à la fin du mois. J'étais en train de faire du sexe avec lui et je réfléchissais à mes factures. Je ne pouvais pas me concentrer... j'étais un robot. À partir du moment où tu commences à faire ça, tu deviens un robot, tu fais parce que tu sais que le mec il aime ça. Tu fais ce qu'il veut et c'est bon. Il a joué, tu remercies à Dieu, il part et c'est fini. Chaque fois qu'un mec part, tu dis : « Moins un ! » Tu vois ? C'est complètement différent. C'est là que tu gagnes beaucoup d'argent, mais le poids que tu portes pour faire ça c'est trop lourd. Les filles qui n'ont pas des raisons trop fortes pour faire ça, elles commencent à prendre des drogues, deviennent dépendantes, déprimées. Parce qu'elles n'ont pas des raisons trop fortes pour supporter tout cela. C'est complètement différent. Aujourd'hui je fais très peu d'argent par rapport à ce que je faisais avant, mais je sais que je viens là, travaille quatre heures et je fais 60, 70 euros. Travailler comme ça fatigue ? Oui, ça fatigue énormément. Mais je me dis : « Je vais réussir, j'aurai mon agence et ça va être la meilleure agence de Paris ! Je me ferai de l'argent et... voilà ! »

J'ai su que la ministre des droits de femmes veut interdire la prostitution, mais tu sais que tout ce qui est interdit rapporte plus d'intérêt... tout ce qui est interdit... S'ils interdisent ça, je crois qu'il y aura encore plus de demandes. Tu comprends ? Donc, s'ils laissent... c'est comme s'est passé en Espagne, là-bas c'est un... personne ne travaille, les femmes sont toutes en train de quitter le pays. On ne fait plus d'argent là-bas parce qu'ils... parce que c'était libéré là bas. À chaque coin de rue tu pouvais trouver une prostituée. Ici, pourquoi il y en a autant de monde qui vient ? Parce qu'ici c'est interdit. C'est interdit aujourd'hui. Si la police rentre dans un hôtel et te prends avec un client, ce que s'est déjà passé avec moi, le mec a une amende de je ne sais pas combien. Tu comprends ? Et si le mec est marié, il panique ! Il va au commissariat et

tout ! Je crois alors qu'il y aura beaucoup plus de demandes, dès que ça sera interdit. C'est comme je te dis : tout c'est qui est interdit, donne plus envie ! Les mecs ont plus envie si c'est interdit et les filles se disent : « Là bas c'est interdit, on aura plus d'argent ! On peut se faire payer plus cher. » Tu comprends ? Une autre chose ce sont les frontières, entre France et Espagne, où il y en a des maisons en Espagne, les français y fréquentent beaucoup. Mais je pense que c'est ça que va se passer, je pense que ça va donner encore plus envie.

Je ne suis pas d'accord qu'on fasse comme en Hollande, où elles ont *Carteira Assinada*⁸⁶ et tout. Parce que ça, dans la vie d'une femme, ça doit être temporaire, elle ne peut pas voir ça comme une profession. Dans mon point de vue. C'est mon opinion. Je n'accepterais jamais avoir « carteira assinada » dans ce métier-là. Très sincèrement. Parce qu'ils mettent à dedans ce qui tu fais. Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je pense que, c'est mon opinion, ça doit être une chose provisoire dans la vie d'une femme, si elle doit faire ça, qu'elle le fasse, mais il faut avoir un moment pour s'arrêter. Je pense que réglementer la prostitution n'est pas une bonne chose. Elle doit chercher un autre chemin dans sa vie. Je pense. Encore plus si elle a des enfants, famille, tout ça, non. Je ne pense pas que ça soit une bonne idée. En Hollande ils ont fait ça et tout, mais, je ne sais pas si tu sais qui les femmes là-bas sont dans des vitrines ? Elles restent dans les vitrines comme si elles étaient des vêtements, tu vois ? À vendre ! Un morceau de viande ! Elles y dansent en bikini, appellent les mecs. C'est légal et tout, mais je n'aime pas du tout. J'ai mon opinion et non... Je pense que ça se fait pendant quelque temps, elle fait pendant le temps qu'elle trouve qui c'est nécessaire. Il y en a des femmes qui y commencent à 30 ans. J'ai commencé tôt, mais il y en a qui sont mariées, qui ont divorcé et que s'y mettent. J'ai connu une fille dont la mère, avec 45, 50 ans, avait commencé à faire des passes. Elle le faisait et a ramené sa mère pour en faire aussi. Donc... chacune... chacune sait ce dont lui convient, tu comprends ? Mais c'est pour un bout de temps. Du dois avoir un temps. Tu mets dans ta tête : « Je commence là et je vais faire le possible pour arrêter au plus vite ». Et quand une fille commence dans ça, elle a un but dans la vie, elle ne va pas se dire : « Si j'étais hollandaise, j'aurais ma "carteira assinada" ! » Personne ne veut ça ! Tu vois ? Ça serait bien pour le gouvernement, parce qu'il va avoir plus d'impôts, ça serait une classe de travailleurs d'où il aurait plus d'argent, mais... je ne crois pas qu'il y aurait des avantages. Pour les filles qui travaillent vraiment, je ne pense pas.

⁸⁶ *Carteira de Trabalho* est un document brésilien qui ressemble un passeport et où on fait le registre (on appelle ça 'carteira assinada') quand le-la travailleur-se est embauché, ses vacances et quand il-elle quitte son travail. Les gens ont souvent peur « salir » leurs Carteias avec des emplois mal vus, où quand il-elles restent très peu de temps ou alors qui sont mal payés.

J'ai tellement parlé là que j'ai la gorge sèche ! Je pense que j'ai tout raconté, dans le moindre détail !

Brenda

J'ai 39 ans. Dans l'annonce je n'ai pas mis 39, mais j'ai 39 (rires). J'aurai 40 ans au mois de mai. On me dit souvent « Mais tu ne fais pas ton âge ! Tu fais plutôt 25 ! » (rires) « Ah, bon ? Merci, c'est gentil ! » (rires) Je fais comme ça... (rires) j'arrange mes cheveux et ma chemise, n'est-ce pas ? (rires) Bon, mais... je vivais à Belo Horizonte, j'ai connu quelqu'un là bas. J'ai un ami français qui vivait là bas. Il a enseigné au Brésil pendant dix ans, puis il est revenu en France. Il a eu des problèmes de papiers et a dû revenir en France. Et là, une amie à moi est venue avec lui. Je n'ai jamais eu le rêve de venir en France. Je ne me suis jamais intéressée pour la France. Elle est venue travailler avec lui. Il l'a ramené. Je travaillais déjà au Brésil, je faisais déjà au Brésil, quand je vivais à Belo Horizonte.

J'avais ma fille petite à la maison, c'était difficile de trouver du travail parce que j'ai arrêté trop tôt les études. J'ai toujours travaillé, je n'ai jamais eu peur d'aucun travail. Son père n'a jamais participé de son élevage. J'étais toute seule ! Mon père et ma mère ne pouvaient pas non plus m'aider. Donc, je suis partie à Belo Horizonte travailler comme domestique. J'ai travaillé beaucoup de temps. Un jour je lisais le journal et j'ai vu une annonce d'escorte pour des hommes d'affaires. Je me suis dit « je dois faire quelque chose, non ? Je dois y aller ! » Travail c'était difficile, on payait trop peu, ma fille était petite, malade... j'avais besoin, on était avec ma mère. Donc j'ai décidé de faire celui-là et c'est comme ça que tout est commencé. Après, j'ai connu une femme, je suis partie habiter chez elle, elle était une manageuse, une « maquerelle » à l'époque, je suis partie vivre chez elle. Puis elle m'a présenté les hôtels en Belo Horizonte, parce qu'en Belo Horizonte c'est comme ça : tu as deux hôtels, tu rentres, tu payes une journée pour la chambre, tu peux même y habiter. Tu payes ta journée, tu y vis, c'est très bien. C'est très différent de la Vila Mimosa, à Rio, j'ai aussi travaillé à Rio. La Vila Mimosa est... les filles sont dans la rua, ainsi, il y a une rue bloquée, il y a plein de femmes et des voitures, et je ne sais pas quoi, et des hommes... et il y en a de tout ! Tout ce que tu veux, tu trouves à Villa Mimosa. Des gens qui vendent des habits, à manger, des dealers... et je ne sais plus quoi ! C'est un gros bazar ! J'y suis restée trois jours, j'ai été terrifié et je suis venue en courant à Belo Horizonte.

Donc, je suis allée travailler dans un de ces hôtels. J'ai continué à travailler dans les trucs que je faisais avant et je travaillais aussi à l'hôtel parce qu'à l'époque on pouvait y faire un peu d'argent, n'est-ce pas ? Et c'est là que tout a commencé. Et là, mon amie est venue à Paris... on m'a proposé d'aller en Espagne, je me suis organisé pour y aller. Une copine était venue en

Espagne en 2002 et puis elle me disait « Ah ! Tu dois venir en Espagne ! » et je ne sais plus quoi. Et je me suis dit « Oui ! J'y vais ! » Me me suis préparé, mais il y a eu un problème et je ne suis pas venue. Elle a eu des problèmes avec la police, je ne suis pas venue cette fois et j'ai laissé tomber. J'ai continué à travailler a Belo Horizonte et cette autre amie, qui était aussi venue, qui était venue à Paris avec cet ami que je t'avais dit, le français qui vivait a Belo Horizonte, elle a décidé de venir travailler à Paris. Je lui ai dit « Mais non ! Tu pars en France ? » Je ne sais pas pourquoi... « Je n'aime pas... je ne veux pas... » Je n'ai jamais eu envie de venir en Europe ! J'ai toujours trouvé ces gens bizarres ! Je n'ai jamais eu envie ! Mais elle est venue. Elle est restée deux ans et me disait toujours « Viens ! Tu vas voir comment c'est bien ici... » Je disais « Je ne veux pas. Je n'y vais pas. Je n'ai rien à faire en France ! » Par exemple, si c'était pour l'État Unis, j'aimerais. Je aussi toujours voulu aller en Indonésie. J'aimerais habiter en Indonésie. Pour quoi faire là bas je ne sais pas ! (rires), Mais j'aimerais y être ! J'aimerais soit vivre en Indonésie ou Hawaii, faire des colliers des fleurs, vendre des noix de coco dans la plage. Ce genre des choses ! Je ne sais pas ! Des idées de fou ! Ne pas gagner aucun argent ! Un jour elle a dit « Non ! Tu viens en France ! » « D'accord. Je vais en France ! » J'avais déjà un passeport qui n'était même plus valable. Tu vois ? Ça faisait tellement longtemps que j'avais mon passeport et que je ne l'utilisais pas qu'il n'était même plus valable. Elle m'a dit : « règles tes papiers toute de suite, parce que tu viens France cette semaine ! ». « D'accord, je vais en France » et elle m'a dit « tu vas gagner beaucoup d'argent ici ! ». Mais là, il y avait une grève de la Police Federal à Belo Horizonte, je ne pouvais pas refaire mon passeport ! Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pris un bus pour aller à Uberlândia [dans le même état, Minas Gerais, mais à 540 km de distance de la capitale, Belo Horizonte]. Uberlândia dans le *triângulo mineiro* ! Loin !! J'ai voyagé toute la nuit ! J'ai fait mon passeport, je suis revenue et je l'ai appelé. Elle m'a dit « Je t'achète le billet maintenant, tu vas à l'agence le prendre et tu voyages demain ». Et ça a été comme ça. J'ai été à l'agence, pris le billet et des euros. J'ai fait ma valise dans le même jour, vite fait. Tout en courant, faire les valises, achètes des choses. Une valise toute petite, comme ça, avec des roues. J'ai mis deux jeans, deux t-shirts et je suis venue. Et je suis là, à Paris. J'ai pris le billet et je suis venue. Je suis restée et je suis jusqu'aujourd'hui. Je ne savais même pas dire bonjour, en français.

J'ai appris très vite. On m'a dit que j'ai appris trop vite. Parce qu'en trois jours je savais déjà acheter du pain. J'y allais déjà toute seule. Avec 20 jours je parlais déjà. Je savais mettre du crédit dans le portable, je savais acheter mes trucs, je savais recevoir les clients. Je pouvais dire le code de l'entrée et je pouvais former des phrases. Mais c'est la force du besoin. Parce que j'allais rester seule ici, ma copine allait rentrer au Brésil et j'allais rester avec une personne qui je ne connais même pas ! Elle avait une autre copine, avec qui j'allais rester. Mais je ne la connaissais pas. Et quand je suis arrivée, tout le monde me mettait de la pression : « les

Brésiliens ne valent rien ! Tu ne dois pas être amie des brésiliens, parce qu'ils ne valent rien ! Tu dois te mêler qu'avec des français ! » C'était un nid de serpents, elles disaient. Donc, ça a été à force du besoin que j'ai vite appris à parler. Et en parlant, j'ai appris à aimer, ma chérie. Quand je suis arrivé à Paris j'ai dit : « j'ai trouvé mon endroit au monde ! » [rires] « C'est là que je veux rester ! Je vais rester ici ! Je ne rentre plus jamais au Brésil ! » Et je suis ici jusqu'à maintenant.

Ici c'est beaucoup plus tranquille pour travailler... Je travaillais dans une rue à BH, qui s'appelait rue Guaicurus. Mais je ne travaillais pas dans la rue. Je n'ai jamais eu le courage de rester sur le trottoir. Qu'est-ce que c'est que ça ? Ici aussi, il y a des filles qui font du racolage. Au-delà d'être un crime et risquer d'être envoyé à la prison, je trouve très dangereux ! Très dangereux ! J'ai toujours été très soucieuse. J'ai toujours eu trop peur de que se passe quoi que ce soit avec moi, parce que ma fille n'a pas de père ! Si je meurs, qui est-ce que va s'occuper d'elle ?! En plus, j'ai horreur de penser que les gens peuvent me tuer. Que je peux mourir ! [rires] Du coup, je ne travaille pas dans la rue ! Je n'ai jamais travaillé ! À BH j'ai aussi travaillé en hôtel. Il y a des hôtels dans la rue Cruz, tu payes une journée. Je ne sais pas combien ça coûte une journée... quoi. Ça doit être 50 reais [16 euros] par jour. Et tu peux garder la chambre toute la journée. Tu payes par jour. Il faut avoir de l'argent tous les jours, sinon le manager te met à la porte.

L'hôtel ouvre à 8 h du matin, tu rentres et prend ta clef. Si tu n'y dors pas, parce qu'il y a des filles qui viennent d'autres états et qui habitent dans les hôtels. Elles y restent toute la nuit, et la journée. Après qu'ils ont fermé la porte de l'hôtel, à 23 h ou minuit, personne ne peut sortir ou rentrer. Soit tu t'achètes à manger et manges là dedans, soit tu auras faim jusqu'au lendemain matin. Parce qu'ils ne te laissent pas sortir à la rue. Personne ne peut rentrer, personne ne peut sortir. Tu y restes enfermée. J'ai travaillé là bas beaucoup de temps, avant de venir ici. Quelques années. Comme je t'ai dit, je suis restée beaucoup de temps. Je pense que je suis restée 5 ans là-bas. Il y a beaucoup de sécurité là bas. Il y a des vigiles qui sont dans le couloir tout le temps. Si tu fais un cri, tout le monde t'écoute. Parce que les filles... les portes sont à côté, les chambres collées, avec les portes. Il y a des hôtels très jolis, qui ont des chambres avec la salle de bain [un toilette et une douche], mais il y en a qui ne l'ont pas. Où j'étais, Dieu merci, il en y avait. C'était très bien. Une douche, un toilette. Un lit et une armoire pour mettre tes affaires. Mais li n'y avait pas de tiroir ! [rires] Dieu merci qu'il n'y avait pas de tiroir ! Je déteste les tiroirs ! C'est une maladie, non ? C'est un truc des gens fous ! N'est-ce pas ? [rires] Je n'aime pas les tiroirs ! Ça m'énerve les tiroirs ! Des tiroirs et des cintres ! [rires] Tu sais pourquoi je n'aime pas les cintres ? Si je mets un habit sur un cintre, c'est sûr que ça va tomber. La merde de cintre n'arrête pas de bouger ! Ça m'énerve tellement ! Tiroir, cintre, couvercle e klaxon ! Le bruit du klaxon me laisse en colère ! Pour dire vrai, je déteste les bruits trop fort. Je hais quand

quelqu'un crie à côté de moi. Je hais des gens qui parlent fort. Je pense que comme j'ai la tension élevée, j'écoute plus... ça rentre dans ma tête... je déteste le bruit ! Trop de monde en train de parler. Je pense que c'est ça.

Je n'ai jamais travaillé dans de bar. Je ne suis jamais allée. Jamais. J'aime mieux travailler avec des papiers, par exemple. J'aime travailler avec des papiers, à la maison, au bureau. Sans contact avec le public. Je n'aime pas, je n'ai pas de patience. Je travaille avec le public, mais je n'aime pas. J'aime bien le travail que je fais, je ne vais pas dire que ça me dérange. Ça ne me dérange pas. Je n'ai aucune honte de te dire que je fais et que ça ne me dérange pas. Je connais des gens incroyables ! Je connais des joueurs de foot, je connais des acteurs, des journalistes. Je connais des pauvres, des riches. Des beaux et des moches. Il y a des hommes tellement beaux qui viennent ici, qui deviennent des amis. Tu vois ces chocolats-là ? Ça a été un garçon que j'ai connu il ya trois ans. Un jeune homme. Quand je l'ai connu, il avait 18 ans, maintenant il a 21 ans. Il m'accompagne depuis qu'on s'est connu. Parfois il perd mon téléphone et puis il le retrouve. Et c'est comme ça. C'est un très jeune homme, il a une copine il y a très longtemps. Mais il passe au moins une fois par mois. Il m'appelles, pour savoir comment je vais, comment ça se passe. Je connais des gens importants qui viennent d'autres pays. Un jour j'ai connu un prince arabe qui c'était une chose ! Un fou ! un jour j'ai presque été trafiquée, comme la fille de la novela⁸⁷. Un homme voulait m'emmener en Arabie Saudite. C'est un tas des choses...

Un jour j'étais avec un client, un mec m'appelles et me demande : « est-ce que tu vas dans un sauna ? ». « Oui, sans problème. Tu viens chez moi, tu me payes. Je te connais d'abord, je vais donner ton numéro à une personne, je lui dirais où je vais avec toi et puis j'y vais. Il n'y a pas de souci. Je vais au sauna ». « D'accord. On y va ! » C'était à Pigalle. Un sauna turc, je ne sais pas, à Pigalle. On y va. Il s'appelait Thierry, un... je pense qu'il était de Martinique. Je ne sais pas quel genre de truc qu'il était ! [rires] Il travaille à l'aéroport, il est contrôleur aérien à Charles de Gaulle. Il m'a donné beaucoup d'argent à l'époque. Je suis allée avec lui. Et puis il m'a laissé là bas. « Parce que tu y vas, je connais des mecs... » Et il a pris des photos de moi, tu sais ? « Je connais un mec qui va te payer je ne sais pas combien... 50 mille dollars pour toi et tu vas rester avec lui... » et je ne sais plus quoi. Je lui ai dit : « Regardes, je ne parle pas... je parle un petit peu de français et portugais. Qu'est-ce que je vais faire en Arabie Saudite ? Ces gens-là n'aiment même pas les femmes ! » Il disait : « Mais non, ça n'est pas comme ça, il y en a des femmes de toutes les races là bas ! Tu vas rester dans une chambre avec elles et quand tu dois

⁸⁷ Il y avait à l'époque une Novell brésilienne, *Salve Jorge*, qui parlait d'un réseau de trafic de femmes vers l'Europe pour le marché d'exploitation sexuel.

sortir, une femme vient te faire belle. Tu vas rencontrer ces trois... » J'ai pensé : « Ça n'est pas l'aire d'être une bonne chose. Ça ne va pas marcher. » « Tu ne sors que quand ils t'autorisent... » Et j'ai dit : « Quoi ? » Je fais toujours beaucoup d'attention, j'ai toujours fait très attention avec ce genre de chose. J'ai toujours eu peur de devenir... de m'arriver ça. Et à l'époque j'étais rousse, parce que mes cheveux sont clairs. J'ai les cheveux noirs maintenant, mais ils sont très clairs. J'avais les cheveux longs et roux à l'époque. Il disait : « je t'emmène, parce qu'ils ont besoin... » je lisais sur internet, j'ai toujours eu l'habitude de lire. Lire et regarder la télé. J'ai toujours aimé les infos. J'ai l'habitude de lire. Je ne peux rien voir que je commence à lire. Et se passait ça à l'époque, ils amenaient des femmes, et c'étaient des femmes avec mon biotype de l'époque. J'ai toujours été grande, j'ai toujours eu de grosses jambes, poitrine. Et les cheveux roux. Ils amenaient à cette époque, à cause des taches de rousseur. Et il m'a dit : « Non, quelqu'un va te chercher à l'aéroport. Là bas je donne 30 mille dollars à cette personne e quand tu arrives à Riyad, en Arabie Saudite, et je te donne encore 20 milles ». Et quand j'ai raconté tout ça à ma copine, elle m'a dit : « C'est sûr qu'il y a un truc, là ! » « C'est clair ! » j'ai répondu. En échange de quoi il me donnerait tout cet argent ? Por quoi ? Avec ce tas des femmes beaucoup plus belles que moi sur le site ? Plus jeunes, top models, qui vont partout dans le monde. Parce que, tu sais qu'il y a beaucoup de femmes qui voyagent. Moi, je ne voyage pas, je n'ai pas le courage. Je suis trop peureuse ! Et ça a été comme ça. Il a continué avec ce truc, il ne me lâchait pas, n'arrêtait plus de me harceler ! J'ai dû changer mon numéro de portable. Mais ça a été presque. Si je l'avais accepté, je serais là bas, esclave en Arabie Saudite ! Qu'est-ce que je vais faire en Arabie Saudite ? Mon Dieu ! Ces gens-là n'aiment même pas les gens... Il n'y a que des bombes là bas. Ils n'aiment même pas leurs femmes, qu'est-ce qu'ils vont faire avec moi ? Je n'y vais pas ! Il voulait que j'aie à Londres, rencontrer un homme qu'allait me payer 20 mille dollars, juste pour que j'aie déjeuner avec lui à Londres. Oui, bien sûr. Et après je pars à Londres et ne reviens plus jamais. Je n'y vais pas, j'ai dit. Je n'y vais pas. Ça a été comme ça... et je suis encore là. À l'époque de ce prince, j'ai été diner avec lui ici à Pairs. On a mangé dans un restaurant super chic aux Champs Elysées. Il y avait plusieurs gardes du corps et il ne dit rien. Il ne touche pas les femmes. Il juste les regarde. C'était juste pour être là, tu vois ? Juste pour diner avec lui. Il était là, à regarder mon visage. Mais beau, magnifique, magnifique, magnifique ! Le prince, il possède du pétrole et je ne sais plus quoi... J'ai gagné beaucoup d'argent. J'ai dit « J'y vais, mais il faut me payer en avance ». On a été à la banque, ils m'ont fait un virement et j'y suis allée. Je suis restée quatre heures avec lui et il m'a payé 3 mille euros. Il m'a donné des habits, des sacs, je ne sais plus quoi, que j'ai dû acheter pour y aller. J'avais dit « Je n'ai pas de vêtements pour aller dans des endroits comme ça » Et, pour de vrai, je ne les ai pas. Il a payé et je suis allée. Je me suis amusée.

J'ai déjà rencontré beaucoup de gens bien, mais j'ai déjà été agressée ici. Au Brésil non. Au Brésil, Dieu merci, je n'ai jamais été agressée. Il y a eu des filles que... J'ai déjà vu, des amies à moi, des filles qui travaillaient dans le même hôtel que ont eu de coup de couteau, mourir. Je l'ai déjà vu. J'ai connu des femmes qui ont été mortes là bas. Mais moi, Dieu Merci, j'ai toujours eu de la chance. Les filles disent que Dieu n'écoute pas les prières de « putes », mais la mienne il l'écoute. Je demande de la protection jusqu'aujourd'hui. Pour chaque homme que je reçois je fais, je suis catholique, je fais le signal de la croix. Je demande à Dieu « Si c'est de bonne chose, qu'il reste. Sinon, qu'il s'en va de la porte ! Qu'il ne rentre même pas. » Je préfère faire comme ça, que prendre le risque, tu sais ?

Au Brésil, je n'ai jamais été agressée, mais ici, le jour même que je suis arrivée. La première fois que j'allais travailler, c'étaient trois filles dans l'appartement, moi et deux autres. Une de ces filles était partie avec un client dans un club échangiste, parce que ces gens d'ici aiment beaucoup ça, n'est-ce pas ? Je suis restée avec l'autre. Et puis, c'est arrivée un homme, un arabe. Si je vous cet homme n'importe où dans la planète, je le reconnais ! Un gros arabe blanc, tout tatoué, tout bizarre, tout drogué. J'ai toujours eu l'œil pour reconnaître les drogués. Je reconnais n'importe où. Si je regarde un homme, je sais déjà s'il est un policier, s'il est un drogué, s'il est voleur, ce qu'il est. Je suis très observatrice. J'observe beaucoup les gens. Il est venu et j'ai fait. Il a voulu rester un peu plus, mais je ne savais rien dire. Le premier jour que j'étais ici, je ne savais dire ni bonjour, je ne savais rien. Elle est venue parler avec lui pour moi et il a payé pour rester un petit peu plus. Après, j'ai dit, c'est bon. Il avait une barrette de shit, parce qu'ici ils ne fument pas la marijuana, ici ça n'est que du shit. Je n'ai jamais fumé de la marijuana nulle part, parce que je déteste cette odeur-là ! Je ne le supporte pas ! Une fois j'ai goûté une Herbe d'Amsterdam. J'ai fait comme ça [fais semblant de fumer une cigarette et tousser. En suite elle rit]. Parce qu'on m'a dit que c'était bon, que je devrais expérimenter. Ça a été la seule fois dans ma vie. Parce que je n'aime pas fumer, la fumée de tous les types. Bon, on revient sur l'histoire de l'homme. Il un truc, s'il y a deux filles ou trois dans la maison, le client ne voit jamais l'autre, parce que ça peut poser des problèmes. Et puis, c'était déjà minuit passé, une et demi du matin et l'homme ne sortait pas. Ma copine a dit : « il n'y a pas de souci, laisse-lui. Je vais rester ici et puis il va partir. » Il l'a vu et il a dit : « Je veux rester ! » Elle m'a dit : « Je vais faire » et moi : « N'y vas pas, parce que cet homme va t'embêter, il est complètement drogué, il ne va pas y arriver ». Elle m'a dit : « J'y vais quand même ». Elle est rentrée deux minutes... Elle est brésilienne aussi. Après deux minutes j'ai entendu le bazar dans la chambre. J'ai frappé à la porte et elle m'a dit : « Il ne veut pas payer, il va sortir toute de suite ! » Et elle avait laissé son portable sur un meuble, au lieu de le ranger et il l'a pris ! « Mais non ! Il a pris mon portable, toute ma pub est dans ce portable ! J'en ai besoin ! » Et puis qu'on s'est accroché a cet homme, mais qu'est-ce qu'il nous a frappé ? Il la tenait dans une main et avec l'autre il

essayait de m'étrangler ! Le temps qu'il me jetait par terre, il l'a frappait. Quand je revenais pour lui frapper, il l'a jetait et frappait à moi. Et puis elle revenait. Il m'a donné un coup de pied sur la poitrine et le parquet c'était en bois à l'époque, je me suis cogné le dos et je suis restée une semaine avec les côtes qui me faisaient mal ! Celle a été la seule fois que j'ai été agressée à Paris. Après, il y a eu le vol chez moi, ici, il y a deux mois. Ma chérie, je suis complètement desestructurée ! Parce que là, après ce vol, j'ai tout perdu ! Il m'a volé tout ce que j'avais ! Tous mes téléphones de travail, les téléphones privés. Il n'y a que cet ordinateur-là qu'il n'a pas pris, parce que c'était trop grand, mais il l'a donné un coup de pied et l'a jeté par terre. La chance c'est que ça ne s'est pas cassé ! Il a coupé le fil du téléphone fixe. Il a tout fouillé... tout ce qui était là [elle montre une étagère avec le doigt] il a jeté par terre ! Il me menaçait, pour faire ma copine lui donner les choses. Il voulait l'argent. Il a tout pris ! J'avais acheté un ordinateur nouveau, un Sony rouge, de ces petits, très joli ! Il a pris un appareil photo semi-professionnel que j'avais acheté. De l'argent, des bijoux, téléphone. Et même un petit t-shirt que je venais d'acheter, il a pris. Il a pris tout ce qu'il a pu prendre. L'iPad ! Quand je suis arrivée, j'ai gagné cet iPad de ma copine. Elle me l'a donné il y avait 8 jours ! Montre... tout ce que j'avais ! Tout ce que tu peux penser qu'il avait, il a pris ! Il a même séparé l'argent ! J'avais 200 reais, 300 dollars, dans le portefeuille, et encore 600 euros. Il a pris, il n'a séparé que les euros. Même les petites pièces d'euro il a pris ! Ils, n'est-ce pas ? Ils étaient cinq !! Cinq mecs ! Trois noirs et deux blancs de la Roumanie ou d'un de ces Pays de l'Est. Je sais qu'ils n'étaient pas des arabes, parce que je reconnais les arabes. Ils ne l'étaient pas.

Je ne parle pas arabe, mais les gens pensent souvent que je suis arabe parce que je suis grande. La plupart des gens pensent que je suis arabe. J'ai des traits d'arabe, mais je ne parle pas. Pas encore, peut-être un jour je l'apprends. (rires) Ça a été la seule fois. Je suis restée un mois sans travailler, parce que pour récupérer les numéros de téléphone, sans argent... je venais d'arriver, il y avait huit jours ! Il m'a volé tous les téléphones ! Il a tout cassé ! Le téléphone il n'a pas volé, il a ouvert et cassé. Enlevé toutes les batteries, la puce qui était dedans, il a cassé et a pris la batterie. Et après tout il a pris les clés de la maison. La chance c'est qu'en avait deux. J'avais une et ma copine l'autre. Il a pris la sienne et n'a pas trouvé la mienne. Il nous a attaché sous le lit, avec le matelas par dessus, fermé la porte et ils sont partis ! Ils nous menaçaient de nous jeter de l'alcool et nous mettre du feu ! Ils avaient un couteau dans la main. Mais le problème n'était même pas ça. Le problème c'est qu'ils étaient trop drogué et une personne droguée elle ne réfléchit pas, ne pense pas. Tu n'as pas moyen de discuter avec une personne comme celle-là. Ma copine leur disait : « Partez ! Ça fait une heure et demie que vous êtes là et mon ami va arriver. S'il arrive, on aura des problèmes » Et il a dit : « On y va, on y va ». Il a pris les choses et il est parti. Une heure et demie dans cette galère dans l'appartement ! » Je ne faisais que prier ! Je pouvais pas ouvrir les yeux, parce que j'ai écouté un d'entre eux parler, celui qui avait

le couteau à côté de moi : « Ça a été un tel qui t'a envoyé ici, n'est-ce pas ? ». C'était un client à moi, une personne que je me connaissais déjà, parce qu'il m'a appelé sur mon portable. Il m'appelait depuis le matin. Ils ne me laissaient pas regarder. Je ne pouvais pas regarder. Je n'ai vu aucun visage. Ma copine a vu les visages de deux entre eux. Ils avaient tous des cagoules, deux l'ont enlevé et elle leur a vu les visages. Mais moi non. Je sais que trois étaient noirs, grands, avec plus ou moins, au maximum, 25 ans et deux blancs. Tous grands. Parce que, tu vois, je suis grande, mais ils étaient beaucoup plus grands que moi. Je ne faisais que prier, pour m'en sortir en vie. Je pensais à ma fille et à mon neveu, tu vois ? Je ne pensais qu'à ça. Tu imagines ? Je ne pouvais même pas pleurer ! Même pas !

Je n'ai pas porté plainte à la police. Je n'ai rien fait. Parce que ça ne sert à rien. Tu vas au commissariat, porte plainte et la police, au lieu d'aller chercher le voleur, viendra me chercher. Parce que ma copine qui a pris une bale, que je t'ai dit, le bandit l'a frappée, il l'a cassé toute la tête. Elle a eu des points de suture, la pauvre ! Elle est très petite, comme ça... les bras, avec plein de bleues, la tête avec des coupures qui ont eu besoin de points, tu vois ? Ses yeux étaient blessés. La bouche gonflée. Elle a été o commissariat, parce que les pompiers l'ont amené à l'hôpital, de l'hôpital ils ont été porter plante. Au lieu d'aller chercher le voleur, ils ont demandé combien d'annonces elle avait, quel site elle était. Tu vois ? Et puis, tous les jours on l'appelle pour demander je sais pas quoi. Ce genre des choses... au lieu de chercher le voleur. C'est travailler pour tout racheter. Je suis restée un mois sans travailler, j'avais peur. J'ai encore peur. Il y a en a que je ne reçois pas. J'ai arrêté avec les africains et je fais attention aux accents pour savoir d'où ils viennent. Je regarde la porte d'abord, avant d'ouvrir.

Je veux déménager d'ici. Hier j'ai été voir un appartement, mais je n'ai pas aimé. C'est parce que c'est aussi au fond, je ne peux pas voir la tête du mec avant qu'il rentre. Je veux un appart d'où je puisse voir la rue. C'est comme ça que je veux faire. Je faisais ça quand j'habitais en Place d'Italie. De mon appart je voyais la personne en bas. C'était beaucoup plus sur. Maintenant, ici, je ne vois rien ! Quand je ferme la porte, dans peu de temps la lumière s'éteint. Tu regardes dehors et c'est tout noir. Il peut avoir dix personnes là bas et tu ne vois rien. Tu ouvres la porte et voilà ! Maintenant, le proprio d'ici cherche un autre pour moi, pour août. Je vais revenir sur Place d'Italie, parce que c'est plus sûr là bas, il y a des caméras dans l'entrée. Le bâtiment c'est énorme ! Il y en a plus de 5 mille personnes dans le bâtiment et la lumière est automatique, il n'y a pas de prise, elle s'allume quand tu ouvres la porte. C'est mieux. Si quelqu'un reste dans le couloir, elle ne s'éteint pas. Mais ici non. Je dois mettre la tête dehors pour l'allumer. On ne peut pas l'allumer dedans l'appartement. Les vieux bâtiments sont comme ça.

La personne à qui je donne le numéro des clients quand je sors c'est cette amie. Mais je ne fais pas de déplacé, je ne fais pas. Je ne suis allée que cette fois au sauna. Je ne fais qu'avec un

monsieur que ne vie pas sur Paris, mais qui est un habitué. Il est fermier. Bon, il n'est pas un fermier, mais au Brésil on dirait un fermier. Il est âgé, il a déjà presque 70 ans. Je vais chez lui, mais il a des enfants. Quand sa fille voyage, il m'appelle. Je viens, vite fait. J'arrive le soir, je dors, le lendemain matin à 6 heures, il me met à la porte ! (rires) Oui ! Il me met à la porte en disant « Allez, on se dépêche ! » à 6 heures du matin ! (rires) Dans le froid ! La gare est encore fermée et je suis là, à attendre ! (rires) Je ne sors pas avec des clients pour manger, je ne fais rien. Je ne bois pas dans la journée, je ne bois pas avec le client. Je ne fais rien de ça. Je fais attention à ma sécurité. Je lui donne le numéro quand je vais dans cette ville, j'appelle ma copine et je dis : « j'y vais, je sors de Paris là ». Puis, j'appelle un autre ami à moi et je le préviens aussi. Et après, je préviens ma sœur au Brésil, qui me surveille sur internet. Tout le monde a son numéro et son nom. Tout le monde sait où je suis. Quoi que se passe... j'ai peur de disparaître et personne ne plus jamais me retrouver ! (rires)

Quand ils demandent de faire moins cher, je n'accepte pas. Parce qu'un homme qui n'a pas d'argent c'est déjà... c'est déjà de la racaille. Je ne reçois pas. « Le prix c'est celui-là. Si tu veux payer, si tu peux payer, tout va bien. Si non... » Il ne faut même pas venir ! « Fait pour 50, 60, 70, 80... non ! Le minimum que je fais c'est 100, 120 [euros] » Je dis tout de suite que ça ne m'intéresse pas, je raccroche et je l'enregistre sur mon téléphone ! « Je me “ne pas répondre ! », « salaud qui n'est pas rentré », « salaud qui a claqué la porte », « salaud bourré » ! (rires) Il n'y a que ça sur mon téléphone ! « Ne pas répondre ! », « Ne pas répondre d'aucune manière » (rires) Ma belle, ma vie est comme ça ! Mon téléphone est comme, mon répertoire. « Salaud, ne jamais répondre ! »

Quand je suis arrivée, les filles étaient déjà sur internet. Je suis arrivée en 2009, je crois que c'est ça, fin 2008, début 2009. L'internet tu le mets tout de suite, le magazine [La vie Parisienne] il faut attendre. Il a une date pour sortir, une date pour envoyer l'annonce. Et ça marche toujours. Tu envoies une photo, avec le paiement de 150 euros. C'est le minimum. Tu envoyais l'annonce, avec un petit texte, le téléphone, une copie du passeport ou un autre document que tu veux et c'est bon. Mais il y a une date. Tu l'envoyais jusqu'au 18 de chaque mois, il sort le 30 ou le 1^{er}, au plus tard. Quand je suis arrivée, on pouvait plus mettre l'annonce, je suis partie directe sur internet et je suis restée, jusqu'à que je puisse mettre l'annonce. Sur internet c'est plus cher, c'est 400 euros par mois ! Et le magazine est 150, pour une annonce basique, avec une petite photo, en couleur. Il y a beaucoup de brésilienne dans ce magazine. Il n'y a pas ma photo dans celle-là parce que comme on m'a volé, je n'ai pas mis de photo. Je n'avais pas d'argent ! Tu peux le prendre, si tu veux. Je vais les jeter, si non. Il y a des choses ici, qui houlala ! [en feuilletant le magazine] Regardes, tu remplie ça, mais comme je suis déjà cliente, je les passe juste un coup de fil et je dis : « Je suis tel numéro de téléphone, je veux mettre une annonce ». Tu auras l'annonce, quand tu envoies l'argent. Donc, je n'envoie même

plus celui-ci. Mais quand les filles l'envoient la première fois, elles doivent couper ou photocopier ça, faire un petit texte et signer. Tu signes avec ton vrai nom, mets ton numéro de téléphone, l'adresse, tout ça, l'adresse que tu veux, il n'y a pas besoin de mettre le tien. Et tu l'envoies avec une photo, la copie du passeport et l'argent. Très facile. Tu vois la photo ? 150, 200, 250... Il y en a même de 600 euros. La page c'est 600 euros. Mais je ne mets pas une page entière, parce que je ne suis pas folle ! Une petite photo comme ça c'est bon, c'est 150 euros.

Quand je suis arrivée, le magazine c'était le mieux, l'internet on ne faisait pas beaucoup. Mais là, le magazine ce n'est pas top, je pense que c'est parce qu'il y a beaucoup de trans. Il n'y a que des trans. Avant on n'était que des femmes, il y avait peu de trans. Mais « ils » ont pris tout le magazine, tu vois ? Donc, ce n'est plus bon. Je pense que les hommes ne l'achètent plus. Tu peux le garder, si tu veux. Je vais en racheter le prochain mois.

Tu veux voir ? Celle-ci c'est de Toulouse. Maintenant, les deux sont la même. Si je sors dans celle-ci, l'autre c'est une copie. Ils en mettent aussi. Parce qu'il y a une dispute d'édition. C'est ça : le propriétaire — ou un des associés, je ne sais pas trop — d'une a volé le nom de l'autre. Donc, ça a été une grosse dispute une fois et on ne pouvait pas utiliser ce nom-là. Donc, c'est *La Vie Parisienne* et *La Revue Parisienne*. Celui-ci [*La Vie Parisienne*] c'est le vrai. Mais quand j'ai ma photo dans celui-ci, il y a une autre avec le même nom, qui c'est la copie de celle-ci. C'est tout le même. Ils font des photocopies de celle-ci et la font pareil, mais avec un nom différent. Mais la vraie, *La Vie Parisienne*, elle vient avec un CD. Il était ici, mais je crois que je l'ai jeté. Je pense que dans le CD il y a des films, mais tu dois payer un abonnement pour regarder le CD. Et je ne vais pas payer. Je déteste film porno. Je ne regarde pas, je n'aime pas. Donc je jette le CD. J'achète et je le jette ou je le file à quelqu'un, qui veut.

Mon Jésus ! Ma belle, qu'est-ce que ces français sentent mauvais ! Tu n'as pas l'idée ! Il y a des hommes qui rentrent dans l'appartement et, dès qu'il rentre, tu penses que tu vas mourir ! Le nez brûle ! Parce que, le brésilien, il peut être moche, pauvre, mais il sent super bon. Super propre. Mais ici, non. Personne ne s'inquiète. Les mecs restent quatre, cinq jours sans se laver et ils viennent. Et puis, ils veulent des bisous, avec la bouche collante de saleté. La langue blanche ! Et la peur que j'aie que cet homme met cette langue dans ma bouche et la gratte sous mes dents ?! (rires) Je meurs presque de dégoût ! Mon Jésus aimé ! Je dis, quand ils me demandent : « Tu fais des bisous ? » moi : « Écoutes, si tu es propre... » Je le dis tout de suite. Parce que, moi, je sens bon. Je suis propre. Chaque client qui vient, je me laves, je me maquille. Je mets mes parfums que j'achète chez Sephora. Ce n'est pas n'importe quoi, c'est que du bon parfum. Chez moi c'est tout propre, tout range. Et ils ne veulent même pas prendre une douche avant de me rejoindre ? Ma chère ! Quand il enlève les habits, tu regardes... homme mal soigné, le corps sale, plein de poils... J'ai horreur a homme poilu, tu sais ? Personnellement, je préfère homme épilé, je n'aime pas les poilus. Quand tu vas mettre le préservatif ça sent horrible !

Qu'est-ce que je souffre ! (rires) Je souffre ! Qu'est que tu penses ? On souffre ! Mais Il y en a aussi qui viennent tout propre, qui sentent bon. Ils font attention avec nous. Il y en a aussi qui sont très brutal, qui n'ont même pas... qui te font mal, tu vois ? La façon de toucher... ça n'est pas qu'ils sont des abrutis, mais ils ne savent pas toucher. Tu es obligé de dire : « fais attention, je suis une femme, tu peux me faire mal ». Je dis : « Hey, je suis une femme, fais attention ». « Oui, désolée ! » Mais c'est comme ça.

J'ai connu un arabe, Il y a deux ans, qui est complètement différent. Je connais tout de culture arabe, tu sais ? Les habitudes, les changements, complètement différents. Tu apprends beaucoup. Et comme je parle beaucoup – tu vois là, comment je parle de trop. L'homme rentre ici et je suis déjà en train de parler ! (rires) Je commence déjà à poser des questions. Et je veux tout savoir. Qu'est qu'il fait. Quel âge il a, s'il a des enfants, s'il est marié, d'où il vient, où il a été. Ces gens-là sont tous mélangés, chacun d'une origine, ne'est-ce pas ? Et je veux savoir, je connais un peu de la culture de la Martinique, de Guadelupe, de je-ne-sais-pas-où, de a nourriture et je demande tout. J'aime bien ça, de poser des questions, de savoir ce qu'ils font de la vie. On apprend beaucoup. J'ai apprends beaucoup comme ça.

Mon mari, c'est ça : Il était ami à cette copine à moi. Je suis arrivée, je l'ai connu, après deux ans qu'on se connaissait on s'est dit : « on se marie ? » « c'est parti ! » Et ça a été comme ça : je ne voulais pas : « mais non, je ne veux pas. ». Quand je suis arrivée, je suis restée 3 mois comme touriste, puis 2 ans sans papier. Illégal. Et puis rien, je ne m'inquiétais pas. Tranquille. Je ne me suis pas pris la tête pour ça. On s'est marié et je suis restée un an sans faire les papiers, parce que je n'en voulais pas. Maintenant, il y a déjà deux ans que je suis en train de faire les papiers, on arrive déjà à la troisième avec la paperasse. Il a ouvert une boîte et je suis aussi avec lui dans la boîte. On verra comment ça se passe. Dans ma carte de séjour dit que mon visa me donne droit de travailler en France. C'est déjà pas mal. Je me suis inscrite aussi au Pôle Emplois. J'attends d'avoir quelque chose et j'arrête. Je ne peux pas. Je veux travailler, tu vois ? Je sais que travaille déjà ! (rires), Mais je veux un boulot le matin. J'aime bien les vieux, j'adore m'occuper de gens plus âgés. J'ai toujours voulu faire ça au Brésil. Je crois que les gens plus âgés ont beaucoup de choses à t'apprendre. Les enfants je n'aimes pas. Je n'ai pas de patience. Ils se font mal tout le temps, ne t'écoutent pas. Tu dis : « Ne fais pas ça ! », ils vont là et le font. Ils se font mal et puis les parents vont dire que tu ne les as pas bien gardés. Donc je préfère ne pas prendre le risque. Je ne prends pas le risque, tu vois ? Mais les personnes âgées, j'aime bien. J'aime bien les laver, peigner les cheveux, j'aime bien les donner à manger, parler, de me balader, de marcher. Donc, je fais une demande au Pôle Emplois, je ne sais pas comment ça va se passer.

Je t'avais dit que je parle de trop ! (rires) Il y a très long temps que je ne parle pas portugais ! (rires) Je parle pas avec des brésiliens, je reste beaucoup ici. J'ai quelques amis brésiliens que je

connais. J'en ai un qui habite très loin... comment ça s'appelle déjà, chez lui ? Je ne sais plus. Il est aussi de São Paulo, de Sorocaba. Non ! Il n'est pas de Sorocaba ! Je ne sais plus d'où il vient ! J'ai oublié ! (rires) Il m'appelle parfois. Il est marié avec une française. Il m'appelle, on discute, on sort, un prend un café, quelque chose comme ça. Et j'ai aussi une copine brésilienne qui vit pas loin d'ici que je t'avais dit, je passe des semaines sans lui parler. Je ne parle quasiment qu'en français, parce que mon mari ne parle pas portugais. Rien ! Rien du tout de portugais. Donc, on parle qu'en français. Et tous les gens que je connais parlent qu'en français, donc je passe trop de temps sans parler portugais. Je n'en parle que quand j'appelle à la maison. Ça me manque de parler portugais. Et quand je veux insulter ? Que je n'arrive pas à bien les insulter ? Insulter en français c'est une merde ! « Espèce de con ! » « Fils de pute ! » [rires] ça n'a pas la même force ! Tu comprends ? (rires) « Son fils de pute ! » Ce n'est pas pareil ! (rires), Mais quand j'ai trop la rage, qu'un client me laisse en colère, j'insulte en portugais ! Quand je suis trop en colère, je ne parle même pas, j'oublie même comment on parle. Quand je veux insulter, je le fais moitié en français, moitié en portugais et ça devient un truc ! Un bazar ! Si je veux insulter, ma belle, je insulte et m'en fous !

Ma relation avec ma famille est très bonne. Personne ne sait ce que je fais. Un des mes frères le savait, un de ceux qui sont morts. Il le savait quand je travaillais là bas et quand je suis venue il le savait aussi. Même pas ma mère le sait. Personne. Ni les amis. Personne.

J'envoie de l'argent à la maison. Tout l'argent que je fais ici j'envoies à la maison. J'ai mes factures, j'ai deux comptes à la banque au Brésil. Mon argent je le garde très bien. Je ne gaspille pas, moi. Je n'ai pas bâti de maison, j'habite avec ma mère. Mais j'ai de l'argent de côté. Je vais commencer à bâtir maintenant. Parce que ma fille va se marier dans deux ans. Je veux lui acheter un appartement, parce que je ne veux pas qu'elle aille vivre avec son mari, puis ça ne marche pas et elle reste dans la rue. Elle va avoir son chez-soi. J'en ai déjà parlé avec elle, elle va avoir son chez-soi. J'espère en Dieux que ça va marcher, mais si jamais ça ne marche pas, elle ne doit pas sortir de chez elle. Elle est chez elle, c'est lui qui part. Donc, je vais en acheter.

Ma mère pense que je travaille avec des trucs d'informatique, avec mon mari. Ou alors je fais du ménage. Parfois je lui dis que je fais du ménage aussi. C'est le classique. Mais aussi, quand il y a du travail dans le ménage je le fais aussi. Je suis là pour faire de l'argent. C'est comme je le dis : je ne suis pas venue en France, rester loin de ma fille, de ma famille juste pour rester tout belle. Je vois beaucoup des filles que tout l'argent qu'elles font, elles gaspillent. Elles le gagnent et le gaspillent. Moi, non. Je dois mettre mon argent de côté. Après le mariage de ma fille, je veux voyager. Jusqu'à qu'elle finisse les études, je suis responsable pour elle. Je lui ai déjà dit. Je paye la fac, je lui paye tout. Elle travaille aussi. Elle a son boulot. Mais c'est pour se faire belle, acheter ses trucs. Sortir avec les copines, elle sort tous les week-ends. Mais toutes ses factures, c'est moi qui les paye. Elle vit avec mes parents depuis qu'elle est petite. C'est leur

poupée. La seule petite fille. Ils ont six petits enfants, elle est la seule fille. Le reste ce n'est que des garçons. Mon père, que de le regarder, Il pleure. Ma mère, quand ma fille est en train de se peigner les cheveux, ma mère pleure. Elle est trop belle. Elle a des cheveux très longs, des yeux verts. Toute blanche... Il faut la voir ! Tout le monde devient fou d'elle ! Tout le monde amoureux d'elle ! Ma mère, c'est une folie ! Donc, elle vit là-bas avec ma mère. Elle est venue ici et je parle avec elle tous les jours. Je me couche très tard parce que je l'attends après l'école et le décalage horaire est énorme, n'est-ce pas ? Parfois, je me couche à 5 heures du matin, parce que je l'attends. Hier je me suis couché tard parce qu'il y avait des amis ici. Je me suis couchée tard, j'ai parlé avec elle jusqu'à très tard... sur internet. Tous les jours. Je suis connecté tout le temps. Elle sort du boulot, parce qu'elle travaille le matin, dès qu'elle arrive, on se parle. Puis, elle sort pour travailler encore, elle aide dans une van qui transporte des enfants. Elle aime les enfants. Elle les prend à la sortie l'école, les met dans la van et les dépose chez eux. Je lui parle tout le temps. Je l'appelle, si elle ne répond pas, j'insiste... si elle sort et ne dit rien à ma mère, je deviens folle ! Je l'appelle, j'appelle ma mère, j'appelle son copain, j'appelle tout le monde ! D'ici j'appelle et je râle ! Je la trouve, où elle est ! « Où est-ce que tu es ? Tu ne dis pas où tu vas ? » « Je suis là, maman ! » « Oui, mais il faut nous prévenir quand tu sors où est-ce que tu vas ! »

Elle ne veut pas venir vivre avec moi. Mais je trouve que c'est mieux. Avant je voulais qu'elle vienne vivre avec moi, mais les écoles ici sont trop violentes maintenant. Tu l'as vu ? Tout le temps il y a des enfants blessés. Il n'y a pas longtemps, un garçon est mort avec un coup de couteau à l'école. Trop de drogue, de cigarette, d'alcool. Quand je suis arrivée en France, j'ai été choquée ! J'ai vu un garçon de onze ans, plus ou moins, qui fumait dans la rue ! J'ai trouvé ça un scandale ! J'ai été scandalisé avec cela ! Les jeunes filles vont dans les tabacs pour en acheter des cigarettes, ça m'impressionne toujours ! Et c'est super cher ! 6, 7 euros ! Et je pense que la cigarette et l'alcool ne tuent même pas, parce que ces gens ici fument et boivent toute la journée et ne meurent pas !

Les brésiliens travaillent de trop ! C'est quoi ça ? Les gens arrivent au boulot à 6, 7 heures du matin et ne s'arrêtent qu'à 7, 8 heures du soir ! Ici les gens vont à pied au boulot. Une femme m'a dit une fois... je suis rentrée dans la pharmacie pour acheter un médicament et, en discutant, elle m'a dit que son coach, à la gym, est brésilien. Je lui ai dit que j'avais grossi, que j'avais été au Brésil et que j'avais trop grossi, elle m'a dit : « mais tu marches ? », moi : « Parfois. Je fais tout en métro, je déteste marcher ! » Et elle : « quand tu vas au travail, tu descends deux arrêts avant et tu marches ». J'ai dit : « Moi ? C'est mort ! Je n'aime pas marcher ! » Non ! Je n'aime pas marcher. On a le métro ! C'est aussi leur viande, elle est moins grasse que la nôtre. Et l'œuf n'a pas de cholestérol ! Notre cuisine est beaucoup mieux ! Elle a beaucoup plus de goût ! Leur bœuf n'a pas de gras comme le nôtre. Tu as vu ça ? Le bœuf de ces gens ici n'a pas de

gras ! Mais si tu vas dans un bar brésilien... tu as déjà été au Favela Chic ? Tu y vas et il n'y a pas de brésiliens ! C'est plein de français ! Quand j'y ai été, je n'ai rencontré qu'une brésilienne, de São Paulo. Elle a une galerie d'art à São Paulo. Je l'ai rencontré au Favela Chic. J'ai encore son contact. Toujours quand je vais au Brésil, elle m'invite chez elle, mais je ne suis jamais allée à São Paulo. Je n'ai été qu'à l'aéroport, je descends et je prends l'autre avion. Je ne reste que là, dans la zone internationale, je ne sors pas de l'aéroport. Donc, j'ai été au Favela Chic et il n'y avait qu'elle et le chanteur de brésiliens. Tous les serveurs sont des français. Ils ne parlent même pas portugais. C'est un bar brésilien, qui n'a pas des brésiliens ! Tu rentres dans un restaurant brésilien ici, tu ne vois pas des brésiliens. Il n'y a que des français, portugais et je ne sais plus-quoi ! Mais, bon, je suis en France, qu'est-ce que je vais faire dans un restaurant brésilien ? J'ai des copines qui y vont souvent. Moi non ! Je vais dans un pays, je veux découvrir la culture. Riz et haricot je mange au Brésil, ceux qui font ma mère. Tous les jours ! Quand j'y suis, je ne mange que ça !

Mes plans ? J'ai des plans... Mes plans ne durent pas très long temps, parce qu'ils changent trop ! (rires) Je ne sais pas. Je veux voyager, après le diplôme de ma fille, quand je serai que sur mon propre compte. Quand elle sera tranquille, avec un bon travail, après la fac, qu'elle aura son propre argent. Je veux... je ne sais pas... acheter une voiture et voyager toute l'Europe avec une voiture. J'ai toujours eu une énorme curiosité sur les pays arabes. J'ai toujours aimé l'arabe, depuis que j'étais petite. Maintenant que je connais le peuple arabe, je sais qu'il y en a qui sont dangereux, mais je veux trop connaître Dubai. J'allais venir à Dubai l'année dernière, mais je n'ai pas été. Je veux connaître, je veux voyager. Je veux aller aux Caraïbes, au Hawaï... je veux planter des fleurs. Je veux avoir un magasin de fleurs ! Mon mari était en train de voir ça pour moi, il a quelque temps. Je veux devenir fleuriste, j'ai toujours aimé les plantes. Je n'aime pas les antiquités. J'aime des choses modernes. C'est comme ces appartements vieux... les gens rentrent ici et disent « Qu'est-ce que c'est joli chez toi ! Plein de bois ! » Mon Dieu ! J'ai horreur ! J'aime le béton ! Je déteste mezzanine. Je ne vois pas l'utilité. Si tu vois le bazar que c'est là haut ! Je regarde vers le toit et il est trop serré ! Je suis claustrophobe. Je n'ai pas rien trop serré. Je me suis trompée de pays ! (rires) Au Brésil n'existe pas des appartements de cette taille pour louer ni vendre, ni rien ! Ça n'existe pas ! Celui-ci c'est de la taille de la véranda de chez ma mère, ce n'est même pas le salon ! C'est beaucoup plus petit ! Ce n'est même pas la véranda de chez ma mère !

Je paye presque 2 mille euros de loyer. 1.950,00. J'habitais dans un appartement où je payais 2400,000, en Place d'Italie, mais ça valait le coût. Là bas je paye cher. C'est beaucoup mieux pour travailler, il y a plus de clients. Parce que, ici, c'est un quartier chic, mais le problème est qu'il n'y a pas de parking, c'est loin. Pour venir ici, il faut vraiment le vouloir. En Place d'Italie non, tu es à côté. Ça arrive de l'homme t'appeler et dire : « Tu es en Place d'Italie ? Je suis en

bas. Tu peux me recevoir tout de suite ? » Ici non. Ici il faut avoir l'envie, chercher où garer la voiture. Il faut avoir la disposition de venir ici. Je n'aime pas ici. Je préfère là bas. Je veux y revenir.

Je travaille de 10 h à 22 h. Que la journée. La nuit non, j'ai peur ! (rires) Ils m'appellent 3 h, 4 heures du matin. Je me dis « C'est fou ! » Je ne réponds pas. Même pas minuit, je ne réponds pas. Je réponds à minuit que si je le connais. Si c'est quelqu'un que je connais il y a longtemps et quand même, on ne sait jamais. Tu vois le mec gentil ? Gentil aujourd'hui, demain ça peut changer, ma belle ! Tu imagines ? Après avoir travaillé toute la journée, pour avoir 150, 200 euros, le mec vient ici et vole toute ma maison, comme la dernière fois ? Ils sont arrivés à 5 heures de l'après-midi, dans un dimanche. Tu le crois ? Tu ne l'attends même pas. Parce que tu attends le voleur la nuit, n'est-ce pas ? Tu as toujours peur la nuit. Il a commencé à m'appeler le matin. J'ai pensé : « Je ne vais pas répondre ». Il m'a dit : « Je suis avec mon copain ». « Je ne vais pas te recevoir. Arrête de m'appeler ! » Il m'a appelé toute la journée. Toute la journée ! Il m'appelait, m'appelait et m'appelait. Puis, au bout d'un moment j'ai dit « Je te reçois pas ! ». Il a appelé dans l'autre téléphone, dans le téléphone de ma copine. Il était déjà à la porte avec le numéro de ma copine... et c'est là qu'il a réussi à rentrer.

Line

J'ai d'abord été en Espagne, j'y ai vécu pendant 8 ans. Je vis là-bas, pour de vrai, et maintenant je suis ici, à Paris. Je suis venue dans un coup de folie, une amie était venue, elle m'a dit que c'était trop bien et j'ai fini par partir en Espagne aussi. Mais dans la folie, vraiment, rien n'était arrangé. C'était juste pour changer de vie. Au Brésil, je suis de São Paulo, je n'ai jamais travaillé, j'ai été à la fac... Quand je devrai commencer à travailler, je suis venue en Europe. J'ai fait deux ans de communication sociale, j'ai quitté, après je suis partie dans l'éducation physique, j'ai fait deux ans et j'ai quitté. J'ai vu que l'éducation physique n'était pas ce que je voulais, mon truc c'était l'académie de gymnastique, c'est à côté, mais ce n'est pas la même chose... je me suis mis a fond dans les entrainements, je suis devenu *personal trainer*, instructrice dans la gym...

Du coup, j'avais une copine que travaillait à la gym, qui était partie en Europe, elle m'a dit « viens, ici tout va bien, on a besoin d'instructrice » et je suis venue. Tout s'est bien passé et j'ai commencé à travailler. J'ai toujours travaillé dans la gym. J'ai commencé à travailler, à m'entraîner, mon corps s'est amélioré et puis... J'ai participé des complétions eu Brésil, mais les meilleurs ont été ici en Europe et puis j'ai passé vite à l'équipe d'Espagne, j'ai été au mondial, j'ai eu la quatrième position.

C'est une compétition de fitness, tu fais des poses, devant, de derrière, tout est très joli, c'est si fort que ça. Les catégories sont pour taille, mais ils évaluent le corps. Qui est mieux, qui a le corps mieux, qui est plus proportionnée, les jambes avec la partie haute du corps, tu vois ? Celle qui est plus confortable dans la scène, les cheveux, tout, tout, tout ! C'est très intéressant, regarde sur YouTube, c'est mon monde. J'adore !

J'ai vécu 8 ans à Madrid et je suis venue à Paris parce qu'une copine était venue, était déjà en train de travailler ici et m'a dit comment ça marchait les choses... Il n'y a pas de travail en Espagne ! Vraiment très difficile ! Et pour ma préparation j'ai vraiment besoin d'argent. C'est un Sport très cher, je n'ai pas de sponsor et j'avais vraiment besoin d'argent. Rentrer en France ça a été super facile, difficile a été commencer dans ce métier. En Espagne je n'avais jamais fait ça... Et ici je ne connais personne. Je ne connaissais que cette amie qui m'a amené, mais elle habite loin d'ici. Je n'ai aucun contact avec d'autres brésiliens. Je suis venue vivre seule. Je vis seule. Je suis venue avec de l'argent, tout déjà arrangé, j'ai cherché un appartement, je l'ai loué pour une semaine. Je suis venue plus au moins avec une structure.

J'ai mes limites, tu comprends ? Des choses que je peux faire... je ne fais pas de sortie, seulement si on va a un hôtel, si est pour aller chez les gens, je ne vais pas. Je suis ici pour mon sport. Je vais participer d'une compétition en octobre [2012] en Madrid. J'aurais droit à mon *carne* professionnel et avec ça, tout va changer. Je fais un effort pour ça. Après, ça change tout. La compétition est payée, on a un sponsor, les photos sont payées... c'est toute une autre histoire ! Je vais réussir !

Pour le travail ici, ça a été tranquille. Je suis une femme très grande, je n'ai vraiment pas peur de rien. Ce sont les hommes qu'on peur de moi ! Je n'ai pas de problèmes avec le sexe, donc ça a été tranquille pour moi. Cette amie m'a aidé a faire le profil sur internet, elle m'indiquer le site. Elle y était déjà. Dans les premiers jours, ça a été un peu bizarre, mais, je vais te dire, tu mets dans ta tête que c'est un travail et c'est fini ! Les clients m'appellent et on prend un rendez-vous. Tu comprends ? Ma vie n'est que travailler et m'entraîner. Je ne sors que pour m'entraîner. Je les reçois à la Maison et dans le milieu de l'après-midi, là, quand on aura fini, je rentre, je mange et je vais à la gym. Je reste 2 heures dans la gym et je reviens... Tous les jours, du lundi au samedi. Je n'ai pas cherché du travail dans des salles de gym ici parce que l'argent dont j'ai besoin, je ne vais pas y avoir. Je vais devoir travailler trop d'heures, ça va m'empêcher de m'entraîner, ça va déranger ma préparation, pour gagner pas beaucoup d'argent. Je préfère faire cet effort-là. Je travaille moins, je gagne plus... j'ai plus de temps pour m'occuper de moi, parce qu'est toute la journée a cuisiner, m'entraîner... Tout ce que je mange est pesé, tout compté, les calories, tout bien organisées. Il y a une personne qui m'aide, une *personal coach*, quelqu'un qui organise ma diète me passe les choses... j'ai vraiment besoin de ce tempo pour

moi. Si je travaille à la gym, c'est impossible. C'est trop compliqué, ça va être trop difficile, ça ne vaut pas le coup !

Je parle anglais et je comprends le français, mais.. Je parle moitié anglaise et moitié français. Le client commence à me poser des questions et je répons, quand je ne comprends pas, je demande : « tu parles anglais ? » (rires). Parce que je suis encore en train d'apprendre le français, donc... ça avance, j'apprends... je dois chercher un cours, j'ai acheté un livre, avec un CD, mais je suis paresseuse, je n'ai toujours pas commencé. Je vais m'organiser, j'ai besoin de faire un cours, j'apprends vite. Ça dépend aussi si je vais rester ici longtemps, je ne pense pas que je vais rester longtemps. Je n'ai pas vraiment un plan, un objectif d'argent, mais avec ce que je gagne, je peux payer les factures et m'entraîner sans travailler énormément... jusqu'à octobre, après je vais savoir ce que je vais faire, si je continue ou pas... tout dépend de ce championnat.

Je parle espagnol parfait. Mieux que portugais. Je parle sérieux ! Ma grammaire en espagnol est parfaite. Mon portugais n'est pas parfait. C'est le portugais normal, le portugais qu'on parle. L'anglais j'avais fait des cours au Brésil il y a dix ans. J'avais une professeure qui venait chez moi, j'en ai fait deux ans de cours. Je savais le basique, mais j'ai pratiqué vraiment ici. J'ai commencé vraiment à parler et j'ai appris.

Je suis venue à Paris l'année dernière [2011]... je suis restée 2 mois... il y a 6 mois que je suis là, mais j'étais déjà venue deux fois pour très peu de temps. Je suis rentrée au Brésil, allée en Espagne, revenue au Brésil, en été, je suis restée 3 mois au Brésil, après Espagne et puis Paris, j'ai fait un peu d'argent et je suis revenue en Espagne... maintenant ça fait 6 mois que je suis ici, parce qu'avec ces allers-retours, tout ce que je gagne ici, je dépense là-bas, je ne peux pas...

Je n'ai pas d'amis ici. J'ai en Espagne, beaucoup. Je ne les rencontre que par internet. J'ai beaucoup d'amis là-bas, beaucoup... 8 ans, n'est-ce pas ? On peut créer des liens, beaucoup.

Au Brésil je n'ai que ma famille. Parce que les amis du Brésil... je suis tellement longtemps loin que... Mes parents sont à São Paulo, toute ma famille est là-bas. Personne n'imagine ce que je fais. Tout le monde pense que je suis toujours dans la gym, dans une qui paye plus et c'est tout. J'espère juste que ma mère ne se mette pas sur le site... mais non, elle n'a même pas d'internet chez elle.

Je suis enfant unique. Ce n'est pas bien, parce que c'est trop de charge, tu sais ? Je parle avec ma mère et est toujours « quand est-ce que tu reviens ? ». Hier je lui ai dit « Maman, je ne reviens que pour Noël ». Je voulais aller pour Pâques, mais je dois attendre la compétition, comme ça je peux aller tranquille, avoir de vraies vacances. Si je pars maintenant, je n'aurai pas de vacances, je dois continuer à la gym, avec mon corps. Je ne peux pas...

Mes plans sont d'ouvrir ma propre boîte. En Espagne j'étais déjà en train de penser. Une salle de gym ou un magasin de suppléments alimentaires, que c'est mon métier ! Mes plans sont ceux-là, mais... si j'arrivais à avoir quelque chose mieux au Brésil, je rentrerais pour créer ma propre boîte. Pour travailler pour les autres, non. Je pense que ça vaut mieux en Espagne. On vit mieux en Europe. Je me suis déjà habituée ici. Sauf le froid, le reste s'est parfait, parce qu'on vit tranquille ici, n'est-ce pas ? Je n'ai pas peur de marcher dans la rue et on a accès à tout ! Les suppléments, par exemple, toutes ces choses que je dois prendre au Brésil c'est très difficile. C'est super cher ! Regarde, je n'aurais jamais ce portable [un iPhone] au Brésil ! Jamais ! Tu comprends ? C'est de ça que parles ! L'accès aux choses c'est vraiment bien ! On devient très confortable. J'achète tout ce que je veux. Tout ce que je veux ! Je ne me vois pas revenir en arrivant, comme avant, d'avoir juste envie des choses et ça, c'est compliqué, parce que là-bas c'est bien, le Brésil c'est bien... mais pour les vacances et avec beaucoup d'argent ! Si tu y vas avec peu d'argent, tu vas juste t'énerver. (rires) Et puis, on dit que l'Europe c'est cher. Non, le Brésil c'est cher. Le coût de vie au Brésil est le même des européens... Avec 50 euros au supermarché tu achètes assez à manger, 50 reais au Brésil, tu n'achètes rien du tout ! Le McDonalds c'est la preuve. Ici ça ne coûte rien, chez nous...

Une chose qui m'a marqué est la pensée des gens. Je me suis trouvée, comment dire ? Désorientée de voir que le Brésil progresse autant, mais les gens, la pensée des gens, non. Et ça, c'est une des choses qui m'a plus marqué là bas. De sentir et de dire « je me sens dans une autre planète ». De voir que les gens n'évoluent pas, tu sais ? Je me suis vraiment sentie comme ça. Parfois je me disais « je vais aller plus doucement parce que les gens n'ont pas la tête si ouverte » (rires) On s'ouvre beaucoup ici. Le problème c'est quand ça se passe comme c'est produit avec moi, de s'ouvrir vraiment beaucoup. Beaucoup de chose que je trouvais absurde avant et que maintenant c'est normal. Genre l'homosexualité, par exemple, pour moi c'est normal, je ne vois rien là... mais quand je vois la réaction des gens là bas, je m'étonne : « une chose si normale... ».

Par contre, dans le monde du sport, j'ai senti plus le préjugé ici en Europe qu'au Brésil. Au Brésil une femme plus musclée est bien vue. Ici non. C'est une chose bizarre... les gens sont toujours en train de me demander si je suis une travesti. Toujours ! Mais c'est parce que je suis haute et forte... Ils n'ont pas une vision de la femme forte. Ça n'existe pas ici. La femme pour eux c'est cette petite maigre, n'est-ce pas ? Faible et délicate... Quand ils voient une femme de ma taille, ils disent : « Ça doit être un homme ! » Je comprends et ça ne me fait rien.

Ils ont peur. Il y en a qui viennent dans ma porte, me regardent et partent. Je dis : « Ciao ! C'est toi qui perds ! » Je mets tout bien au clair dans l'annonce. La plupart de mes clients viennent pour la domination. Je gagne beaucoup d'argent sans faire du sexe. Sans frapper non plus. C'est juste les tenir, les lever, les cerner. Ils deviennent petits à côté de moi. Je travaille plutôt avec ça,

en vrai. C'est un ou autre qui veut du sexe. C'est pour ça que j'aime travailler ici ! (rires) Hier j'ai gagné 550 euros sans enlever ma coulotte ! Un est resté avec moi pendant deux heures, donc c'était déjà 400. L'autre m'a donné 200, il a eu peur et est parti. Ça a été 600 euros... pour rien. Tu comprends ? Parce que c'est un public très spécifique. Le mec qui aime, il aime une femme grande, qui vient et se sent petit. Il y en a qui aiment être frappé. Il y a des gens qui aiment ça. Et j'ai tous les jouets... des menottes... tout. Je ne connaissais pas tout ça, j'ai connu ici. Je suis venue en pensant que j'allais travailler comme les autres filles, normales. Avec le temps, j'ai vu que je pouvais gagner de l'argent d'autres manières et voilà... C'est excellent ! Normalement, le mec qui aime ça ne veut pas du sexe. Son plaisir est une autre chose... pour moi ça a été parfait ! Je ne trouve pas mal rester ici. Je ne les laisse pas discuter, on a une heure ou une demi-heure. La personne ne vient pas pour discuter. Je prends 150 euros la demi-heure et 200 euros de l'heure. Et je suis en train de réfléchir sur les prix, il y a des femmes qui mettent 200-250. Pour moi, je dois demander plus, mais mes photos sont anciennes, d'il y a deux ans. J'ai besoin de faire de nouvelles photos, une chose différente, pour pouvoir demander plus.

Je n'ai qu'une amie française, que j'ai connue à la gym. Elle participe des compétitions aussi. Elle est un peu plus vieille. Sympa. Elle travaille aussi, mais je ne pense pas qu'elle aimerait donner un entretien... elle est très fermée. Je connais que elle et l'autre fille, qui travaille aussi... mais elle est toujours en voyage, elle vit à Paris, sa maison est ici, mais elle voyage beaucoup, pour faire des tours. Celle-là est brésilienne aussi, elle fait un tour pour la France. Il y a beaucoup des filles qui font ça, qui vont d'une ville à d'autres. Pour moi ça ne marche pas parce que je dois travailler pour les compétitions.

Je n'ai vécu qu'à Paris et à Madrid. Je suis venue directe de Madrid pour vivre ici. Je suis rentrée en Espagne avec 50 euros. Parce que j'ai acheté mon billet, j'ai changé l'argent, payé le taxi et suis partie à l'aéroport et je me suis dit : j'y vais ! Je suis venue sans visa, sans rien. Je suis venue juste avec la réservation de l'hôtel. Plus rien ! Et 50 euros. La dame dans la frontière ma demandé : « Vous avez de l'argent ? », « Oui ! », « Combien ? », « J'ai 500 euros », « Pour combien de jours ? », « 10 jours ». Mon billet de retour c'était pour 10 jours après, pour rentrer. J'ai perdu mon billet, mais je suis arrivé et j'ai eu beaucoup de chance. Mon amie était déjà là et il y avait aussi d'autres brésiliens... mon amenée chez eux et ça a été vite. Ça a été facile, en fait, super facile. Ma copine s'entraînait et travaillait aussi dans cette salle de gym. Elle est rentrée au Brésil, elle n'a pas voulu rester. Elle n'a pas supporté de rester comme je suis là, toute seule, sans personne. Tu comprends ? Elle a fini par rentrer chez sa famille. Pour moi ça c'est tranquille. Je n'ai pas de problèmes pour être toute seule, dès que je peux avoir internet ! (rires) Sans internet, non !

J'ai vécu avec un brésilien pendant 2 ans, quand j'étais en Espagne. Il est venu avec moi. Nous sommes entrés ensemble... Il est culturiste, instructeur... donc, ça a été facile parce qu'il était

avec moi... tu comprends ? Il veut qu'on recommence encore. Et je pense accepter, parce qu'avec les français... zéro ! J'ai beau essayé, mais non ! Des gens froids ! Distantes. Bizarres ! Je n'aime pas leur façon d'être. Les Espagnols sont plus comme les brésiliens, mais les français... J'ai eu ce copain-là, pendant 8 ans, culturiste aussi, comme moi, pareil, ma version masculine. Ici je vis seule. J'ai eu un copain ici, mais non, comme je t'ai dit, ça n'a pas trop marché...

Et des enfants, je ne me vois pas mère. Je ne pense pas à ça. C'est bizarre, mais je pense que jamais. Je dis que je ne pense pas les avoir maintenant. Je ne les aurai peut-être jamais. Si ma pensée n'a pas changé jusqu'à maintenant, je ne pense pas qu'elle changera plus tard. Je me vois en train de voyager, de faire de la compétition, de faire des photos, je me vois dans une autre vie. Je ne me vois pas à m'occuper des enfants. Je ne me vois pas dans cette situation. Tu dois laisser tes choses de côté pour t'occuper de quelque chose d'autre, je suis très égocentrique pour ça. Je ne veux rien lâcher. Je vois comme ma mère souffre avec moi. Je n'ai pas été une fille difficile, mais... je suis partie, vivre à l'étranger, sans argent, sans connaître la langue... je la vois et je me dis : « je suis une vraie battante ! Je suis fière de moi ! » Tu sais ? Ça n'est pas pour tout le monde... J'ai été arrêté en Espagne, pour ne pas avoir des papiers. Je ne les ai eus qu'après 3 ans. En Espagne, si tu arrives à prouver que vis là bas depuis 3 ans tu as l'*arraigo social*. Si tu as un travail, un contrat. Mais n'importe quel espagnol peut te faire un contrat d'employée domestique, par exemple. Si tu as un contrat et prouver que vis en Espagne depuis 3 ans, tu as droit. Et c'est comme ça que j'ai fait pour régler mes papiers. En août [2012] j'aurai mon dernier document, le permanent, de 10 ans et l'année prochaine, ou le suivant, mon passeport. Tout est en train de s'organiser...

Je pense que je rentre plus au Brésil. Sauf si j'arrive à ouvrir ma propre boîte, pour aider ma mère, mais ne revenir vivre au Brésil qu'avec une très bonne condition financière. Le Brésil est en croissance, on verra bien. D'ici 5 ans, on verra comment ça va être le Brésil. J'en ai discuté avec mon avocat et il a commencé à faire des papiers pour les espagnols qui veulent partir au Brésil. Il y en a beaucoup. Je pense que d'ici 5 ou 8 ans ça va être trop bien là-bas. Le Brésil est encore un peu désorganisé. Trop grand, beaucoup de monde... Trop le bazar, d'ici qu'on organise tout ça... mais, bon, notre pays est très bon. Et les brésiliens sont trop bons aussi...

J'ai un hier un client de Londres, il m'a dit que j'allais faire beaucoup d'argent là-bas, que les gens aiment les femmes culturistes et il n'y a aucune, comme ici. Il y a que moi, plus personne d'autre. Pour quoi pas, dans la prochaine fois ? Je fais des tours jusqu'à... J'adore voyager. Je suis en train de penser d'aller à Amsterdam, pour connaître, Allemagne, j'aime voyager, j'adore.

J'ai représenté l'Espagne pendant quatre ans dans le mondial. D'abord, j'ai participé du championnat Espagnol, mais je n'ai jamais gagné. Je pense que c'est parce que je suis brésilienne, tu sais ? On ne va pas laisser de donner des points à une espagnole pour les en

donner à une brésilienne. Mais on m'a mis dans l'équipe. On m'a invité pour aller avec l'équipe. Mon ex-copain a été champion espagnol l'année dernière. De lui on n'a pas enlevé de points. Il y a des préjugés... On ne peut pas échapper. On ne m'en a rien dit, mais je l'ai senti, oui... que si j'étais espagnole ça aurait été différent dans ce jour-là sûrement. La fille qui m'a vaincue ne pouvait pas pour me vaincre. C'était clair. Dans les vidéos c'est clair, mais je suis patiente et mon tour va arriver. Je ne me souviens d'aucune autre situation, mais tu sais comment ça se passe, n'est-ce pas ? « Les brésiliennes sont des putes ». Les brésiliennes sont vues comme pute n'importe où. C'est mondial. Et, bon, s'ils sont déjà en train de le dire partout, maintenant je vais vraiment l'être, et m'en faire de l'argent !

Et je ne regarde personne dans la rue. Je suis toujours avec mes écouteurs et ne fais attention à personne, parce que les gens viennent directs. Hier il y a eu un qui est venu dans le métro, à côté de moi, je l'ai juste regardé, comme ça... c'est comme les chiens, c'est juste ne pas regarder, ne pas donner attention et ils partent.

Si on était, comme on dit, dans une maison, où il y a beaucoup de filles qui travaillent, oui. Mais les filles qui travaillent sur internet, avec annonce, font ça parce qu'elles le veulent, non ? Il n'y a pas ce truc de mafia, ni rien, avant c'était comme ça, mais maintenant. À mon avis, je ne sais pas, je ne sais pas quoi dire. C'est le métier le plus ancien au monde. Celles qu'y sont est parce qu'elles aiment aussi. Ça n'est pas... j'aime bien, un peu. Non pas le sexe, le côté pratique, de recevoir le client à la maison, de ne pas avoir besoin de sortir, de... On parle de l'argent facile, ça n'est pas de l'argent facile, c'est de l'argent rapide. Je suis contente. C'est de l'argent à la main. Il n'y a pas d'après. Je les fais payer avant. « Première chose : tu me payes ». Je n'ai jamais eu de problèmes avec les clients. Parfois ils ne veulent pas rester et partent. Hier, ça n'a pas été un problème, mais ça a été drôle, parce que le mec est venu, entré chez moi et dit « J'ai laissé ma voiture dans un endroit interdit, je peux y aller le déplacer ? Tu me donnes 5 minutes ? » J'ai dit : « oui ». Il est parti, je pensais même que ce n'était pas vrai, qu'il n'allait plus revenir. Il est revenu. Il m'a payé et on est rentré dans la chambre, puis il a commencé à me déshabiller et il a dit « je ne peux pas ! », « Pourquoi ? », « Je ne sais pas, tu es très grande », et j'ai dit : « Oui, je suis culturiste. Tu penses que je suis un homme ? Je peux te montrer que non. », « Non, non, je te crois, mais je ne peux pas rester ». Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de problème et j'ai montré la porte. Il m'a dit : « Fifty euros ». Et j'ai pensé « il veut 50 euros de retour. Il m'avait donné 200 ». Je lui ai remis 50 euros et il m'a dit : « non, c'est toi qui garde 50 ». J'ai dit « Non. Tu sais pourquoi ? Parce que tu as pris rendez-vous avec moi... » Il a pris rendez-vous avec moi deux fois avant hier, j'ai même raté un travail parce que je pensais qu'il allait venir et il n'est pas venu. « Non ! Je ne vais pas te rendre l'argent parce que tu as pris rendez-vous avec moi 2 fois hier, j'ai loupé un travail pour ta faute et maintenant que tu m'as vu, tu m'as touché, tu m'as déshabillé, non. Je ne vais pas te le rendre. Désolée. » Et il est parti.

Ça a été la seule chose qui s'est passée, la plus bizarre qui m'est arrivée. Mes *feedbacks* sont tous positifs, tu les as vus ? Je n'ai jamais eu de problèmes justement parce que mes clients sont très spécifiques. Je ne trompe personne ! Je dis : 90 kg, 1,83 cm. Le mec ne sait pas comment c'est une femme de 1,83 cm et 90kg?

Je n'ai pas peur. Je trouve super tranquille. On ne voit presque pas de policiers dans la rue. En Espagne, chaque coin de rue il y a un policier que te demandent des papiers... ici c'est tellement tranquille. Et comme j'ai les papiers, si se passe quelque chose, je rentre en Espagne. Comme j'ai les papiers, je peux rester. C'est pour cela que j'attends le passeport, je ne pense jamais le pire, toujours le mieux. Et aussi, mon appartement est super bien localisé, la personne doit monter les escaliers et je les vois monter, tu comprends ? Du coup, si la police vient, je le saurai et je n'ouvrirai pas la porte.

Je prends 1200 euros pour passer la nuit. Un voyage c'est 1000. Je n'ai fait que deux voyages, une à Marseille et une autre au nord de la France, Lorraine. Je reste quelques heures et je reviens. À Marseille je suis restée deux heures. J'ai passé plus de temps dans le train que là-bas. Mais je n'aime pas faire des voyages. Je préfère rester ici. Sauf si ça vaut trop le coup. Le client m'envoie une partie de l'argent par Western Union et après l'avoir reçu j'y vais. Mais c'est rare. Il y a eu un mec qui a voulu me payer 600 euros pour aller à Limoges et je lui ai dit « regarde, sont 7 heures de trajet, si tu me donnes 1000 euros, j'y vais. » Mais il m'a dit qu'il ne pouvait pas. « Donc, quand tu seras dans Paris, tu me rappelles ». Si le mec veut vraiment, il paye ! C'est ça et je suis tranquille.

Cette semaine a été pas terrible. J'ai été en Espagne pour trois semaines, je suis revenue la semaine dernière. Vraiment pas terrible. Le téléphone ne sonne pas... je ne sais pas si c'est moi ou... Je n'ai des annonces que dans deux sites. Mais en ce moment ça ne sonne pas trop... Hier j'ai eu un rendez-vous, aujourd'hui ça n'a sonné que deux fois. Je ne sais pas si c'est parce que je suis là depuis trop de temps, peut-être si je change les photos... J'ai besoin de changer mes photos. Je vais en faire des nouvelles le mois prochain. Je dois chercher un photographe, quelqu'un bien pour faire ces photos-là. Et qui ne soit pas trop cher. Mais cela n'est pas trop compliqué, l'important c'est maintenir le corps bien. Si le corps est bien, n'importe quelle photo devient aussi bien. Ce mois-ci je vais faire ça. Je suis restée 3 mois en Espagne pour les trucs de passeport, j'ai trop dépensé dans ces trois semaines-là bas, mais maintenant je mettrai les choses à jour.

Gabi

Bonjour, donc je m'appelle Gabi. Je suis franco-brésilienne. Je suis en France depuis 25 ans. Alors, mon parcours... Lorsque j'avais euh... 8, 6 ans, j'ai découvert que j'étais trans. Dans ma tête j'étais une femme ! J'étais une femme, mais plus tard les gens m'ont catalogué, m'ont mis

dans une cage, ils ont dit... ils m'ont collé une étiquette dans le dos, comme quoi j'étais c'est qu'on appelle au Brésil « viado » [pédé]. Malgré moi, Dieu merci, je ne me suis jamais senti comme ça. Je n'ai jamais été un « viado », je suis née transsexuelle. Mieux encore : je suis née une femme dans un corps d'un homme. Ceci étant malgré ma voix ou malgré encore quelques petits détails masculins que je porte, hélas encore.

Alors, donc, à 16 ans j'ai découvert que j'étais une femme dans un corps d'un homme. Jusqu'à l'âge de... 9 ans, on habitait dans une ferme qui se trouvait à... assez loin de Goiânia, parce que je suis née, je suis née en Goiânia, mais j'ai été bébé dans une ferme, avec mes grands-parents.

À l'âge de 10 ans on a quitté la ferme et on est parti pour vivre à Goiânia, parce qu'il y a eu un problème de famille, il y a eu beaucoup d'héritage, enfin... bref ! On a été obligé de déménager à Goiânia, qui c'est la capitale. Arrivée à Goiânia... j'avais toujours, jusqu'à l'âge de 10 ans j'avais toujours un problème. Que ce soit les adultes, les hommes, les femmes, les enfants, on posait toujours, toujours la même question. Alors, on me demandait toujours si j'étais une fille ou un garçon. Parce que déjà j'étais efféminé. Je n'ai jamais été la fofolle. Parce que je déteste ça. Je déteste le genre, que ce soit trans, homosexuel ou autres, qu'on fasse la folle. Ça j'aime pas, c'est pas mon type. Je ne sais pas ! Après, chacun fait ce qu'il veut, mais pas en ce qui me concerne. J'ai toujours été efféminée, pas folle.

Donc, je trouvais bizarre que les gens me posent cette question ! Mais, dans ma tête j'étais une femme ! Enfin, bref ! Après, à l'âge de 11, 12... 12 ans c'est là que j'ai compris ! Et les gens, à l'école ils me traitaient de « viado » et je ne savais toujours pas ce que c'était, parce que je n'avais pas de copine, je fréquentais pas le milieu homosexuel, encore moins trans, je ne savais pas qu'est-ce que c'est « viado »... pour moi... j'ignorais.

Une anecdote : je me rappelle un jour, j'étais avec ma mère, c'était bizarre. Ça l'a choqué, ça l'a frappé, elle a été... après j'ai vu qu'elle était mal à l'aise. Justement, on était ensemble, et quelqu'un me demande si j'étais une fille ou un garçon et elle a été énervée, elle a répondu à ma place, elle a dit : « vous voyez pas que c'est un garçon ? ». Enfin, bref ! Je n'ai rien dit.

Après... oui... à l'âge de 13 ans ils ont découvert, pour eux, ils ont découvert ma sexualité, pour eux, j'étais un « viado ». Toujours, toujours, ce mot-là m'a toujours accompagné et c'était vraiment l'étiquette sur le dos. À la suite de cette découverte, donc, ils m'ont mis à la porte, à l'âge de 13 ans ! Toute ma famille. Ils se sont réunis ; ma mère, elle habitait à Brasília, ils l'ont fait venir à Goiânia, ils se sont réunis, ils ont fait une réunion, une réunion de famille, un truc ridicule. Enfin, bref ! Un truc d'hétéros, paraît-il. Et puis... ils ont décidé, donc, de me mettre à la porte et, effectivement, ils m'ont mis à la porte. Mais ceci étant, au passage, je tiens à souligner que j'ai été élevé avec ma grand-mère qui était une mégère avec moi, qu'elle me détestait. Et... je ne savais pas pourquoi, peut-être qu'aujourd'hui je sais, peut-être qu'elle a

découvert, elle a vu que j'étais différente. J'étais la bête noire de la famille. C'était peut-être pour ça qu'elle me détestait, d'ailleurs. Elle me détestait, mais, par contre, elle adorait mon frère aîné. Enfin, bref ! Je vivais par faveur chez les tantes. Une semaine chez une tante, autre semaine chez une autre tante. Comme ça... je n'avais pas de... je n'avais pas de maison fixe. Et ça, ça a duré jusqu'à l'âge de 13 ans. Et alors là, la petite goutte qui a fait déborder le vase c'est effectivement de découvrir que j'étais trans. Enfin, ils m'ont mis à la porte !

Je suis partie. Je suis partie et comme je travaillais, j'étais interdite d'aller à l'école, parce que c'était insupportable ! J'étais caillassée, j'étais maudite, j'étais la bête noire, bien que je sois une bonne élève. J'étais une des premières de la classe, parce que pour moi les études c'était un refuge. Ce qui me restait. Et puis, en plus, j'avais... je me disais toujours, il faut que je sache des choses, il faut que j'apprenne à me défendre de la société et des gens. Donc, il faut que j'aie des études. Pour que je puisse être quelqu'un, quelqu'un un jour et pas simplement un « viado ». Mais malgré ça, ils ont réussi à m'interdire d'aller à l'école, l'accès à l'école. Bah... Et là je n'ai pu que travailler. Donc, j'ai toujours travaillé depuis l'âge de 8 ans. Bon, enfin, bref ! Donc... Je faisais du ménage... j'étais la femme de ménage dans une maison. À Goiânia, il y avait un quartier très très chic, qui s'appelle *Setor Marista* il n'y avait que des villas dans ce quartier. J'ai réussi à trouver une maison pour travailler, j'ai été domestique dans cette maison pendant longtemps. Après, je suis partie pour passer mon CAP au SENAC, de coiffure.

J'ai passé mon CAP, j'ai commencé à travailler comme coiffeuse quelque temps à Goiânia. Après... mais, toujours l'idée de fuguer, de partir. De quitter le Brésil. Parce que je croyais que... que la vie serait mieux ailleurs. Et comme, à l'époque je pensais pas, je pensais pas aller aussi loin... je pensais aller au plus loin dans mes pensées d'aller à Rio. Alors, erreur ! Parce qu'à Rio c'était encore pire. Parce que là, là-bas, que j'ai connu vraiment le racisme, le racisme brésilien, hétéro. J'étais caillassé, j'étais... on me battait dans la rue... parce que j'étais toujours aussi efféminé, parce que... j'étais pas encore une trans, j'étais toujours efféminé.

Bon, j'ai vécu à Rio pendant deux ans. Après Rio, j'ai réussi... et à Rio j'ai découvert... on m'a dit que le meilleur était encore ailleurs ! Que c'était pas le Brésil, que c'était pas Rio, c'était ailleurs. C'était soit les États Unis, soit l'Europe. Mais que, à l'époque, l'Europe était réputée pour être le continent... le continent de la liberté individuelle et de l'orientation sexuelle... enfin ! Qu'on pouvait vivre sa vie dignement comme un être humain, comme n'importe qui ! Bon, j'ai choisi de partir en Europe, notamment en France, parce que... euh... depuis toute petite au Brésil, la France est connue comme un pays magnifique. Notamment Paris, qui est la ville de la lumière.

J'ai réussi à partir de Rio, du Brésil et je suis venue en France. Je suis arrivée en France, à l'âge de 22 ans. Aujourd'hui j'en ai 47. Et enfin, depuis que je suis arrivée en France, je suis

obligée tout le temps de me battre, de me battre, de me battre, contre tout et contre tous. Contre la société, la société hétérosexuelle, la société qui nous marginalise tous les jours. Qui essaie de nous rendre marginales parce qu'on a choisi d'être ce qu'on est. Hélas ! On est comme ça, on ne peut pas changer. C'est ce que je dis toujours. Moi, en ce qui me concerne, je suis née, enfin ! Née une femme dans un corps d'un homme. Mais pour la société je suis transsexuelle. Donc, quoi qu'il en soit, je suis née comme ça ! Je ne suis pas devenue ça ! Je suis ! C'est ma nature ! C'est comme, une femme elle est née pour être femme, pour donner la vie, pour être unie... pour certaines pour être unie à un homme, pour fonder une famille, et moi, je suis née pour être une trans ! Je suis comme ça ! Hélas !

Je comprends, j'en conviens que je ne vais pas plaire à tout le monde, mais je respecte ce qu'ils pensent à propos de moi. Mais, ceci étant, je souhaiterais qu'ils me respectent aussi. Il s'agit de ma vie, il s'agit de moi. Je ne peux pas vivre la vie de quelqu'un d'autre. Non ! Je vis ma vie. Je n'essaie même pas d'être quelqu'un d'autre. Non ! Je suis née trans, je suis une trans et je le serai toujours. Je revendique ! C'est ma nature !

Et, notamment, quand je suis arrivée en France... j'ai pas connu la prostitution au Brésil. Quand je suis arrivée en France, j'ai commencé à travailler, étant donné que j'étais déjà coiffeuse, j'ai commencé à travailler comme coiffeuse. J'ai été... j'ai fait de... j'ai été à... dans des écoles de coiffure, dans des écoles de français, j'ai tout appris, j'ai dû réapprendre la coiffure parce que, soi-disant, c'était à la méthode européenne, parce qu'on m'a obligé, imposé, à apprendre la méthode européenne. D'ailleurs, j'ai été toujours ouverte à apprendre des choses, parce que je crois qu'on est là pour apprendre. Et, la vie, c'est ça, on en apprend tous les jours, tous les jours, tous les jours. On ne sait jamais trop. Tous les jours, tous les matins, on apprend quelque chose. C'est comme ça. J'ai essayé de travailler comme coiffeuse, j'ai travaillé comme coiffeuse. J'ai été professeure de coiffure dans une marque très connue en France, je suis pas obligée de citer le nom. J'ai des diplômes pour prouver que je ne mens pas. J'ai tous mes diplômes. J'ai été chez L'Oréal, ça je peux le dire, parce que je porterai atteinte à personne, à aucune marque en l'occurrence. J'ai fait des études, j'ai payé très cher mes études pour, à la fin, toucher le SMIC. À l'époque où j'ai travaillé, donc, c'était encore en francs, je me rappelle, j'avais un loyer de 3000 francs, alors que mon salaire était de 4.500 francs. J'ai dû faire un choix en cinq minutes. Donc, j'ai été amenée à faire la prostitution. J'ai été obligée de le faire pour survivre.

Au début c'était très, très, très difficile. Parce que j'avais un poids dans ma conscience en ce qui concerne la société, en ce qui concerne la morale hétérosexuelle, en ce qui concerne la religion. Parce qu'on nous dit toujours que c'est un péché d'être une pute, c'est un péché de faire ceci, de faire cela. Comme je suis croyante, je ne vais pas à l'église, mais je crois en Dieu. Je suis très croyante. Je suis catho, catholique. Je suis catholique.

Quand je suis arrivée en France... comme je te l'ai dit tout à l'heure, ma vie était tellement pénible, minable, insoutenable au Brésil, que je suis arrivée à un état qu'il fallait que je prenne une décision. Et je l'ai prise. J'ai décidé de me suicider. J'étais à l'extrémité. J'étais... mais avant de le faire, j'allais le faire, mais avant de le faire je me suis dit : non ! De toute façon je vais le faire, mais avant de le faire je vais essayer autre chose. Je vais fuguer. Je vais partir. Je vais essayer de partir ailleurs, pour voir s'il y a quelque chose ailleurs. Pour voir si je serai acceptée ailleurs. Et c'est là que j'ai pris la décision de venir en France. Et quand je suis arrivée en France... euh... non, il n'y avait personne. Je connaissais personne. Je suis arrivée comme ça. J'avais peu d'argent, le peu que j'avais c'était juste pour manger et payer... j'étais dans une auberge, une auberge de jeunes étudiants, où je payais la nuit, je payais 150 francs. 150 francs ce qui est aujourd'hui presque 20 euros. La nuit. Bon, et après, j'ai commencé, je me suis démerdée.

J'ai connu et comme j'ai tout de suite su comme il fallait pour travailler, pour gagner de l'argent. Et plus tard, j'ai été menée à faire de la prostitution. Mais, avec le temps, que j'ai vu, que j'ai fait, que j'ai pesé les pour et les contres, que j'ai vu que je n'avais rien à faire de la morale. Que j'étais ce que j'étais, ce que je voulais, que j'ai fait ce qu'il fallait que je fasse. À partir de ce moment-là, ça a été un choix. J'ai choisi d'être une pute ! D'être une prostituée ! Aujourd'hui je l'assume. Je suis une trans et je suis une prostituée. Et je l'assume. Je suis ce que je suis. Et même encore aujourd'hui je revendique mon droit de faire ce que je veux, d'être ce que je veux. Tout simplement ! C'est pas trop demander ! Je pense. Je demande le droit de vivre ! De respirer ! C'est tout ! La raison par laquelle, ça m'amène aujourd'hui à cette manifestation. Voilà !

Je suis arrivée au bois [de Boulogne] en 89. À l'époque je travaillais dans un restaurant. On m'avait trouvé une place, comme je n'avais pas où habiter, je n'avais pas où travailler, je n'avais rien. J'étais... j'étais à la rue, dormir dans le métro, dans la rue, ou bien d'accepter de travailler dans ce restaurant. D'être exploitée par un salaud ! c'était pas un patron, c'était un salaud ! Qui, euh... qui me payait 100 francs la journée pour travailler, ce qui correspond aujourd'hui à 15 euros la journée. Mais j'ai dû accepter, parce que je n'avais pas d'autre solution. Donc j'ai travaillé là, j'y ai travaillé pendant au moins un mois. Je connaissais déjà le bois. Je faisais de la résistance. Parce que je voulais pas de cette vie pour moi non plus au début, parce que je me culpabilisais. Je suis arrivée ici, pour moi c'était un péché de faire ça. Pour moi c'était immoral de faire ça parce qu'houlala ! On peut pas vendre son corps ! houlala ! On peut pas ! On peut pas faire du sexe en échange d'argent ! houlala ! C'est immoral ! La société ! Donc ! Ah ! On va à l'enfer si on fait ça ! La religion m'a toujours dit : ah, si tu fais la prostitution, si tu fais du sexe en contrepartie de l'argent c'est immoral, tu vas en enfer ! Ton âme va brûler en enfer ! Donc, je voulais pas ça pour moi. Mais après, et après quand j'ai vu que

c'était pénible, j'ai dit : bon, au point où je suis aujourd'hui... Le point où j'en suis aujourd'hui, merde ! Je n'ai rien à faire de la morale, je n'ai rien à faire de la société ! Je vais au bois ! Je vais au bois pour voir comment ça se passe. Effectivement, un soir, parce que je finissais... je me levais à 10 heures, pour ranger tout le restaurant, faire le ménage, commencer à préparer la cuisine et tout et tout. Je me levais à 10 heures, pour me coucher à 3 heures du matin. Et un soir, c'était le soir de mon repos, Dieu merci. Je peux pas louper cette occasion d'aller voir comment ça se passe au bois. Effectivement, je suis partie. Cette nuit-là je suis partie au bois pour voir. (soupir) Je suis arrivée là-bas, c'était l'usine. Je n'avais jamais vu ça de ma vie ! Il y avait du monde partout, des voitures, des clients, des travestis, des femmes, des... c'était la folie ! C'était... on dirait la foire. Une foire ! Un marché ! Le marché du sexe ! J'étais exaspérée ! Et perdue ! Je cherchais, notamment, je cherchais le coin, parce que chacun a son coin. Tu vois ? On n'a pas le droit d'aller travailler chez les autres. Donc, je cherchais le coin des trans brésiliens. Et j'ai demandé : où est-ce que les brésiliennes travaillent ? Je demandais, je demandais. Jusqu'à ce qu'on m'a dit : « c'est là-bas, c'est au fond là-bas ». Et je vais là-bas. J'arrive, enfin, à l'endroit. Et je me renseigne, et je demande comment ça se passe. À l'époque déjà, il fallait se faire accepter, parce qu'on peut pas arriver comme ça. On peut pas arriver et : tiens, je vais me mettre ici ! Non, il y a des lois à respecter. C'est chacune à sa place. Et on doit respecter les unes, les autres, d'ailleurs ce que à l'époque j'avais du mal à comprendre ça, mais aujourd'hui je comprends très bien. Parce que c'est normal que celle qui est l'ancienne, qui est là depuis un certain temps, c'est normal qu'elle soit respectée. Comme moi, aujourd'hui, je suis une ancienne, j'en fais partie des anciennes. Aujourd'hui j'ai ma place. Donc, j'aimerais pas qu'une nouvelle vienne me prendre ma place.

J'ai demandé la permission de m'installer un peu plus loin, pour ne pas gêner les autres. Bon, elles étaient d'accord et tout, et tout. Dieu merci. J'ai à souligner que je jamais été maquée, jamais, jamais — maquée ça veut dire qu'une prostituée quand elle n'est pas maquée c'est dans le langage populaire, ça veut dire qu'elle n'a pas de proxénète. Elle est indépendante. Elle travaille pour elle-même. Toute seule.

J'ai demandé la permission aux anciennes. Elles m'ont dit « Bon, tu fais ta place, ailleurs, mais pas à côté de nous. Va travailler ailleurs. Fais ta place, toi-même, toute seule. » Et c'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. J'ai toujours fait ma place, moi toute seule. Et c'est là que j'ai commencé à travailler au Bois de Boulogne ! Et depuis, et depuis j'y suis depuis 20 ans ! Enfin, hélas ! On est toujours obligé de changer de place, d'aller à droite et à gauche, à cause des lois et à cause de la police. Parce qu'ils nous déplacent. Parce qu'on ne peut pas rester ici, pour ceci, pour cela. Donc, on est obligées d'adapter, de bouger, d'aller à droite et à gauche. Parce que c'est comme ça.

J'essaie de travailler tous les jours. De 10 h jusqu'à 17 h. Samedi et dimanche c'est le repos. Parce que j'ai quand même une vie privée. J'ai mon travail, parce que pour moi c'est un travail, c'est un métier. Je le conçois tel quel. Je suis organisée. J'ai mes horaires de travail. Je travaille du lundi au vendredi, de telle heure à telle heure. Et puis, le weekend, j'ai d'autres tâches à faire, j'ai une vie privée comme monsieur tout le monde, comme madame tout le monde. Et... c'est ça que les gens, elles ont du mal à comprendre, que parce qu'on est trans, parce qu'on est une pute, on est différente ! Non ! On est pareille. Moi, je me sens pareille. Je me sens comme tout le monde.

Ça fait 25 ans que j'ai quitté le Brésil, ça fait 17 ans que je n'ai pas été au Brésil. C'est pour ça que je t'ai demandé au début de faire cet entretien en français, parce que, hélas !, je m'exprime mieux en français. Je ne suis pas snob, je ne suis pas prétentieuse. Mais, j'ai appris à mieux m'exprimer en français qu'en portugais. Étant donné qu'au Brésil on m'a jamais donné la parole... pour te dire la vérité, je ne sais pas m'exprimer en portugais, parce qu'on m'a jamais donné la parole au Brésil. Donc, au Brésil c'était toujours « ferme ta gueule ! T'as pas le droit ! T'as pas le droit de dire quoi que ce soit. Donc, ferme ta gueule. » Donc, je ne sais pas m'exprimer en portugais.

Je viens de la capitale, évidemment, mais de la capitale d'une ville provinciale, qui c'est Goiânia. C'est juste à côté de... c'est à 350 km de Brasília, la capitale. En l'occurrence, je suis très casanière. Je suis un peu sauvage même, on me dit, on me l'a reproché. Mais, je suis très casanière, j'ai peu d'amis. Mais le peu d'amis que j'ai, ce sont vraiment des amis. J'ai une amie brésilienne qu'on a... enfin, c'est une ancienne cliente de l'époque où je travaillais à Rio, qu'elle est venue vivre à Paris et qu'on est depuis 25 ans on est devenues des amies. Donc, ce sont vraiment des amis ! D'ailleurs elle dit que je suis sa sœur jumelle, parce qu'on a beaucoup de points en commun. Et j'ai un ami, que c'est mon ami, mon ex. Mon ex-mari avec qui j'ai vécu pendant 11 ans. Hélas, aujourd'hui on est séparés. Un français. Aujourd'hui je suis avec... j'ai un petit copain. Cette relation c'était une relation difficile. Aujourd'hui, bon, on s'est séparés, je suis séparée de lui parce que ça a été une relation difficile et aujourd'hui j'ai du mal à me remettre avec un homme. Avec un autre... enfin, un autre mari, parce que, enfin, c'est un problème personnel. Et actuellement j'ai un petit ami, comme ça. Je vis au jour le jour avec lui. Finalement, c'est pas... finalement c'est une solution. C'est une solution au problème parce que surtout j'évite de m'attacher à lui. Parce que je suis... je ne sais pas si ça vient de ma famille, parce que j'ai jamais eu de famille, j'ai jamais eu personne. Mais quand j'ai quelqu'un, je m'attache et quand je m'attache, j'ai la tendance d'être trop possessive. Tu vois ? Et en ce moment... je suis du signe du scorpion. Tu vois ? J'ai du caractère et je suis possessive. Et à ce moment-là... ça marche beaucoup moins. Donc, si j'essaie de ne pas m'attacher c'est peut-être mieux. C'est une solution. Enfin... je vis avec mon petit ami. Enfin, il habite avec moi. (rires)

Alors, je reviens à mon histoire d'auparavant. Quand j'ai quitté le Brésil... quand j'ai quitté Goiânia pour Rio, on m'avait, à l'âge de 13 ans, on m'avait jetée dans la rue, donc j'ai quitté Goiânia et je suis partie à Rio. Et arrivée à Rio, j'ai trouvé une bonne place, je travaillais dans un salon de coiffure qui était très réputé à Ipanema. C'est très connu. J'ai coiffé des artistes de la télé et j'ai voulu donner des nouvelles à ma mère, à ma famille, pour qu'elle sache où j'étais. Comme ça. Et je lui ai dit où je travaillais. Enfin, bref, et ça, elle a trouvé que c'était le top. Le jour de lendemain, j'ai devenu la princesse de la famille. Bon, enfin, bref. Et quand je suis partie... deux ans après, je suis partie je suis venue en France, à Paris. Arrivée ici, j'ai encore appelé ma mère, parce que je gardais toujours contact avec ma mère. Parce que je crois qu'une mère, c'est une mère. Bien qu'elle a... bien qu'elle m'ait jeté dehors, à cause de ce que j'étais. Mais, je l'ai considéré toujours comme une mère. Enfin, là c'est une autre histoire qui est encore plus compliquée.

Je lui donnais toujours des nouvelles d'où j'étais. Et quand je suis arrivée à Paris, je lui ai téléphoné, je lui ai dit que j'étais en France, à Paris. Et là, j'ai devenu la reine de la famille ! Parce qu'ils croyaient que l'argent tombait du ciel, que j'étais devenue riche, milliardaire. Au fil du temps, ç'est devenu pesant cette situation, c'était pesant, pesant. Et il y a eu des histoires, d'argent, de pouvoir, patati, patata... et un jour je me suis dit : écoute, j'ai jamais eu de famille, ils m'ont jamais considéré comme un membre de leur famille. À quoi bon ? À quoi bon ? Vouloir entretenir ce genre de relation ? Je veux pas faire ça. J'ai pas besoin d'acheter une famille, j'ai pas besoin d'acheter une mère, j'ai pas besoin d'acheter un frère, une tante... j'ai pas besoin de ça. L'argent n'achète pas l'amour. Ou tu l'as, ou tu l'as pas. L'amour c'est ça. Surtout l'amour d'une famille. Ou tu l'as, ou tu l'as pas. Donc, je l'ai jamais eu. Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai coupé les ponts. Voilà, j'ai coupé les ponts. J'ai tout jeté. J'ai jeté les coordonnées, leur numéro de téléphone... j'ai tout jeté, j'ai tout déchiré, j'ai tout jeté. Plaf !

Je me suis déconnectée de leur planète, de leur famille. Pour eux aujourd'hui je suis même morte. Je n'existe plus. Donc, ça fait quoi ? Ça fait 17 ans que je n'existe plus pour ma famille. Et eux non plus, n'existent pas pour moi. Ça ne me manque pas. Parce que je n'ai jamais eu de l'amour... ça n'est que l'amour d'un cousin. Tu vois ? Et j'en passe. Ma mère, je l'ai pas connue. Elle a accouché de moi et elle m'a donné à ma grand-mère : tiens ! Garde-la. C'est à toi de l'élever. Alors qu'elle était une mégère avec moi, elle me battait, elle était méchante. Enfin, bref ! Donc, j'ai pas connu l'amour d'une famille. Et aujourd'hui, à l'âge de 47 ans, je n'ai même pas envie d'en connaître. Je me porte très bien comme ça. Ma famille ce sont mes amis.